
3 1761 07472398 2

LE FOYER CANADIEN

OU LE

MYSTÈRE DÉVOILÉ.

NOUVELLE DU JOUR DE NOËL.

PAR MAPLE KNOT,

AUTEUR DE SIMON SEEK, ETC.

[TRADUIT PAR H. EMILE CHEVALIER.]

Montreal:
JOHN LOVELL, IMPRIMEUR ET EDITEUR;
Toronto:
W. C. F. CAVERHILL, LIBRAIRE ET PAPETIER,
RUE YONGE PRES DE KING.
A VENDRE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DU CANADA.
1859.

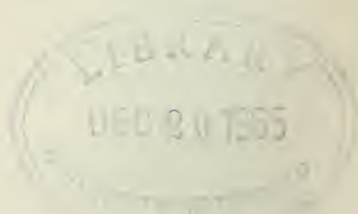


TABLE DE MATIÈRES.

Ce livre, écrit par une plume canadienne, a été imprimé avec des Caracteres fabriqués par C. T. Palsgrave, Ecr., propriétaire de la Fonderie de caractères de Montréal.

Le Papier sur lequel ce livre est imprimé a été manufacturé par MM. Alex. Buntin et Cie., propriétaires de la papeterie de Valleyfield, Beauharnois, C. E.

On voit par là que cet ouvrage est, sous tous les rapports, une production canadienne.

Plusieurs journaux de la province ayant, dans une dernière appréciation de *Simon Seek* (Nouvelle Canadienne), exprimé le doute que le papier et les caractères employés pour l'impression de cet ouvrage, fussent des produits canadiens, l'éditeur a l'honneur d'annoncer que cette œuvre-là comme celle-ci, est une production complètement canadienne.

L'Editeur.

PRÉFACE.

Il n'est pas un Canadien intelligent qui ne sache qu'à l'heure qu'il est le Canada est en proie à une grande détresse commerciale, que des milliers de mains sont sans occupation, alors même que des milliers de nos compatriotes émigrent annuellement par dégoût de leur pays; il n'est pas non plus un Canadien intelligent qui n'ait réfléchi longuement et sérieusement sur des faits aussi graves. Aussi, toutes les classes de notre société s'occupent-elles, chaque jour, de plus en plus, à rechercher les causes d'un état si anormal dans un pays qui peut s'enorgueillir des ressources naturelles et même artificielles dont le Canada est favorisé.

L'ouvrage que nous livrons au public se propose d'exposer, d'une façon plus populaire et plus *lisible* que par l'intermédiaire d'un journal, la plupart des traits principaux du sujet et aussi d'indiquer le véritable remède au mal, non que l'auteur veuille épouvanter le lecteur, dès le début, en lui laissant supposer qu'il a envie de développer ici un système complet de politique commerciale. Il ne prétend pas posséder la profondeur nécessaire pour exécuter pareille entreprise. Il s'est efforcé de publier de la vie canadienne une relation qui puisse aider à passer les heures d'une soirée d'hiver et puisse aussi être lue sans conséquences bien graves, par les personnes les plus légères et les plus romanesques elles-mêmes; mais, en même temps, l'auteur a en vue l'autre but qui est le principal pour lui, et il a

tâché d'y arriver au moyen de scènes et de caractères propres à cet objet, tout en restant dans les limites de la fiction.

Quoique, depuis l'heure même de son arrivée au Canada, les principes exprimés dans ce livre aient paru à l'auteur les seuls remèdes possibles au mal actuel, il ne prétend pas cependant à l'originalité dans leur production; car, non seulement ce sont des faits établis maintenant dans d'autres pays et cela depuis longtemps, mais on les a habilement discutés ici et leur supériorité gagne rapidement du terrain. Il n'est donc que le modeste avocat, sous une forme nouvelle, d'une tâche déjà commencée par d'autres.

Tout en demandant à ses lectrices pardon des petites statistiques qui paraîtront ça et là, l'auteur s'empresse de les assurer qu'il ne les a pas tout-à-fait oubliées; et que, loin de là, il s'est fort occupé de l'intérêt de l'action, et n'a guère qu'en passant, touché à certaines questions techniques qui, d'ordinaire, font peur aux dames.

Confiant dans la solidité des principes dont ce petit ouvrage est l'humble champion, il le lance comme une simple voix de cette cause; et il aime à espérer que, si si cette première Nouvelle du jour de Noël au Canada est nécessairement, une Nouvelle de pauvreté et de dénument, la prochaine, s'il a l'avantage d'en pouvoir écrire un autre, alors que ces principes auront triomphé, sera une nouvelle de progrès et d'abondance.

L'Auteur.

Toronto, 19 *décembre*, 1858.

Je crois devoir avertir le lecteur que la traduction de cet ouvrage est une traduction libre, quoique la familiarité du style original ait été, autant que possible, reproduite dans notre langue.

Montréal, 28 *décembre*, 1858. H. E. C.

LE FOYER CANADIEN.

CHAPITRE I.

LE FOYER DU COLON.

Ce jour là Toronto était froid, monotone et mélancolique. Epaisse aussi, bien épaisse était la neige sur les larges et tristes voies passagères. Dans les rues solitaires, comme dans la campagne, à travers les arbres, au faîte des édifices, et loin, fort loin sur la baie silencieuse, ce n'était que neige !—neige ici, neige là, neige partout. Du nord s'élançait une bise piquante qui balayait les plaines, balayait la ville et balayait le lac ; de lourds nuages noirs marchaient péniblement au ciel, et ils étaient tout chargés de neige, encore de la neige. Le vent les chassait lentement en gémissant, d'une façon lugubre, le long des artères de la cité. Chacun, chaque chose avait cet aspect triste qu'une journée aussi sombre, aussi glaciale pouvait évoquer. Les maisons elles-mêmes avaient l'air ennuyé et mal à l'aise. Il semblait qu'elles regardassent, avec humeur, les rues désertes, et se serrassent les unes contre les autres en tremblotant et se plaignant comme de véritables mortelles. Les fenêtres aussi étaient délaissées et n'annonçaient que trop, combien peu on s'amusait dans les appartements qu'elles éclairaient. Les quelques traîneaux dont, de temps en temps, tintaient les clochettes à travers l'air froid et humide, remplissaient d'une sensation désagréable par leurs sons discords et criards. Les piétons qui cheminaient sur les trottoirs, étaient enveloppés jusqu'à mi-visage dans des fourrures, et chaussés de mocassins. Ce

qu'on apercevait de leur face était bleui par la vivacité de l'atmosphère, et ils se heurtaient gauchement, s'il arrivait qu'ils se rencontrassent le long de l'étroite piste. On aurait dit que tous étaient dehors contre leur gré, et qu'ils se hâtaient de rentrer chez eux, à l'exception de quelques individus de taille haute et maigre, à moité couverts contre les rigueurs de la saison, et qui se tenaient au coin des rues, regardant d'un œil d'envie, tantôt les magasins, tantôt les gens confortablement vêtus qui les coudoyaient en passant. Les traits des pauvres malheureux portaient imprimée en caractères éloquents cette silencieuse requête : "Oh! il fait bien sombre et bien froid ; vous avez une chaude maison pour vous abriter, vous, mais nous n'en avons pas ; ou si nous en avons une, le vent y filtre partout, la neige s'y glisse et la pauvreté a laissé éteindre le feu dans l'âtre."

Si l'on se sentait mal et chagrin au cœur de la ville, au sein même du luxe et de la richesse de la populeuse cité, à plus forte raison il en était ainsi dans les faubourgs, sur les mornes marécages où de chétives habitations maigrement distribuées percent à peine les bancs de neige que la tourmente y a entassés. C'est là que vivent les esclaves de la peine, les enfants de bien des maux, le misérable et le mendiant ; là aussi hurlaient et se lamentaient les vents malicieux, le jour où commence cette histoire ; là ils soulevaient la neige et la fouettaient contre les pauvres demeures ; là ils tourbillonnaient, tourbillonnaient autour de chaque cabane, cherchant une ouverture pour entrer, sifflant avec furie quand ils l'avaient trouvée, ou s'éloignant bruyamment, quand il n'en découvraient pas et comme si toute leur malice était uniquement dirigée contre les déshérités de la fortune, de même que, dans le monde, le fort s'exerce surtout contre le faible, parce que ce dernier n'a rien pour se préserver de ses rudes attaques.

Oui, souffle, mugis et fais rage, ô vent! tu as un rôle à jouer dans ce grand drame. Quelques-unes de tes victimes sont déjà bien misérables ; tu penses encore ajouter à leurs angoisses, ce n'est qu'un autre artifice dans le grand catalogue. Oui, quel-

ques-unes sont déjà bien dénuées,—oui, même dans cette petite cabane autour de laquelle tu te livres à une hilarité si éclatante—elles sont bien dépourvues, il ne manque pas de trous pour te laisser entrer ; on ne peut t'expulser, entre donc, ô vent, nous te suivrons.

C'était une des plus laides et des plus repoussantes cabanes qui fussent en ce lieu ; et Dieu sait que la laideur ne manquait point parmi elles. La seule fenêtre qu'elle possédât était brisée et grossièrement raccommodée avec des haillons ; la porte raboteuse paraissait avoir peine à se tenir sur ses gonds ; l'escalier et diverses parties de la charpente extérieure avaient été enlevés, pour aider à résister momentanément à l'ennemi commun ; et c'était, en somme, une habitation aussi inhospitalière qu'on en peut imaginer une pour abriter une portion de l'humanité.

L'intérieur n'était pas moins repoussant que l'extérieur. Il se composait d'une seule chambre, dont le plancher, la tablette de cheminée, et les lambris avaient tous disparu : — Quelques braises, se consumant lentement dans l'âtre sans chaleur, disaient assez pourquoi le peu de mobilier de eette pièce paraissait avoir partagé le même sort, car il était brisé, mutilé, défiguré, au point que ces restes semblaient bons tout au plus à faire aussi du feu ; la neige moite s'était introduite de tous côtés. Elle marquait le sol en vingt places et les vents coulis exhalaient de tout côté par haleine glacée. Vraiment, il ne faisait ni chaud, ni bon dans la pauvre cabane, ce jour-là !

On y remarquait deux jeunes filles, puis un tout petit garçon accroupi dans un coin de la cheminée et leur mère portant un enfant à la mamelle. Les filles et la mère étaient assises devant les charbons agonisants. Leurs corps grelottaient et leurs visages étaient enfouis dans leurs mains, comme si elles eussent voulu échapper à leur détresse en en banissant mécaniquement l'image de leur esprit. L'aînée, qui pouvait avoir dix-huit ou dix-neuf ans, levait, de temps en temps la tête, jetant tristement ses yeux sur le taudis, puis sur sa mère qui pleurait, puis sur le petit garçon étendu dans l'âtre glacé, et puis elle replongeait sa figure, dans ses doigts amaigris, avec

une expression de douleur que rendait plus amère encore le silence qui enveloppait cette scène. Elle était belle pourtant la jeune fille ; ses formes ne semblaient point avoir été pétries pour donner asile au chagrin ; et si le chagrin s'était logé chez elle, il n'avait pu la dépouiller de ses attraits ; elle était charmante, toute pleine de grâce, quoique bien vives fussent les peines qui troublassent sa vie. Ses cheveux flottaient en désordre sur ses épaules et les pommettes de ses joues brillaient d'un éclat de mauvais augure, mais dans ses grands yeux noirs rayonnait une beauté calme, et toute sa physionomie reflétait une tranquillité d'âme que la négligence ne pouvait déguiser et le dénument qui l'environnait cacher entièrement. Il y avait quelque chose de céleste dans ce galetas, quoique les misères de notre monde l'eussent si affreusement marqué de leur cachet.

La plus jeune fille n'était pas aussi belle que sa sœur, bien que la même expression et la même régularité de traits, dont on pouvait parfaitement encore trouver l'origine dans le visage hagard, flétri par les soucis, mais encore distingué de la mère, fussent moins remarquables et la rendissent jolie et intéressante, sinon décidément belle. Quand elle redressait la tête, ses yeux étincelaient au milieu d'une détresse si grande, d'une animation qui inspirait des appréhensions, car son regard disait que les malheurs qui l'assiégeaient, parlaient un étrange langage à son esprit inexpérimenté. Une ombre d'expression semblable nuançait parfois l'air de l'autre, quoique cette ombre fût si affaiblie par l'éclat d'une beauté supérieure qu'elle était à peine perceptible. Si légères que fussent ces teintes, elles soulevaient néanmoins de terribles inquiétudes dans le cœur de la pauvre mère, car, lorsqu'elle arrêtait ses yeux sur ses filles bien-aimées, elle secouait douloureusement la tête, soupirait, pleurait, et pressait convulsivement le nourrisson contre son cœur, comme si une nouvelle affliction s'était emparée d'elle et comme si les paroles de consolation qu'elle aurait voulu prononcer s'étaient enfuies de ses lèvres.

—O ma mère, c'est bien dur, c'est bien dur ! s'écria tout à coup la fille aînée en pressant fébrilement sa tête entre ses mains. Nous ne pouvons mourir de faim ; mais que faire ?

Elle se leva et commença à se promener dans la chambre en serrant toujours sa tête avec ses mains et paraissant plongée dans un abîme de réflexions. Sa mère la suivait incessamment des yeux, mais elle était trop gonflée de ses propres chagrins pour pouvoir la consoler par des paroles.

—Ma mère, ma mère ! reprit la jeune fille, s'arrêtant et plongeant ses regards dans ceux de la pauvre femme, nous sommes bien misérables ! voyez ! Peut-il y avoir un pire destin ? Point d'ouvrage, il n'y en a pas dans tout le pays. Mon père a tout essayé, Mark aussi, et nous-mêmes avons essayé mille fois ; mais inutilement, il n'y a rien, rien. Faut-il donc que nous mourions ainsi de faim, dites, ma mère ?

—Eh bien, moi je ne mourrai pas ! dit la plus jeune, frappant ses genoux de ses poings fermés. Je ne sais pas ce qu'avait mon père de s'arrêter dans un pays aussi pauvre que celui-ci, tandis qu'il aurait eu tant d'ouvrage dans les Etats s'il y était allé quand il le pouvait. Non, ça ne peut pas durer comme ça. J'aimerais mieux mourir la première !

La malheureuse mère portait ses regards de l'une à l'autre de ses filles d'un air à demi effrayé, comme si elle lisait dans leur agitation et leur langage quelque chose de plus épouvantable que toute la misère qui les entourait.

—Non, non, Madeleine, Ellen, ça n'en viendra pas là. Un peu de patience, je vous prie, nous devons tous avoir un peu de patience, dit-elle tendrement.

— A quoi bon la patience ! repartit brusquement la cadette, si nous ne pouvons avoir d'ouvrage en été, comment pourrons-nous en avoir en hiver ? Ça ne signifie rien que votre patience !

— Oh ! Madeleine ! Madeleine ! cria l'aînée, ne parle pas si durement à notre mère, ce n'est pas sa faute !

— Je le sais bien, répliqua Madeleine ; aussi, je ne lui parlais pas durement.

— Ah ! c'est qu'en effet, c'est bien dur, n'est-ce pas, ma mère, dit Ellen ? Est-il possible d'être dans une aussi affreuse condition, quand tous nous voulons travailler, et quand il y aurait tout plein d'ouvrage dans le pays, si les Américains ne nous

volaient pas tout, comme nous l'a dit le fabricant de collets de chemise. Et qu'est-ce que ça lui fait à lui, si les reliures des livres, ou les cartonnages, ou ce que nous pouvons faire est fait hors du pays, tandis qu'on nous laisse mourir de faim ou mendier ou faire Dieu sait quoi pour vivre ! Et il y a dans cette ville des centaines de filles dans la même position à ce moment même. Si notre père ou Mark pouvaient faire quelque chose, mais il n'y a pas plus à faire pour eux que pour nous dans tout le pays. Oh ! que faire, que pouvons-nous faire ? répéta-t-elle en se tordant les mains et en arpentant la chambre. Mère, chère mère, on ne peut rester comme ça, c'est impossible !

— Patience, Madeleine, patience, dit la mère. Ça ne durera pas longtemps ainsi, nous aurons bientôt un changement.

— Bientôt, c'est encore trop longtemps, fit Madeleine d'un ton amer. Y a-t-il encore de l'espérance ? croyez-vous qu'il y ait encore de l'espérance.

Et la pauvre fille vint tomber aux genoux de sa mère.

—Non, s'écria Ellen, non, je n'en vois point ; il n'y en a point. Est-ce que tous ces pauvres gens qui, comme nous, sont sans ouvrage ne seraient pas heureux de travailler s'ils avaient du travail ? Ils ne le peuvent pas plus que nous, voilà tout. Ici ce sont les étrangers qui font tout, mais les habitants, on les laisse mourir de faim, voilà ce que vous dirait un enfant. Qu'est-ce que notre père est venu faire ici ? Jamais nous n'avons porté d'aussi misérables haillons ! ajouta-t-elle en regardant avec une sorte de honte les guenilles qui composaient son habillement.

En entendant ces plaintes la pauvre mère était toute troublée et son cœur battait fort, car l'avenir lui apparaissait certainement sous des couleurs aussi sombres qu'à ses filles, et le présent était, hélas ! intolérable. A ce moment, la porte de la hutte s'ouvrit et un gamin de dix ans, dont les vêtements en lambeaux étaient chargés de neige, arriva en sautillant dans la chambre. Dans ses petits bras, rougis et gercés par le froid, il tenait quelques morceaux de bois à brûler.

— Tenez, maman, dit-il, en jetant son fardeau, sur les cendres chaudes voilà du bois.

— Tu es un bon garçon Jean, répliqua sa mère en le caressant. Comme tu as froid ; tu dois être gelé. Mais où as-tu eu ce bois, Jean ?

— Oh bien, je l'ai eu, répondit-il en détournant la tête.

— Mais où, Jean ?

— Entendez-donc, il n'y a personne qui voudrait m'en donner, vous le savez bien, répliqua-t-il négligemment, et puis il vous faut du feu, ainsi j'ai eu ce bois-là et j'en aurai encore.

— Oh ! Jean, Jean, tu ne l'as pas volé ? s'écria la malheureuse mère, donnant le nourrisson à sa fille cadette, et s'agenouillant devant le jeune garçon qu'elle examina avec une avidité fiévreuse.

— Jean, mon cher Jean, dis-moi que tu ne l'as pas volé ?

— Eh ! ma foi, peut-être que oui, dit-il maussadement. Pourquoi aussi ne voulait-on pas me donner du bois ? Il vous fallait du feu, maman. Je n'aurais pas fait ça pour moi. Mais pour vous.... D'ailleurs, Tom William le fait, et il dit qu'il n'y a pas de mal à ça, si on ne peut avoir d'ouvrage pour acheter du bois. Et comme ça, c'est bien, n'est-ce pas, maman ? dit-il en sautant dans la chambre pour se réchauffer.

— Non, non, Jean, c'est tres mal ; tu vas reporter ça et tout de suite. Il ne faut pas voler, même pour ta pauvre mère, Jean. Nous ne pouvons rester sans feu, c'est vrai ; mais tu ne dois pas être un voleur, non, non ! Prends moi ce bois et reporte-le comme un honnête garçon, dit-elle, en essayant de lui replacer le fagot dans les bras.

— Non, je ne le reporterai pas, dit-il, en rejetant le bois dans le foyer ; je ne le reporterai pas, quand vous êtes tous gelés et qu'il n'y a pas un brin de bois à la maison. Prenez-le pour cette fois, maman et peut-être que je n'en prendrai plus jamais.

Ah ! jeune enfant, voilà que tu voles ! Et que te dit la justice ? Ses ministres voient-ils en toi les semences du crime dont nos prisons cueilleront le fruit ? voient-ils en toi le germe de ce qui constitue les coupables ? Leur main va-t-elle s'étendre vers toi pour t'administrer l'antidote au poison qui circule déjà en tes veines ou n'ont-ils rien que le châtiment pour le cultiver et le développer, pour que nos prisons ne soient pas vides et que les cours de police ne chôment pas ?

— Ce n'est pas tout, continua l'enfant, tirant de sa poche une pièce de monnaie et un billet tout froissé ; tenez, regardez, maman, ce que m'a donné un homme, pour porter cette lettre à Madeleine.

Les joues de la jeune fille pâlirent affreusement. D'une main tremblante, elle arracha la lettre à son frère et la cacha dans les plis de son corsage ; mais ce fut sans mot dire et sa confusion n'en fut que plus apparente. Un horrible soupçon avait jailli dans le sein de sa mère ; des larmes brûlaient les paupières de la pauvre femme.

— Oh ! Madeleine, Madeleine, s'ècria-t-elle après un instant de pénible silence, de qui est-ce ? Est-ce de Guillaume, Jean ?

— Non, ce n'est pas de Guillaume, maman ; c'est d'un monsieur.

— Madeleine, ça paraît bien drôle, dit la mère éperdue ; confie-moi ce que c'est. Tiens, voici ton père qui vient, je vas lui dire tout.

— Non, ma mère, non, je vous en prie, s'écria la jeune fille en apercevant un homme qui passait près de la fenêtre et se dirigeait vers la porte ; non, ne lui dites pas, je vous dirai tout, mais ne lui dites pas.

— Madeleine, ma pauvre Madeleine, dit la malheureuse femme tombant à genoux et saisissant sa fille dans ses bras, cette atroce pauvreté nous tuera tous, Madeleine, ma pauvre Madeleine !

Venez, vous les heureux du monde et contemplez ce tableau. C'est le temps de fêter, de danser, de vous réjouir ; c'est le temps de vanter les charmes de la vie ; mais avant que vous ne vous soyez plongés trop avant dans l'ivresse de vos plaisirs, détournez-vous un instant du sentier jonché de fleurs où vous passez l'existence et jetez les yeux de ce côté. Si c'est une fable que nous écrivons, s'il n'y a point de vérité dans les portraits, ah ! soyez aveugles si vous le voulez, mais s'il est vrai qu'à votre porte même la misère grelotte de froid et de faim ; s'il est vrai que telles sont les tristes réalités du jour, qui se multiplient et grossissent dans nos villes à mesure que s'écoulent les années, alors il

est bon, pour vous qui êtes riches, contents et prospères, que vos oreilles soient ouvertes, que votre main s'étende aux malheureux, car si vous ne pouvez leur donner un abri et du pain en échange du dur travail qu'ils feraient volontiers pour vous, il vaut mieux les traiter en mendiants, leur jeter une froide aumône, ou les chasser épouvantés de vos rivages, que de les abandonner aux serres du besoin. Ils ne veuleut ni être des *quêteux* ni fuir la la terre qui leur donnera du pain. Ils ne demandent qu'à travailler pour vivre ; à travailler pour que leurs enfants aient du pain! Pourquoi donc n'entend-on pas leur prière dans cette vaste contrée? Pourquoi ne profite-t-on pas chez nous de sources de richesses qui feraient de notre patrie un immense empire? Pourquoi là où la nature a été prodigue de ses bienfaits et où elle a donné des trésors qui satisferaient largement vingt millions d'habitants ; où rien ne manque pour asseoir les bases d'un gigantesque royaume et le rendre florissant, pourquoi là, le génie et l'habileté des deux races française et saxonne manquent-ils à ce degré que les pauvres éparpillés sur cet immense et fertile territoire, sont sans pain et se sauvent par milliers de nos bords, pour aller dire aux habitants des contrées lointaines : " Les Canadiens sont dans la pénurie, n'allez point chez eux." C'est là, ô Canadiens, le mystère que vous avez à résoudre ; et si vous vous levez et jetez un regard sur vos affaires, vous verrez que le temps est venu.

CHAPITRE II.

PAUVRETE ET MANQUE D'OUVRAGE.

Pourquoi donc t'arrêter là, pensif, au seuil de ta porte? Pourquoi tes yeux sont-ils humides et ta main tremble-t-elle sur le loquet? Ton cœur ne devrait-il pas bondir de joie et ton visage rayonner d'allégresse, car c'est là ta maison, si je ne me trompe, et tes enfants t'attendent?

Voyez-le sur le pas de sa porte, vous pères et maris des familles heureuses! Il hésite, il chancelle presque; son esprit se replie douloureusement sur lui-même; il craint jusqu'au regard de ceux qu'il chérit; peut-il compter la somme de ses lourds chagrins?

Entre, entre, misérable! pour toi point d'espoir, comme deux galériens, la pauvreté et toi êtes rivés à la même chaîne; son aspect ne la chassera point du taudis—n'avez-vous point, elle et toi, taille grêle, membres décharnés, visage famélique, vêtements en haillons?

Il se nomme Mordaunt. Il a immigré au Canada, avec sa famille, dans l'espoir d'améliorer sa condition et de trouver un foyer pour ses chers enfants. Mais au lieu de l'abondance, c'est la pauvreté qui lui a tendu les bras en débarquant; au lieu du bourdonnement de l'industrie, du résonnement de l'enclume, des joyeux bruissements des métiers à tisser, du sifflement des machines à vapeur, les lamentations et les plaintes des malheureux remplissent tous les chemins, et tout en mettant le pied sur le rivage, l'immigrant a vu s'évanouir ses plus chaudes espérances. Pourquoi? C'est à vous de répondre, ô Canadiens.

Les enfants aimaient leur père, la femme aimait son mari. Quand il entra, ils imposèrent silence à leurs chagrins. Mais il

se fit aussitôt un silence lugubre, mortel dont tout leur amour ne put bannir la funeste impression, et sur leurs joues s'étendit une pâleur que nulle affection ne pouvait masquer. Dans le cœur du pauvre homme se ficha une nouvelle angoisse. De ses lèvres disparut le maladif sourire qu'il y avait appelé, et il se prit à promener autour de lui un regard incertain, comme s'il doutait qu'il eût bien fait de franchir le seuil de sa demeure.

— Allons, Edouard, dit sa femme, qui avait déjà lu sur sa mine effarée, qu'il revenait affamé et sans avoir réussi dans ses démarches, allons, Edouard, ne reste pas au froid et viens t'asseoir près du feu ; tu dois avoir bien froid, et tu n'as rien mangé depuis ce matin. Jean, fais un bon feu, comme un bon garçon. Et toi, Ellen, prépare quelque chose à dîner pour ton père. Nous ne t'attendions pas, Edouard, parceque nous ne savions pas à quelle heure tu rentrerais. Il fait bien froid, dehors, n'est-ce pas ?

— Marguerite, dit-il tendrement, tu es trop bonne.

Et en prononçant ces paroles, son corps tremblait d'émotion. Il s'assit et s'enfonça le visage dans les mains.

Merci, merci à vous, Marguerite ! Oui, c'est une sainte affection qui vous inspire. Il ignora les douleurs qui vous percèrent le cœur, quand vos lèvres encouragèrent votre enfant, votre enfant voleur, à allumer le fagot dérobé, afin d'égayer un peu le pauvre père désolé. Oui, et ce fut une sainte tendresse aussi qui vous engagea à lui cacher que le saloir était vide et à inventer la fable du dîner habituel. Oui, et il vous aime à cause de cela. Et quand les mauvais jours seront passés, quand l'été sera revenu, votre récompense, ô Marguerite, sera bien grande !

— Marguerite, dit Mordaunt, dès qu'il fut suffisamment maître de son émotion, il est inutile de nous le cacher plus longtemps, il n'y a pas du tout d'ouvrage dans le pays. Il ne nous reste que deux alternatives, Marguerite :—ou de demeurer ici et y mourir de faim, ou de nous en aller avant qu'il ne soit trop tard.

—Eh bien, Edouard, s'il y a encore une chance, partons. C'est notre devoir.

—Oui, nous partirons, quoique voyager, sans secours, soit une

terrible chose en cette saison. Mais c'est notre unique espoir. Triste pays que celui-ci. Ah! je suis bien fâché d'y être venu. Il n'y a d'ouvrage pour personne, jeune ou vieux, et quoique nous ne soyons qu'une taxe imposée à la charité des gens, on dirait qu'ils ont peur de nous laisser partir. Je me demande ce qu'ils aiment le mieux de voir leurs rues vides ou de les voir remplies de quêteux et de vagabonds.

—Le fait est que c'est bien triste, Edouard ; mais peut-être les gens d'ici n'y peuvent-ils rien.

—Oui, Marguerite, reprit-il, en jetant un regard désespéré sur ses enfants en guenilles ; oui, mais pourquoi n'y peuvent-ils rien? Pourquoi? reprit-il, en tenant ses yeux attachés sur sa fille aînée. Quelle est la raison de toute cette misère? Si le Seigneur avait fait de ce pays un désert stérile, improductif; s'il ne l'avait pas comblé de ses bienfaits, alors nous n'aurions pas le droit de nous plaindre. Et ce n'est pas, vois-tu, Marguerite, qu'il n'y ait pas d'ouvrage dans le pays! On ne peut faire un pas dehors sans voir où les étrangers nous ont enlevé le pain de la bouche. Ah! il y en a à faire de l'ouvrage, dans le pays. Nous le pourrions faire aussi bien que les étrangers, et à meilleur marché, mais on nous plante-là, pieds et poing liés pour ainsi dire, tandis que les étrangers enlèvent tout ce que nous pourrions gagner et même notre argent pour enrichir leur patrie et embellir leurs habitations. Nous nous mourons de faim ou mendions ce pain que nous voudrions pouvoir gagner! Est-ce de la justice? est-ce que ça ressemble à de la justice? s'écria le pauvre homme excité par la révoltante absurdité du tableau qu'il venait de faire.

Oui, Mordaunt, tu as raison! c'est là une étrange justice ou la justice est aveugle! Il faut que votre modeste simplicité creuse plus profondément que la science de ceux qui déclament dans notre parlement, sans quoi cette naïve plainte n'aura point d'écho. Vous avez bien raison de vous étonner. Une simplicité et une sagesse plus grandes que les vôtres peuvent être surprises de cette étrange politique qui nourrit, vêtit et enrichit l'étranger, alors que nos propres enfants manquent de pain.

—Oh! papa, dit l'aînée des filles, pourquoi n'avez-vous pas fait de nous des servantes. Pourquoi ne nous mettrions-nous pas en service ?

Un instant le père la considéra avec une morne tristesse, puis il s'écria :

—Non, mon enfant ; non, vous n'avez pas été élevées pour ça. Pourquoi ferais-je de vous des servantes ? Pourquoi, continua-t-il, en arpentant rapidement la chambre, vous enverrais-je remplir un métier d'esclaves sous le toit d'un autre ? Je ne suis pas un vieillard affaibli qui a besoin que ses enfants le nourrissent. J'aurais pu rompre ma famille, envoyer l'un d'un côté, l'autre de l'autre pour être esclaves chez les riches ; j'aurais pu faire ça, sans venir sur la terre étrangère. Non, mon enfant, ça ne nous rapporterait rien, et il serait maintenant trop tard pour le faire. Ensemble nous quitterons cette contrée. Je ne puis vous laisser derrière moi. Sans ça je partirais seul. Non, non je ne puis et ne veux pas vous laisser seules. Nous partirons tous, Marguerite. Comme ça, je vous aurai toujours sous ma protection, et nous mendierons ensemble, s'il le faut.

Madeleine qui, depuis l'arrivée de son père, s'était assise en un coin et avait tenu ses regards baissés vers le sol, les releva vers lui, au moment où il prononça ces mots. Remarquant la vive anxiété qui se peignait dans les traits de sa fille, Mordaunt s'avança vers elle, et dit, en lui posant affectueusement la main sur la tête :

—Madeleine, ma fille, il ne faut pas te laisser ainsi abattre. Guillaume viendra avec nous; Madeleine, je l'ai vu, ainsi que ton frère Mark, pauvre garçon ! nous partirons ensemble. Allons, mon enfant, du courage, tu auras une nouvelle robe avant Noël.

—Non, non, mon père, s'écria-t-elle, les larmes aux yeux et en s'attachant passionnément à son bras. Nous ne pouvons partir ! Ma pauvre mère ne pourrait jamais marcher dans la neige si épaisse ; ça la tuerait ; ça nous tuerait tous, je le sais. Il vaut mieux rester où nous sommes. Maman, chère maman, ajouta-t-elle en tombant aux pieds de sa mère, vous ne partirez point, n'est-ce pas ? Je sais ce qui arriverait et j'aimerais mieux mourir que de vous laisser partir, oui, maman !

La mère regarda sa fille. Leurs yeux se rencontrèrent et elles se comprirent. Le cœur de l'ardente jeune fille se glaça, sa langue resta attachée à son palais. Elle se releva silencieusement, retourna s'asseoir dans son coin, et s'enveloppa encore dans la mélancolie de ses pensées.

D'étranges pensées sont aussi en vous, Mordaunt, et votre œil se trouble en s'arrêtant sur la belle jeune fille. Elle vous aime, Mordaunt, oui, elle vous aime. Mais l'amour n'est pas toujours sage et l'humanité est très faible. Elle est votre fille Mordaunt, et sa misère l'a aveuglée : prenez garde, car vous l'aimez bien aussi, vous !

Le soir est venu. Le vent a cessé de gronder et de se briser contre la cabane, la lune filtre les rayons de sa lumière souffreteuse dans le pauvre logement, et,rassemblés autour des dernières braises mourantes du bois volé, les habitants parlent de leur prochain départ, demain.

—Mark viendra, n'est-ce pas, Edouard ? dit Mme Mordaunt. Je me demande où il a pu être toute la journée. L'as-tu vu depuis ce matin ?

—Non, le pauvre enfant, non... Il a presque perdu la tête. C'est un bon ouvrier, pourtant ; aussi ferme à l'ouvrage que pas un. Avant de venir ici, il était industrieux ; mais n'avoir rien à faire ! ça lui a dérangé l'esprit. Aussi n'est-il pas étonnant qu'il soit tombé en mauvaise compagnie ? Ce n'est pas sa faute, non, quoiqu'il ne faudrait pas le lui dire. Mais ce n'est pas étonnant. Oui, il viendra et il sera bien heureux de venir.

—Oh ! maman, maman ! s'écria la plus jeune fille, se levant comme alarmée par un bruit de l'extérieur.

—Ecoute, Edouard, écoute ! fit la mère effrayée, le tocsin ! Mark, Mark, mon pauvre cher enfant, où est-il ?

Mordaunt s'éleva, et prêta l'oreille. Le lugubre tintement des cloches augmentait de plus en plus et de nombreuses clameurs semblaient annoncer un incendie considérable.

—Vite ! s'écria Mordaunt ; Ellen, mon chapeau ! N'ayez pas peur, enfants, j'espère que ça ne sera rien.

Il allait se précipiter vers la porte, quand elle fut violemment

ouverte ; un grand jeune homme maigre, à la mine hâve, égarée entra et referma violemment la porte. Il paraissait ivre.

—Hourrah ! en voici un autre ! Ça va, ça va, ma mère ! Nous vous tirerons de là, quand nous devrions brûler toute la ville. Vive le feu, ma mère !

—Mark, dit sévèrement Mordaunt, en saisissant le jeune homme par le bras, je t'ai averti, tu ne coucheras plus ici, si tu as fait ça. Tu es mon fils, mais n'importe, je ne garderai pas chez moi un incendiaire. Ainsi, va où tu voudras, il n'y a point de toit ici pour toi.

—Oh ! Edouard, Edouard, pardonne-lui cette fois.

—Bah ! qu'est-ce que ça fait ? s'écria le jeune homme échappant, en chancelant, à l'étreinte de son père. Il nous faut de l'ouvrage, n'est-ce pas ? Ils sont riches—nous prenons garde à ça—ils reconstruiront, ça ne les appauvrira pas et ça nous donnera du pain. Justice, c'est tout ce que nous voulons ! hurla-t-il en se jetant tout de son long devant le foyer éteint. Voyez, reprit-il, montrant du doigt sa mère et ses sœurs qui s'étaient groupées avec effroi au milieu de la chambre, voyez, elles n'ont ni feu, ni à manger. Brûlez donc tout, c'est moi qui vous le dis ; c'est ce que je ferais, moi !

—Je te dis que tu ne te cacheras pas ici, dit le père. Si tu ne viens pas m'aider à remédier au mal que tu as fait, j'irai te dénoncer moi-même, quoique tu sois mon propre fils—oui, Mark. Bon Dieu ! exclama-t-il, après avoir ouvert la porte et vu les lueurs embrasées qui se réfléchisaient au ciel, et rougissaient jusqu'au tapis de neige étendu sur les rues et les maisons ; bon Dieu ! quel spectacle ! Marguerite, amene-le ici. Tu m'entends ; je ne puis supporter ça, quoique je sois son père ! Mon Dieu ! mon Dieu, ajouta-t-il, en étendant ses bras vers la populeuse cité et en se précipitant à travers la neige ; voyez, mon Dieu, ce que font de nous ces ministres aveugles ! nous venons leur demander du travail et ils nous rendent criminels....

Montrez-vous maintenant, grands champions du peuple et voyez cela ! vous qui vous posez comme les défenseurs des droits du peuple et le grisez de vos fables politiques, voyez cela ! Il

n'y a pas de fable ici. Le tocsin a souvent retenti à vos oreilles et les sinistres lueurs d'une conflagration ont souvent brillé sur vos maisons. Etes-vous capable de calmer les souffrances de ce pauvre père ? Pouvez-vous sècher les larmes qui jaillissent des yeux de cette mère outragée, et pouvez-vous mettre un terme aux angoisses qui déchirent les entrailles de leurs enfants affamés. Ils sont venus pour travailler, pour être honnêtes au milieu de vous, pour vous être utiles, et voyez ce qu'ils sont !

Le jeune homme fit peu attention à l'excitation qu'il avait causée. Au lieu de suivre son père, il s'étendit sur les planches et commença à discuter, par des lambeaux de phrases alcoolisées, la justice et la convenance de ce qu'il avait fait. La mère revint s'asseoir en pleurant ; elle ne dit rien, de peur d'irriter son fils ; aussi le silence rentra-t-il dans le taudis, chacun de nos personnages s'enfonçant sous le suaire de ses afflictions.

Depuis longtemps, ils étaient dans cette position, quand la silhouette d'un homme se dessina, en passant et repassant à diverses reprises devant la fenêtre de la cabane. Seule, Madeleine remarqua cette silhouette. A sa première apparition, la jeune fille se leva. Elle était pâle comme un linceul. Ses yeux se portèrent tour à tour sur la fenêtre et sur sa mère et sur sa sœur, mais celles-ci ne la virent pas.

Un instant, Madeleine resta debout, hagarde, incertaine. Ses paupières étaient mouillées de larmes ; son sein battait à rompre sa poitrine. Elle se tordit les mains avec une expression de douleur navrante. Elle lutta violemment. Mille émotions la déchiraient. Son amour pour ses parents, pour sa religion, et puis... Qui pourrait expliquer les sensations qui soulèvent son cœur ? qui pourrait dire d'où lui viennent ces affreuses incertitudes ? Personne ! A personne donc le pouvoir de la juger. L'âme est une puissance étrange. Dieu seul peut lire et bien lire dans ses replis. Mais à vous, cela est défendu.

—Ellen, s'écria tout à coup Mme. Mordaunt, sortant en sursaut d'une longue rêverie, où est Madeleine ?

—Mais, je ne sais pas, répliqua celle-ci d'un ton à demi éveillé ; je ne l'ai point vue sortir...

—Seigneur mon Dieu ! elle est sortie avec son chapeau ! où peut-elle être ? s'écria la pauvre mère, s'élançant vers la porte.

Il faisait calme au dehors. La lune brillait d'un éclat mat sur la blanche neige ; le vent avait cessé de souffler ; mais il faisait très froid. Madeleine ne paraissait point auprès de la maison. Sa mère appela ; mais Madeleine ne répondit pas ; pauvre mère, elle lut dans cette pâleur livide et dans cette tranquillité glaciale répandues autour d'elle une autre page du volume de ses chagrins !

Revenant dans la chambre, elle tâcha de réveiller son fils qui gisait presque sans connaissance sur le plancher.

—Mark, Mark ! ta sœur Madeleine est partie. Vite, Mark, mon bon garçon, cours après ta sœur. Oh ! Madeleine, Madeleine, ma pauvre fille !

— Aller où ! balbutia le dormeur se soulevant sur le coude et étendant sur sa mère un regard hébêté.

—Oh ! le ciel me vienne en aide, car je ne sais où... Mark va la chercher, si tu l'aimes, va ! je t'en prie, ramène-là Mark, ramène-là !

Il passa la main sur son front appesanti par l'ivresse, regarda vaguement ça et là, mais ne parut pas comprendre.

—Madeleine partie ! dit-il pourtant en se mettant debout ; où ça partie ? comment—où est-elle allée ?

—Mais elle vient de partir... Tu peux la sauver... tu peux la trouver ; mais va, cours après elle. Ça me tuerait, vois-tu Mark, s'il lui arrivait quelque chose.

—Ma mère, dit Mark qui parut renaître soudain au sentiment, elle n'est jamais sortie ainsi ; avez-vous jamais su quelque chose... Le connaissez-vous, ma mère ? mais, c'est impossible ! Elle ne serait pas partie comme ça. Mais donnez-moi mon bâton. Je les trouverai ; n'ayez pas peur. Allons, ça donnera encore lieu à d'autres crimes qu'à des incendies. Je les trouverai ; n'ayez pas peur, pas peur, ma mère !

En disant cela, il s'élança furieusement sur la voie publique et suivit une petite trace qui semblait avoir été nouvellement faite et allait du côté de la ville.

Le père revient du théâtre de l'incendie allumé par son fils. Sa femme, sa fille, Ellen et ses enfants pleurent à chaudes larmes, et leurs sanglots font saigner son cœur.

—Marguerite, quel nouveau malheur? pourquoi pleures-tu?

—Oh! Edouard, cher Edouard, notre Madeleine, notre pauvre chère Madeleine est partie... je ne sais où. Et je n'ose te dire ce que je soupçonne.

Ce qu'elle voudrait lui cacher, il le voit dans ses yeux rougis de larmes. Ce coup manquait à ses douleurs.

—Marguerite, nous la retrouverons, dit-il d'une voix sombre; calme tes craintes jusqu'à mon retour. Madeleine a toujours été fidèle à ses devoirs, et sans doute tous nos enfants ne deviendront pas mauvais dans ce pays. Nous la retrouverons.

Le malheureux père n'en dit pas davantage. Il sort de nouveau pour chercher sa fille qui lui est si chère, et le voilà qui court comme un fou, à travers la neige. Sa tête est brûlante et son cœur est en proie à mille tourments.

CHAPITRE III.

LA MAISON ABANDONNEE.

La nuit s'est écoulée ; la matinée grise et froide a commencé à se montrer, sa lueur terne arrive paresseusement dans la cabane. Et qu'y voyons-nous ? une mère et ses enfants étendus sur le même grabat goûtent les bienfaits du sommeil, cet avant-coureur du ciel qui apporte le repos même à l'âme troublée. Contemplez-les. Elle est couchée dans un coin, là où la neige s'est introduite et a mêlé à la paille ses glaciales constellations. Sur elle, pauvre femme, le froid de la nuit a jeté une mantille de frimas et souffle la bise pénétrante. Son nourrisson est cramponné à sa poitrine et l'haleine du pauvre petit se gêle en blanches concrétions le long de la chevelure de sa mère qui pend par mèches éparses, épaisses, roidies sur son front.

Elle tressaille, soulève la tête et ses yeux injectés de sang sont tournés vers la porte. Elle écoute. Mais tout est encore tranquille au dehors ; et, avec un profond soupir, elle se laisse retomber et presse l'enfant contre son cœur. Elle tressaille encore, soulève de nouveau sa tête et la laisse choir sur le grossier oreiller. Son haleine est sifflante, ses yeux rouges et obscurcis ; mais aussi, durant cette longue et fatigante nuit, le sommeil n'a pas un seul moment versé sur elle son baume réparateur.

Ellen est couchée à côté de sa mère. Elle dort, mais d'un sommeil agité, interrompu par la fièvre et le frisson ; ses dents s'entrechoquent ; elle étire ses membres engourdis, et pousse des cris rauques, demande qu'on chasse la neige qui tombe sur elle, et ne jouit d'aucun repos, car son misérable lit est trop froid. De l'autre côté est le petit voleur. Souvent sa

mère le couvre de baisers passionnés, car dans son sommeil il demande du pain. Pauvre infortunée, cette prière la remplit de terreurs; elle soupire profondément, et tremblante presse plus fort l'enfant contre son sein.

Venez donc, vous dont les membres se reposent chaque soir sur l'édredon, dans l'oubli des fatigues et le charme des rêves agréables, venez donc voir cela! Ce n'est pas une fable: les réalités sont devant vous.

La matinée était déjà bien avancée, et les yeux de l'infortunée qui avaient été si longtemps rivés sur la porte, s'étaient fermés de lassitude, alors que ses enfants devenaient plus remuants, comme il arrivait aux approches de ce réveil à leur détresse réelle dont les songes n'étaient que les ombres, quand la porte s'ouvrit doucement pour laisser entrer le mari et l'époux de toutes ces misères. Son maintien était calme, et la résignation semblait de nouveau gravée sur son visage. Mais, quand ses regards tombèrent sur les dormeurs, sa quiétude apparente l'abandonna; il recula en joignant les mains et leva les yeux au ciel.

Pauvre homme! ses yeux se reportèrent sur les dormeurs, et les fixèrent pendant plusieurs secondes; puis, il poussa un gros soupir, se retourna, sortit sans bruit de la chambre et fit signe d'entrer à un individu qui se tenait au dehors.

C'était un jeune homme qui, malgré le mauvais état de ses vêtements, le désordre de sa barbe et de ses cheveux, paraissait bien fait et même de bonne mine. Sur son front large et découvert on voyait briller la bienveillance et la générosité qui animaient son âme. Il portait du bois dans ses bras. L'ayant déposé aussi doucement que possible, sur le sol, il alluma du feu.

—Merci, merci, Guillaume, tu es un bon garçon.

—Oh! Edouard, Edouard, s'écria Marguerite s'éveillant au son de cette voix, où est-elle? L'a-t-on ramenée?

—Marguerite, mon enfant, répliqua le mari en affectant un sangfroid bien loin de son cœur, elle s'est éloignée de nous pour quelque temps. Dieu sait dans quel but. Il nous la ramènera, Marguerite; mais à présent nous devons laisser la pauvre fille

entre ses mains. Ah! c'est un grand malheur, bien grand, Marguerte! ça fend le cœur; mais il faut se faire violence. Nous avons beaucoup à faire, un devoir sacré devant nous aujourd'hui, Marguerite.

L'infortunée le regarda avec égarement, et retomba sur la paillasse en poussant un faible cri.

—Marguerite, reprit-il, en s'agenouillant à son chevet et en posant la main sur sa tête en feu, nous l'avons perdue pour peu de temps; mais si chère qu'elle puisse nous être, elle est seule aux yeux du ciel. Il nous en reste quatre, Marguerite, que nous devons pourvoir de pain et tenir hors de la mauvaise voie. Ferons-nous notre devoir, Marguerite, ou souffriront-ils tous pour une seule? Nous pouvons leur éviter un sort semblable, pire peut-être; mais, pour elle, la pauvre enfant, si sa bonté naturelle ne la protège pas, c'est fini, et nous ne pourrons que la réclamer. C'est un devoir sacré, ma pauvre femme. Nous lui donnerons nos prières, mais nous devons la laisser à présent, afin de chercher à subvenir aux autres. Guillaume et Mark ont juré de la chercher et de nous la ramener. Allons, enfants, il fait bien froid ici, levez-vous. Guillaume a fait du feu; venez vous chauffer pour la dernière fois ici. Nous avons fort à faire; j'attends de vous tous obéissance et courage; la Providence fera le reste.

Mme. Mordaunt leva les yeux sur son mari et lui pressa tendrement la main. Puis elle se leva de sa couche glacée, en montrant cette sérénité que donne la résignation. Son mari lui sut gré de ce calme apparent, car il sentait la violence du combat intérieur qu'elle avait à soutenir, et qu'il lui faudrait encore remporter sur ses affections pour lui obéir et le suivre là où il jugerait convenable d'aller.

Guillaume, dit-elle au jeune homme qui attisait le feu; vous êtes bien obligeant et nous vous sommes très reconnaissants.

Elle le regarda et secoua mélancoliquement la tête. Il lui rendit son regard dans un silence solennel. Leurs âmes s'entendirent; mais ce qu'ils sentaient était trop élevé pour pouvoir être traduit par des paroles, et ils demeurèrent muets.

—Enfants, dit Mordaunt, quand ils furent tous réunis autour du feu, et que le dernier morceau de pain leur eut été distribué, nous quitterons ce lieu dans une heure. C'est la seule chance qui nous reste ; et bien que devions nous attendre à en voir de dures pendant le voyage, nous devons tout faire pour supporter notre sort du mieux que nous pourrons, et avec l'aide de la Providence, nous nous tirerons de ce mauvais pas. Tu connais les Bartons et les Williamses, Marguerite, eh bien, ils s'en vont tous et nous attendent. De cette façon nous formerons une grosse troupe et nous tiendrons compagnie, en chemin. Ils ont réussi à construire un grand traîneau pour le voyage. Nous le tirerons à tour de rôle, puisque nous n'avons pas d'autres moyens de nous en aller. On mettra dessus les enfants et ceux qui ne pourront pas marcher, tu comprends ? C'est à décider en dernier lieu :—Partir aujourd'hui ou rester tout à fait où nous sommes.

—Le faut-il ? le faut-il, Edouard ? dit sa femme, lui posant sa main sur l'épaule et le regardant avec une indicible expression de douleur. Oh ! c'est une terrible alternative ! Pauvre Madeleine, ma pauvre fille !

—Nous ne la quittons pas, Marguerite, reprit Mordaunt ; son frère et Guillaume resteront ici. Tu peux te fier à eux.

—Oh ! oui, oui, oui, s'écria-t-elle. Vous resterez pour la retrouver, Guillaume.

—C'est avec bonheur que je serais parti avec vous, Mme Mordaunt, dit le jeune homme ; oui, avec plaisir, mais maintenant..

Il lui lança un regard brûlant de douleur, mais sans rien pouvoir ajouter.

—Vous êtes bon, bien bon, Guillaume, dit la pauvre femme. Vous la retrouverez, vous la ramènerez, n'est-ce pas ? Elle était misérable, ici, bien misérable, voyez-vous ! Personne ne sait tout ce qu'elle a souffert. Nous ne devons pas la juger. Vous nous la ramènerez, Guillaume ?

—Madame Mordaunt, s'écria passionnément le jeune homme, je la connais, madame Mordaunt ; et je suis sûr qu'il y a quelque chose que nous ne connaissons pas. Ne pensez pas qu'elle ait

tort, madame Mordaunt, non, ne le pensez pas. Quelqu'un peut avoir tort, mais ce n'est pas Madeleine. Attendez qu'elle revienne et vous verrez, madame Mordaunt. Mark et moi avons entrepris de la retrouver et nous la retrouverons.

La mère le remercia par un regard chargé de reconnaissance et le père lui serra chaleureusement la main. Guillaume était fort agité et il était facile de voir que, tandis que sa langue défendait si noblement l'infortunée jeune fille, dans son esprit s'élevaient d'horribles soupçons que ne pouvaient entièrement bannir sa bonne foi et sa bienveillance. Il avait quitté son siége, et, les yeux baignés de larmes, parcourait la chambre. A l'affliction qu'ils ressentaient, les autres pouvaient juger de la sienne. Ils savaient qu'il aimait leur fille à l'adoration; aussi laissèrent-ils s'épancher sans interruption les flots de sa douleur. D'ailleurs, ils n'avaient à lui offrir aucune consolation acceptable dans ces pénibles circonstances. Il y eut un long silence dans la cabane. Du fond du cœur, la mère et le père prièrent pour l'enfant perdue, pendant que son amant pleurait.

—Mordaunt, dit le jeune homme s'asséyant et prenant le petit Jean entre ses genoux, quand la première explosion du chagrin se fut calmée. Mordaunt, nous avons bien voyagé depuis que nous sommes partis de chez nous pour ce pays. Qui pensait à cela. Nous étions cent fois mieux là-bas? En tout cas, nous avions toujours quelque chose à faire. Mais ici c'est tout à fait de même pour les filles, garçons ou hommes, il n'y a rien du tout à faire! Je n'ai jamais vu un pareil pays. Ça me serait bien égal d'être n'importe où, si nous pouvions faire une chose ou une autre. Mais ici, rien. Si vous n'êtes pas capables de travailler aux champs (et qu'est-ce que des ouvriers, hommes et femmes, élevés à la ville connaissent des travaux des champs?) il faut crever de faim, sans remède!

—Cela est mal, Guillaume, dit Mordaunt, oui radicalement mal? Il ne devrait pas y avoir autant de misère; pas autant de milliers de bras sans emploi; et cela ne devrait pas être, je le répète, dans un pays aussi beau que celui-ci et aussi maigrement peuplé; cela ne serait pas s'il n'y avait pas quelque chose

de radicalement mal. Je ne puis rien dire contre le pays en lui-même. Le Tout-puissant l'a fait aussi beau, aussi riche que possible. Personne ne le niera. Mais, ce qui m'afflige le plus, c'est de le voir comme ça, et je suis surpris que les gens ne le remarquent pas.

—D'ailleurs, ajouta Guillaume, avec amertume, s'ils n'ont point dans ce pays, d'ouvrage pour ceux qui y viennent, pourquoi venir engager ceux qui sont bien chez eux, à partir pour venir ici où il n'y a rien à faire ? Cela est injuste, affreux, c'est moi qui vous le dis !

—C'est vrai, Guillaume, bien vrai, dit Mordaunt, enflammé de l'honnête indignation qu'il ressentait à la pensée de ce qui lui était arrivé ainsi qu'à sa famille. Rien n'est plus mal que d'exciter les gens à quitter leur patrie, en leur forgeant des histoires de prospérité mensongère ! Puis, qu'avons-nous trouvé, après avoir tout quitté pour venir ici ? Oui, qu'avons-nous trouvé ? Est-ce là le foyer que l'on nous promettait en échange de celui que nous abandonnions ? Est-ce là la récompense de nos misères, pendant la traversée ? Mais à quoi pensent-ils, les gens d'ici ? Pensent-ils que parce qu'un homme est pauvre, parce qu'il est honnête, parce qu'il travaille pour manger, il ne respecte pas sa famille ? Pensent-ils que ce n'est rien d'avoir renoncé à sa petite maison, si humble qu'elle fût, qu'il avait mis des années à élever et qu'il en était venu à aimer ? Pensent-ils que ça n'a rien été pour sa femme et ses enfants de quitter leurs amis et leurs compagnons, tous ceux qui leur étaient chers, pour venir au milieu d'étrangers qu'ils ne connaissaient pas et qui ne les connaissent pas ? N'est-ce rien que tout ça ? Et serions nous jamais venus ici sans les journaux et les imprimés qu'on fait pleuvoir sur nos villes pour nous allécher ? Non, sans doute. Mais ces articles étaient-ils vrais ? Si on nous avait dit qu'il n'y avait pas d'ouvrage ici, qu'il y avait des milliers de mains oisives, est-ce que nous serions venus ? Aurions-nous déserté la patrie, nos amis, nos parents ? est-ce que nous aurions, pour venir, dépensé jusqu'au dernier chelin que nous avions épargné avec tant de peine ? Je dis que ça n'est pas

juste, que c'est cruellement injuste et personne ne peut dire autrement. Ah ! il y a ici quelque chose qui ne va pas, Guillaume, je le dis et le répète.

Oui, Mordaunt, votre plainte est fondée, il y a quelque chose qui ne va pas. Oui, nous devrions certainement nous rappeler quand nous envoyons nos invitations aux crédules enfants de l'autre monde, quand nous les engageons à déserter leur modeste toit pour venir s'établir sur une terre étrangère lointaine,—nous devrions nous rappeler que si étroites que soient leurs habitations, elles leur sont chères ; que leurs affections, leurs amitiés, leurs relations, leurs habitudes forment un réseau de jouissances bien dur à briser ; que pour le rompre ce réseau, il leur en coûte beaucoup aux pauvres gens et que par conséquent leur récompense ne devrait pas être mesquine ! Oui, nous devrions avoir quelque chose à leur offrir en retour. Et c'est là une pauvre consolation pour eux que de les accueillir à leur débarquement, avec une main décharnée, un œil famélique et de les lancer dans nos villes égoïstes, inhospitalières, sans asile, sans pain, pour grossir la marée de misère que notre pénurie et notre mauvaise politique poussent de plus en plus autour de nous. L'hôte que convie un étranger à sa table, voit à ce qu'il y ait à manger chez lui et à ce que sa huche ne soit pas vide. Vous êtes le grand hôte, ô Canadien ! votre maison est très grande, et quand l'étranger, convié par vous, vient s'asseoir à votre table, quand il y vient, n'ayant pas de toit pour s'abriter, pas de pain à manger, et épuisé par le voyage, et le cœur gros de la patrie qu'il a laissée, il pense que vous lui donnerez cette hospitalité que vous lui avez offerte, sans qu'il vous l'ait demandée, cette hospitalité à laquelle il a droit ! mais alors vos bras sont-ils ouverts, votre huche est-elle pleine, ou la famine siége-t-elle dans votre demeure ?

Les préparatifs de la famille pour son départ étaient peu nombreux ; ils se firent en silence. Il semblait si terrible aux Mordaunts d'arracher leurs pauvres petits à l'abri même d'une aussi chétive habitation, pour les entraîner par la neige à travers les fatigues d'un long voyage ; et il leur semblait si affreux,

en même temps de laisser derrière eux leur chère et malheureuse fille, qu'ils n'osaient ni se confier leurs angoisses, ni partir, ni même se regarder pendant ces tristes apprêts. Ce ne fut que quand ils furent sur le point de partir que Mordaunt séchant les larmes qui gonflaient ses paupières, et faisant appel à toute sa force morale, s'écria d'une voie altérée par l'émotion :

—Chers enfants, nous allons entreprendre un pénible voyage, mais chaque pas nous éloignera du lieu de nos infortunes et nous rapprochera d'une patrie où j'espère que tous, un jour, nous serons heureux. Cet espoir, enfants, doit nous encourager et nous aider à triompher gaîment des difficultés. Il y a pourtant une chose qui nous attristera. Nous ne sommes pas au complet. La providence veut que nous laissions Madeleine derrière nous. Tous nous l'aimons, Madeleine, ah ! oui, bien tendrement. Mettons-nous donc à genoux pour recommander la pauvre égarée à Celui qui peut la sauver et demandons-lui de la ramener au logis, à ce logis que nous allons de nouveau chercher et où nous pourrons tous être heureux, comme c'est le vœu de notre Créateur.

Ils tombèrent à genoux autour de lui, élevant leurs mains jointes vers le ciel et priant le dispensateur de toutes choses de les protéger pendant la longue route qu'ils allaient commencer. Dans cette ardente prière, Madeleine ne fut pas oubliée. Chacun des assistants supplia Dieu de l'avoir en sa sainte garde.

S'étant relevés, ils ramassèrent quelques maigres paquets qui composaient tout leur avoir et quittèrent le galetas.

C'était réellement un triste asile, bien désolé, bien battu par la tourmente ; cependant ils se retournèrent plus d'une fois pour lui adresser un dernier regard comme à un vieux ami. Ils s'arrêtèrent même à quelques pas pour le contempler. Et alors leur sein était agité, leurs yeux pleins de pleurs. Mordaunt considérait la misérable cabane, puis ses enfants, désormais lancés dans un monde égoïste, n'ayant pas un toit pour s'abrîter, et à peine couverts de haillons. A cette vue, le courage parut abandonner le malheureux père de famille. Joignant les mains avec une expression de douleur déchirante, il hésita.

—Viens Edouard, viens, il le faut, dit sa femme en le tirant doucement par la manche de son habit; c'est notre devoir et le ciel nous aidera.

—Merci, merci, Marguerite!

Ayant dit ces mots, il fit un effort pour chasser les sombres préoccupations qui obscurcissaient son esprit et se mit en marche. Sa femme et ses enfants le suivirent, et ainsi cette famille partit à travers des neiges meurtrières, à la recherche d'une ville plus hospitalière.

Pauvres gens, sans patrie, que dis-je? sans feu ni lieu maintenant, où allez-vous?

—Nous allons au pays qui nous donnera du pain; au pays qui donnera du travail à nos mains, pour que nous puissions nourrir nos enfants.

Venez, ô vous Canadiens, venez, vous hommes du peuple, vous patriotes et hommes d'état, et considérez cette scène! vous qui réclamez si haut les droits du peuple; vous qui prétendez être les gardiens de la prospérité commune; vous qui vous dites les défenseurs de l'humanité, les amis du bien public, contemplez le départ, l'exode de votre pays provoqué par le manque de pain! Oui, vous voulez que le peuple soit dignement représenté au sénat; vous voulez qu'il ne manque pas de politiques pour se protéger contre la corruption et l'injustice; vous voulez qu'il obtienne de grandes réformes, qu'il soit libre; vous voulez lui faire un Elysée politique, afin que les habitants du vieux monde envient son indépendance; vous voulez cela, n'est-ce pas? Mais au moment même où le son discord de vos voix arrive à ses oreilles, ce peuple s'enfuit désappointé, dégoûté de votre pays; à ce moment le cri d'une foule d'hommes sans emploi, sans autre ressource que de mourir de faim, traverse l'océan pour aller prévenir l'émigrant et l'aventurier contre vos rives inhospitalières! Et votre Canada, malgré l'immensité de ses richesses naturelles est désert au dedans, déprécié au dehors. Qu'importent, je vous le demande, vos réformes constitutionnelles, si les gens pour qui vous les fabriquez manquent de pain? Rien de mieux, sans doute de les rendre libres et de

les protéger contre la corruption et l'injustice; mais si c'est pour qu'ils puissent errer en masse à la recherche d'une insuffisante pitance, eh ! de quelle utilité leur sera votre liberté ? Que font à cette pauvre famille, à ces parents courbés par le malheur et à ces enfants épuisés par le manque de nourriture et obligés de se mettre en route, au cœur de l'hiver, pour aller demander à un autre pays le travail que le vôtre ne saurait leur procurer, que leur font vos réformes constitutionnelles ! Et cette liberté, dont vous vous vantez, qu'est-ce donc pour eux, sinon, peut-être, la liberté de périr d'inanition ?

Ce pays est-il infécond, nos ressources sont-elles surtaxées ou épuisées ? de vastes trésors ne sont-ils pas enfouis à nos pieds, qu'il ne se trouve pas une main pour arrêter cette pauvre famille et l'empêcher, ne fût-ce que par vanité ! de porter à l'étranger la nouvelle de notre pauvreté gravée sur le visage de ses membres, et de faire que le Canada ne soit pas un sujet de mépris pour des voisins plus prudents ? Quoi ! il ne se trouvera personne, même sur nos rivages, pour arrêter le cri de la misère qui s'en va traversant l'Atlantique et menace de dessécher les sources de notre prospérité future ? Ce serait une grande et belle œuvre, pourtant : une œuvre bien digne d'un patriote.

—Nous allons au pays qui nous donnera du pain ; au pays qui donnera du travail à nos mains, pour que nous puissions nourrir nos enfants.

Remarquez où ils vont ! Vos voisins peuvent les recevoir ;—ils peuvent les nourrir, leur donner du travail, un foyer, et pourquoi ? La nature a-t-elle été plus bienfaisante pour eux ? leur richesse comparative est-elle plus abondante ? leurs habitants sont-ils plus habiles ? ont-ils quelques grands réservoirs de bien-être que nous ne possédions pas ? ou leur politique est-elle différente ? C'est là, ô Canadiens, le mystère qu'il vous faut résoudre.

CHAPTER IV.

MADELEINE.

Pauvre Madeleine, elle avait l'esprit bien en désordre, et le cœur bien gros, allez, quand, durant cette funeste nuit, elle quitta le misérable appentis qu'on appelait sa maison. Le temps était calme, clair et piquant. La lune versait sur Toronto les rayons de sa molle lumière. Au firmament brillaient les étoiles comme des milliers de perles à une coupole de saphir. La neige criait âprement sous le pied. C'était une poëtique et sereine nuit, toute remplie de beautés solennelles. Si belle que fût pourtant cette nuit, elle n'avait aucun charme pour Madeleine. Son front était baigné de sueur, ses yeux étaient brouillés et ses oreilles tintaient.

Machinalement, elle s'arrêta une fois encore sur le seuil de la porte, hésita, puis, prenant une sorte de décision, elle examina les environs, comme pour y chercher quelqu'un qu'elle s'attendait à voir. Mais il n'y avait personne. Madeleine parut désappointée ; elle se retourna vers la porte, passa la main sur son visage brûlant, secoua la tête, tira de son corsage la lettre qu'elle y avait glissée, la parcourut d'un clin d'œil, la replaça dans son sein, et relevant le bas de sa robe, s'élança en avant. Mais à peine eut-elle fait quelques pas, qne sa course fut arrêtée comme par une main invisible. Madeleine revint devant la porte de la hutte, tomba à genoux dans la neige et murmura d'un ton saccadé, en se tordant les mains :

— O ma mère, ma pauvre mère, pardonnez-moi, pardonnez-moi! j'essaie de faire de mon mieux. Vous êtes si malheureuse et je puis vous être utile.... Vous me pardonnerez tous, n'est-ce pas?

Son élan de douleur monta dans l'air pur ; la lune sembla

pâlir, et les étoiles se voiler de pitié, car rarement leur veille silencieuse avait été troublée par un pareil accent d'angoisses, échappé à des lèvres aussi belles.

Se levant ensuite, insensée, demi-folle, la jeune fille reprit sa course. Elle vola longtemps sur la blanche neige, passa le long des pauvres cabanes se dressant ça et là comme des spectres de mauvais augure, qui tous parlaient de détresse et de désolation. Mais les propres pensées de Madeleine étaient trop vives pour qu'elle songeât à la misère d'autrui. Et elle fuyait, fuyait, les yeux baissés devant elle, craignant jusqu'à son ombre.

Arrivée à l'emplacement découvert, connu sous le nom de Cruikshank Lane, elle fit une pause, regarda comme si elle avait peur d'être suivie. N'apercevant rien, elle se retourna et frémit à la vue de la légère trace que ses pieds avaient laissée sur la neige. Ses hésitations la reprirent. Elle joignit convulsivement les mains ; leva vers le ciel des yeux humides, et, pendant quelques moments, ne sut si elle devait ou non continuer. Une exclamation jaillit de sa bouche, et la pauvre enfant affolée se remit à parcourir aussi rapidement qu'elle pouvait la plaine de neige. Alors, elle se dirigeait vers une petite cabane à demi ruinée, que l'on distinguait à quelque distance du chemin.

C'est ainsi que nous fascine un charme étrange quand nous sommes au bord du gouffre ; c'est ainsi qu'aveuglés, nous nous précipitons à notre perte. Qui est-ce alors qui nous pousse ? Quel est ce vertige qui nous saisit et nous entraîne ? Vous qui n'avez jamais senti l'influence de son infernal pouvoir, comment pourriez-vous dire ce que c'est ! comment pourriez-vous donner un remède à l'infortuné séduit, enivré, arraché à l'innocence et à la vertu par le poison subtil de son haleine ?

L'édifice vers lequel Madeleine portait ses pas était une vieille masure en bois, tout décrépite, abandonnée depuis longtemps et dont les grenouilles, les chauves-souris et les oiseaux nocturnes avaient fait leur palais. Les fenêtres étaient défoncées, le plafond effondré, et une partie de la charpente avait été enlevée pour réchauffer les tristes foyers du voisinage. La lune et les étoiles pénétraient librement dans le local, dont le sol était

perdu sous une épaisse couche de neige et il n'y avait aucun signe de vie à ce moment, car le froid avait tué les grenouilles et chassé les oiseaux de nuit.

Arrivée près du bâtiment, Madeleine jeta un coup d'œil inquisiteur autour d'elle, et satisfaite sans doute de son examen, elle entra, s'assit sur une poutre renversée, enfonça son visage dans ses mains et donna cours à ses cuisants chagrins. Bientôt de chaudes larmes filtrèrent entre ses doigts et tomberent glacées sur sa robe.

Au bout de quelques minutes, le son d'un pas frappa l'oreille de la jeune fille. Elle se leva en sursaut, allongea prudemment la tête par une ouverture, et voyant qui approchait, se réfugia promptement dans le coin le plus obscur de l'édifice.

C'était un jeune homme, grand et mince, et, suivant toute apparence, bien proportionné, quoiqu'il fût enveloppé de fourrures et d'un lourd par-dessus qui déguisaient presque completement ses formes.

Il vint droit à l'entrée de la cahute, plongea ses regards à l'intérieur, et, ne découvrant personne à cette première inspection, laissa échapper un murmure de désappointement. Il allait même se retirer, quand un second coup d'œil lui montra la tremblante jeune fille qui se tenait appuyée contre un poteau.

—Eh! est-ce vous, Madeleine, ma belle? fit-il d'une voix doucereuse, efféminée, en s'avançant les bras étendus vers elle. Allons, allons charmante, approchez, c'est moi. Pourquoi si sauvage?

—Non, non, monsieur; non, je vous en prie, s'écria la jeune fille, le repoussant avec effroi.

Il recula à trois ou quatre pas, apparemment surpris de cette réception et resta quelques secondes sans parler.

—Qu'est-ce donc, Madeleine? dit-il enfin. Et qu'êtes-vous venue chercher ici, si vous avez peur de moi?

—Oh! monsieur, reprit-elle, en sanglotant, et s'enfonçant plus dans l'ombre, je vous ai dit ce qui m'amènerait, quand même vous devriez me tromper. Ma mère, ma pauvre mère et ma sœur..

Voulez-vous les aider, dites, le voulez-vous? Vous me l'avez promis, monsieur.

—Les aider, sans doute; vous pouvez y compter, ma bonne fille, ne vous l'ai-je pas dit? Elles auront tout ce dont elles auront besoin. Dites-moi ce que c'est, enfant, et elles l'auront. Nous les rendrons heureuses, ma Madeleine, parce que nous voulons que vous soyez heureuse. Allons, venez, ma mignonne, vous leur porterez vous-même quelque chose ce soir, ajouta-t-il en se rapprochant.

Mais elle s'éloigna encore tout intimidée, et en disant d'une voix émue.

—Oh! vous ne me trompez pas; vous ne voulez pas me tromper, n'est-ce pas, M. Grantham? vous ne voudriez pas vous jouer d'une pauvre fille comme moi?

Son geste et le ton de sa voix eussent touché un démon. Mais les vices d'un libertin n'entendent ni ne voient. Le démon peut être pris de pitié, mais les passions humaines exigent leur assouvissement!

—Vous tromper, mon ange! d'où vous vient cette idée? Non, Madeleine, par tout ce qui m'est cher, jamais si noire pensée n'est entrée dans mon esprit.

En prononçant ces mots d'un air de tendresse parfaitement simulé il lui prit les mains, et, la regardant avec cette expression d'intérêt que seuls savent prendre les hypocrites, il ajouta:

—Venez, mon enfant, vous êtes tout glacée. Il ne fait pas bon pour votre santé de rester ici. Venez! voyez, est-ce possible de sortir comme ça, à demi vêtue, par un pareil froid! Ah! Madeleine, c'est là une imprudence que je ne devrais pas vous pardonner. Méchante enfant, elle grelotte. Mais prenez donc ce par-dessus. Il vous réchauffera au moins un peu.

Otant un de ses vêtements, il le lui jetait, en même temps, sur les épaules. Madeleine se laissa faire machinalement, car ce secours lui arrivait à propos. D'ailleurs, il était accompagné de paroles si tendres qu'elles auraient séduit même une femme plus expérimentée. Pauvre victime, ta jeunesse, ton innocence et ta crédulité sont autant d'armes contre toi pour ce comédien

aussi adroit que débauché ; ta conquête sera digne de toi, car tu n'as point d'armes à ton service.

—Je n'ai pas besoin de vous demander une réponse, Madeleine, continua-t-il, de sa voix câline. Je prendrai soin de ceux qui vous sont chers, vous le savez bien. Ils seront *mes* amis, demain... peut-être bien ce soir, à moins que... car, j'ai quelques affaires à arranger. Ça ne prendra pas longtemps. Voyons : comment pourrai-je arranger ça ? Il ne faut pas qu'on nous voie ensemble, mon amour, ça pourrait tout gâter. Croyez-vous que vous pourriez rester ici, avec ce manteau sur vous, pendant un quart-d'heure. Durant cet intervalle, je pourrai tout régler. Je vous enverrai chercher en traîneau et... nous nous retrouverons dans une autre partie de la ville. Est-ce convenu, ma bonne Madeleine ?

Elle ne répliqua point, et son extrême agitation indiquait assez clairement que son intelligence était trop embrouillée par les milles pensées qui tourbillonnaient devant elle, pour lui permettre de répondre à cette insidieuse question.

—Allons, Madeleine, mon amour, ma toute belle, allons, ne perdons pas de temps, dit-il, commençant à s'impatienter de ses larmes. C'est bien décidé, n'est-ce pas ? Je vous envoie chercher dans un quart d'heure. Vous avez confiance en moi, Madeleine. Et tenez, fit-il, en tirant de son doigt un anneau étincelant et le lui mettant, malgré les efforts qu'elle faisait pour s'en défendre, tenez, voilà le gage de ma foi ; cette bague vient de ma mère !

Et puis, Madeleine, ajouta-t-il d'un ton qui semblait altéré, si les diamants pouvaient ajouter à votre valeur, ce joujou vous donnerait cent livres de plus que vous n'en aviez auparavant. Mais rien, ô rien, je le jure à la face du ciel, ne peut et ne pourra vous rendre plus chère à moi que vous n'êtes maintenant !

Ce disant, il lui baisait les mains, avec une ardeur qui ne pouvait manquer d'être pour la jeune fille un témoignage de sincérité.

—Au revoir donc, fit-il vivement, au revoir ! et il ajustait avec une sollicitude maternelle son manteau autour du cou de

la pauvre Madeleine. Au revoir, rien qu'un quart d'heure, tout petit quart d'heure... qui sera bien long pour moi.

—Non ! non ! oh ne partez pas, essaya-t-elle.

Mais il était déjà sur le seuil de la porte et répétait de voix onctueuse :

—Rien qu'un pauvre petit quart d'heure. Vous savez bi que vous n'avez rien à craindre. L'anneau d'une mère n est-il p sacré pour un fils... et pour une fille ! Madeleine, souvenez-vous

Il sauta dans la neige et disparut.

Longtemps, Madeleine resta immobile où il l'avait laiss Non ; pas immobile : elle tremblait, son corps frissonnait plus so l'étreinte d'une peur indécise, que du froid. Mais on sait que sont ces frayeurs qui prennent parfois, glacent le cor épouvantent l'esprit et cependant ne se définissent pas. Elle av la figure pâle, les bras étendus devant elle, la malheureuse enfa On l'eut crue folle. Eh ! oui, elle était folle, folle de la détres de ses parents, folle des appréhensions dont la récompensait s dessein de les sauver !

Cependant la lune brillait toujours à la voûte céleste. L étoiles jetaient leurs étincelles sur notre terre, et tout fais silence dans la cahute. Madeleine tomba à genoux. S lèvres étaient muettes, glacées. Mais de son cœur jaillissait u prière plus éloquente que toutes les paroles des langues connu

Eclaire-la donc, cette pauvre innocente, ô lune argentée ! t pâles et douces beautés resplendissent de chasteté et de vert Elles sont, pour une âme vierge, des messagères de paix et bonheur dans le calme de la nuit. Eclaire-la donc ! montre-l le danger, et ramène-la à cette innocence sur laquelle tu aime luire.

Les yeux de Madeleine se fixèrent sur l'entrée de la mais abandonnée. Son frisson cessa ; la respiration devint peu à p saccadée, courte et faible chez elle ; puis elle tomba tout à co la face dans la neige, les mains pressées contre ses tempes, fondit en larmes.

— Oh ! ma mère, s'écriait-elle, à travers les sanglots, je ne vo quitterai pas ; non, je ne vous quitterai pas. Vous maudiri

votre Madeleine, mais non, vous ne la maudiriez pas, trop bonne mère ! Vous ne feriez pas cela ! Pourquoi vous ai-je quittée ? Que penserez-vous de moi ? Et Guillaume ! cher, cher Guillaume, je l'aime bien pourtant ! Ah ! s'il savait comme je l'aime. Puisse-t-il aussi me pardonner ? Guillaume, il est si bon pour moi, il m'aime tant, lui ! Mon départ le rendra malheureux pour le reste de sa vie. Mais non, c'est assez. Je n'irai pas plus loin ! Non ! Je reviendrai, ma mère ! Cher Guillaume, je reviendrai, je vais revenir.

La lune brillait toujours, calme et sereine, et les étoiles scintillaient toujours comme des perles à leur dais d'azur.

La voix de Madeleine était épuisée. Elle se leva, fit un effort, se précipita hors de la ruine, et se tourna vers le chemin qui conduisait à la demeure de ses parents. Mais à ce moment, son regard tomba sur l'anneau que le jeune homme lui avait passé au doigt, et elle tressaillit, s'arrêta. La raison succombait encore à sa bonne foi !

— Que faire de cela ? dit-elle. C'est la bague de sa mère, pourquoi me l'a-t-il laissée ? Je ne puis l'emporter. Mon Dieu ! Puis, il dit qu'elle est précieuse. Comment, où la lui renverrai-je ? Je ne puis la prendre. Ce serait un vol. Seigneur, ayez pitié de moi ! Il faut donc le revoir, l'attendre ! O ma mère, ma mère, j'ai peur; quelque chose me crie que je fais mal, que je devrais revenir près de vous...Pourquoi m'a-t-il laissé cette bague ? pourquoi l'ai-je acceptée ?

A cet instant, ses yeux, errant de côté et d'autre, aperçurent un homme qui traversait les champs et marchait vers la masure.

— Allons, il le faut, dit-elle, en essuyant ses yeux et réparant d'un coup de main le désordre de sa chevelure. Il le faut ; peut-être est-ce pour notre bonheur. Je le verrai, puis reviendrai chez nous. Ma mère, Guillaume, je vous raconterai tout. Peut-être me pardonnerez-vous !

Comme l'individu s'approchait, elle découvrit que ce n'était pas Grantham. Ses alarmes renaquirent en remarquant que c'était un homme de couleur, misérablement vêtu et qui ne pa-

raissait pas le moins dn monde être la personne qu'elle s'attendait à ce que Grantham lui envoyât. Mais, déjà, l'inconnu était trop près d'elle pour qu'elle pût songer à l'éviter.

— Jeune dame, être elle venue ? dit-il en s'approchant.

Instinctivement toutefois, Madeleine s'était placée dans un coin obscurci par l'ombre de la masure.

— Gentilhomme demander jeune dame, poursuivit le nègre. Elle être ici ; moi voir elle ; pourquoi elle pas répondre ?

Sa voix, quoique rude, semblait bonne et sympathique. Madeleine reprit courage.

— Avez-vous été envoyé par M. Grantham ? dit-elle, en sortant timidement de sa retraite.

— Gentilhomme m'avoir dit de venir chercher jeune dame et moi être venu. Lui, avoir grande envie de voir jeune dame ; dire à moi, va vite, ramène elle. Moi courir, courir ! traîneau attendre sur route, tout près d'ici.

—Oui, oui, je vous suivrai, répondit Madeleine, de plus en plus rassurée par les manières de l'étranger.

—Moi bien content pour gentilhomme.

—Est-ce bien loin.

—Pas loin en tout !

—Connaissez-vous le monsieur qui vous a envoyé ? demanda-t-elle.

—Moi, jamais avoir vu lui auparavant, répliqua le nègre.

Quoique rendue craintive par cette réponse, Madeleine suivit son guide. En chemin, elle essaya d'obtenir, s'il était possible, des renseignements sur son jeune admirateur, car dans quelques entrevues clandestines qu'elle avait eues avec lui, elle n'avait guère appris à son endroit, mais bientôt elle reconnut que le noir le connaissait encore moins qu'elle.

Elle monta dans un traîneau. Le nègre jeta sur elle des peaux de buffle et partit à toutes rènes vers Queen Street. De là il tourna dans Bathurst et entra dans King.

Comme ils arrivaient à l'extrémité est de cette rue, Madeleine aperçut Grantham qui se tenait debout sur le trottoir et les attendait probablement. Il paraissait fort agité, faisait au con-

ducteur des signes de se presser ; et, au moment, où ils passèrent pres de lui, il jeta dans le véhicule un sac de nuit, et monta en criant :

—Vite ! vite ! plus vite !

—Non ! non ! non ! je vous en prie ! exclama la jeune fille épouvantée. Arrêtez ! arr...

La main de Grantham lui ferma la bouche.

—Silence, ma chère bonne ! silence ! vous ne savez ce que vous faites, dit-il, avec une émotion fébrile et en regardant derrière lui. Pousse tes chevaux ! ajouta-t-il, s'adressant au charretier.

—Non, non, je ne veux pas ; laissez-moi descendre, balbutiait Madeleine, au comble de l'effroi.

—N'ayez pas peur, enfant ; tout est pour le mieux. C'est moi qui vous le dis.—Vite, charretier, plus vite ! c'est une affaire de vie ou de mort !... Taisez-vous ! pour l'amour du ciel, taisez-vous, mon enfant !

—Non, je n'irai pas plus loin, s'écria-t-elle, résolument. Charretier, arrêtez, je le veux, je vous en prie ! Au secours ! au secours !

— Moi arrêter, dit le cocher.

— Marche ; veux-tu marcher ! hurla Grantham.

— Non, moi arrêter, reprit l'autre mettant aussitôt ses paroles à exécution. Moi, pas emmener jeune dame, sans elle vouloir ! jamais !

Le ravisseur bondit de rage.

Mais le nègre sauta à bas de son siége, sans lâcher les reines du cheval et s'approcha pour aider la jeune fille.

A ce moment, Grantham, ayant jeté un coup d'œil rapide sur la route, souffla quelque chose à l'oreille de Madeleine, et aussitôt elle retomba comme foudroyée dans le traîneau. En se retournant, elle avait aperçu une voiture qui courait sur eux avec une vélocité terrible. Profitant du trouble que cette remarque venait de causer à Madeleine, Grantham saisit le nègre au collet, d'un coup de poing l'envoya rouler dans la neige, et reprenant les guides, lança les chevaux à un tel train qu'on eut dit qu'il y allait de son existence.

— Secours ! secours, massa ! cria le noir se relevant comme l'autre traîneau arrivait. Secours ! lui, enlever pauvre fille ! secours ! vite, vite, massa !

—Eh ! répondit une voix rude, étais-tu dans ce traîneau ? Est-ce un jeune homme, hein ?

— Et pauvre fille ; lui enlever elle, enlever, et elle pas vouloir.

— Allons, monte et dépêche-toi, dit l'autre. Nous les rattraperons. Il y a une fille avec lui, n'est-ce pas ?

— Oui, enlever la pauvre créature, et elle pas vouloir, pas en tout, dit le nègre se jetant dans le traîneau.

— Eh ! il a bien autre chose ! siffla le nouveau venu, cinglant son cheval qui partit avec la rapidité de l'éclair à la poursuite des fugitifs, qui devaient avoir bien de la peine à lui échapper, s'ils y parvenaient, malgré le désespoir qui semblait les éperonner.

CHAPITRE V.

LA SCENE CHANGE.—UN AUTRE FOYER.

Le soir du jour qui succéda aux évènements que nous venons de narrer, et conséquemment le soir du jour où Mordaunt partait de son misérable foyer, deux hommes passaient dans Queen street. Ils paraissaient très excités et poursuivre un traîneau qui avait une grande avance sur eux et courait du côté d'Yonge street. Des haillons couvraient leurs membres. Ils personnifiaient la misère. Quoique tous deux fussent fort exaspérés, l'un d'eux semblait l'être plus encore que son compagnon. Il l'entraînait avec des exclamations et des gestes furieux qui attiraient sur eux l'attention de tous les passants.

— Allons, allons! disait-il. Allonge le pas. Je jurerais que c'est lui. Il ne nous échappera pas, je te le promets. Ah! j'ai envie de le rencontrer. Pardieu, nous aurons une fameuse comédie! Tu m'entends?

— Pas de folie, Mark! cria l'autre accélérant sa marche autant que possible; pas de folie! Il n'a personne avec lui. Il se peut que ce ne soit pas lui. Sois prudent. C'est *elle* et pas lui qu'il nous faut, tu sais?

— Viens, te dis-je. Je suis certain que c'est lui. Vois. Il vient de tourner dans Yonge street. Vite, ou ce diable nous échappera.

Ils arrivaient au coin de la rue, mais le traîneau était déjà à une distance considérable, et, à l'instant où les deux hommes débouchèrent, il enfila une rue à droite. Ils redoublèrent d'agilité et atteignirent cette nouvelle rue, au moment où il entrait dans une autre. La course se prolongea ainsi jusqu'à ce que les poursuivants le perdissent tout à fait de vue.

— L'enfer le confonde ! s'écria Mark. Il ne s'arrêtera pas ! il ne s'arrêtera pas ! Ah ! nous verrons ! Arrêtez ! arrêtez !

En même temps, il tirait un pistolet de sa poche !

— Arrêtez ! arrêtez ! où je vous loge une balle dans la tête.

— Es-tu fou, Mark ? dit son compagnon, essayant de lui retenir le bras.

— Arrête ! vociférait Mark, arrête, misérable !

Le traîneau venait d'apparaître au coin d'une place.

— Arrête ! répéta le fils de Mordaunt. Et, au même moment la répercussion d'une arme à feu troubla le silence de la ville.

Mais le traîneau avait de nouveau disparu.

— Bon Dieu, tu n'iras pas plus loin, Mark ! intima l'autre, le saisissant au collet et le forçant de rester en place.

— Ohé ! ohé ! qu'y a-t-il ? fit un homme sortant brusquement du corridor d'une maison voisine.

— Oui, qu'y a-t-il ? répéta un autre homme. Que signifie ce désordre ? Qu'y a-t-il ?

En faisant cette apostrophe, il tirait de sa poche un carnet.

— Un meurtre, si vous voulez ! exclama Mark. Oui, un meurtre, et je vous conseille de prendre garde à vous si vous tenez à vos jours.

La fenêtre de la maison devant laquelle se passait cette scène venait de s'ouvrir, et un homme à la figure réjouie, à la tête demi-chauve, aux favoris grisonnants se montrait dans l'ouverture, en disant d'un ton un peu alarmé :

— Seigneur ! n'ai-je pas entendu un coup de pistolet ? Que se passe-t-il ? Faut-il du secours ?

— Oh ! c'est bien, Borrowdale; c'est bien, n'ayez pas peur, dit le premier individu. Ce n'est rien. Une simple tentative pour détruire la confiance publique sur le chemin de la reine. Un acte de *rowdisme*, rien de plus.

— Vous Fleesham ? demanda-t-on de la fenêtre, et vous aussi Squobb ? Mais j'ai entendu un coup de pistolet ?

— Vous n'avez rien à voir là-dedans, s'écria Mark, brandissant son pistolet. Allons, Guillaume, viens ! Nous l'avons perdu ! Mais le diable ne le sauverait pas. Viens ! Laisse-les.

Et là-dessus, il entraîna l'autre après lui et ils remontèrent la rue.

— Hé ! jeune homme, cria-t-on encore de la fenêtre, je veux vous dire un mot, rien qu'un mot. Ici, Squobb, arrêtez-les. Dites-leur que je veux seulement leur dire un mot, un seul mot.

La tête se retira de la fenêtre, et peu après son propriétaire se présenta sur le seuil de la porte.

— Que sont-ils devenus ? Jour de Dieu, c'est bien drôle, dit-il en offrant sa large corpulence dont les chairs tremblotaient d'émotion.

— Et bien, Fleesham, vous êtes arrivé à propos, j'espère ? demanda-t-il.

— A propos, oui, monsieur ! Parlez maintenant de la confiance publique ! Nos rues sont joliment sûres ! La confiance est perdue, perdue, monsieur,—réitéra Fleesham, contemplant avec une risible contrition le globe argenté de la lune,—perdue sans retour ! C'en est fait de notre pays.

— Eh! Squobb, dit celui qui s'appelait Borrowdale, voyant que l'autre écrivait quelque chose sur son carnet, un article pour demain, n'est-ce pas ? Ah ! oui, vous avez raison !

— Les hommes publics, dit Squobb s'arrachant soudain à son occupation et levant son livre de notes d'un air magistral comme un homme assuré d'avoir rempli un devoir important,—les hommes publics doivent toujours prendre connaissance de ces sortes de choses. Une chose de cette sorte, dans laquelle la liberté du sujet est menacée par la violence et le vagabondage, en pleine rue, réclame l'attention de tous ceux qui ont à cœur le bien public. Quand on trouve sur nos places les aspirants légitimes de nos prisons, et qu'on les voit à minuit intimider les gens paisibles de notre société, alors il est temps pour ceux qui s'occupent des graves intérêts du peuple de demander *le pourquoi et le comment ?*

— Très bien, mais entrez donc, dit Borrowdale ; entrez, car il fait diantrement froid, ne trouvez-vous pas ? Ne restez pas au grand air. Un rhume est bien vite attrapé, et, vous savez, les rhumes ne plaisantent pas dans notre pays. D'ailleurs, ils sont

partis, les pauvres diables. M'est avis qu'il y a quelque raison au fond de tout ça, quelque raison que ni vous ni moi ne connaissons, vous savez ? Entrez, entrez !

Il les introduisait en même temps dans le salon.

Deux dames, sa femme et sa fille sans doute, travaillaient autour d'une table.

— Mesdames, dit-il, M. Fleesham et M. Squobb. Laure, ma chère, veux-tu donner ta place à M. Fleesham ? Je pense qu'il a une prédilection pour ce coin.

M. Fleesham protesta que réellement il n'avait jamais eu cette prédilection. Mais Laure, qui était un petit ange sublunaire d'environ dix-huit printemps, et possédait un visage assez agréable, avec une paire de petits yeux fort malins, qui semblaient pleins de sollicitude et d'amour pour le genre humain, Laure répondit :

— Oh ! M. Fleesham, papa le sait bien.

Puis, avec un petit geste de reconnaissance tout mutin, elle quitta son siége et courut s'asseoir à côté de sa mère, qui rajusta une boucle rebelle sur le front de la charmante fille, et sourit complaisamment aux visiteurs d'un air qui voulait dire : " Est-ce que vous avez jamais vu une aussi délicieuse créature que ma Laure ? "

Un simple clin d'œil glissé dans ce petit salon de famille, propret, gentil, confortable, eut suffi à convaincre qui que ce fût, que, si jamais le bonheur avait élu domicile sur notre terre, c'était bien là, au sein de la famille de Borrowdale. La maîtresse du logis qui, comme son mari, avait juste l'embonpoint de la quiétude et de la félicité intérieure était évidemment douée de toutes les qualités, et de l'amabilité et du bon sens qui peuvent créer sous la calotte des cieux ce paradis domestique auquel tous nous aspirons, et dont nous lisons avec amour les nouvelles, mais que si rarement nous trouvons ici bas. Quant à Borrowdale, lui-même, en le voyant se balancer mollement dans sa berceuse, cette *grande* institution yankee, la jambe paresseusement appuyée sur un des bras du siége, les lunettes sur le nez, le visage épanoui, resplendissant à la lueur de cette autre grande

institution *anglaise*,—le feu de charbon de terre pétillant dans une grille,—personne n'eut douté une seconde qu'il ne fût le plus heureux et le plus bienveillant des mortels ; personne non plus n'eut douté qu'il ne jouît voluptueusement des charmes de son foyer. Pour Laure, ah ! pour elle—l'ange aux yeux vifs, aux joues rosées, au sourire perlé, à la taille élégante, elle était ....Mais pourquoi ne laisserions-nous pas à vous, lecteur, le plaisir de deviner ce qu'elle était. Votre imagination vaut bien la nôtre, et votre imagination tracera son portrait mieux, assurément, que nous ne le pourrions faire.

Les deux visiteurs d'alors étaient, ma foi, d'une nature un peu bien différente. M. Fleesham, négociant en gros et importateur de la bonne cité de Toronto, était long, sec, raide, et semblait s'être nourri de marchandises sèches, avec quelques plats ou deux de ferronneries, pour dessert. Il parlait avec une grande confiance en lui-même, et sa voix avait l'aigreur d'un acide. Elle répondait dignement au reste de sa personne. M. Fleesham était, d'ailleurs, homme d'affaires. Il avait gagné beaucoup d'argent dans le pays et se croyait habile, *a smart man*, comme il disait. Il avait aussi envoyé beaucoup d'argent hors du pays, et le pays reconnaissant le jugeait de même un homme habile. Le pays était l'obligé de M. Fleesham ; et le pays de dire : " Bravo, M. Fleesham, vous nous avez tondu gentillement ; nous n'avons plus guère de laine sur le dos, mais continuez, cher M. Fleesham, *go ahead ;* vous êtes, ma foi, un gaillard adroit, fort adroit, car ce que vous ne logez pas dans votre poche, vous le logez dans la poche des Américains, ou de quelques autres confrères établis à des milliers de lieues de nous ! *Go ahead*, M. Fleesham ! Au fait, cet argent ne nous gènera plus et c'est le principal ! Que vous êtes donc fin, M. Fleesham !"

De cette façon tout le monde était content.

M. Squobb posait pour les os, les nerfs et la peau. Il avait les yeux petits, les cheveux noirs, les joues maigres, une charpente religieusement accentuée, une bouche qu'eut enviée Gargantua et un nez majestueux, un maître-nez qui parlait pour tout son individu, quand les autres organes se taisaient. M.

Squobb était journaliste, champion du peuple, homme de lettres, ou plutôt homme de mots, par conséquent M. Squobb se tenait à des distances incommensurables du *vulgaire troupeau*, *egregium pecus*, suivant sa locution favorite. La critique n'atteignait pas à la semelle de ses bottes... quand il en avait! Fleesham était son patron, son souteneur; aussi Squobb était-il l'ami juré de Fleesham. Devant cet ami, quand même, Squobb faisait la courbette, et devant cet admirateur, Fleesham faisait le grand seigneur. Ainsi va le monde! Squobb néanmoins se prétendait l'avocat du peuple, le défenseur de la liberté, l'apôtre des réformes. Il était surtout le tuteur de la veuve et de l'orphelin, Squobb, et quand Fleesham lui disait: "Squobb, mon cher, venez ici et écrivez-moi ceci ou cela, parlez de bonheur au peuple, mais attention, Squobb, que mes poches soient pleines! rappelez-vous notre chemin de fer, Squobb; n'oubliez pas nos débentures, Squobb!" Aussitôt, notre homme taillait sa plume, le bonheur et la prospérité circulaient à flots dans les colonnes de son journal; tout abonné était ravi d'être dans un si délicieux pays et le coffre-fort de Fleesham ne boudait pas, je vous le promets. En vérité, M. Fleesham était un habile homme et son ami Squobb un philosophe! Encore une fois, ainsi va le monde.

—Ah bien! Borrowdale, dit Fleesham, après s'être commodément assis, devant le feu; comme ça, je suis à mon aise! Mais que pensez-vous de ce jeune vaurien, Morland? Vous savez, ce Morland que j'avais recueilli par charité!

—Quoi donc! fit Borrowdale?

—Eh! il a détalé, la nuit dernière, après m'avoir volé tout ce qu'il a pu trouver, ni plus, ni moins? Qu'en dites-vous?

—Est-ce possible? s'écria Borrowdale, lançant à sa femme un regard de stupéfaction qu'elle lui rendit avec usure.

—Ce n'est malheureusement que trop vrai. Qui l'aurait cru pourtant? En qui placer sa confiance, après ça, je vous le demande. La confiance! ajouta Fleesham jetant avec indignation sa jambe gauche sur la droite; la confiance! mensonge, monsieur; mensonge!

—Mais vous dites ça pour de bon! Le pauvre garçon aura été égaré. Il y a tant de perversion dans la jeunesse d'aujourd'hui.

—Et vous allez le plaindre! ma foi, je ne m'y attendais pas! Plaindre un coquin de la sorte, vous, M. Borrowdale! Ah! si je puis mettre la main dessus, je lui apprendrai à violer ainsi la confiance d'un ami et d'un bienfaiteur. C'est moi qui vous le dis. Scélérat, va! Mais il n'y avait pas dix minutes qu'il s'était enfui, quand j'ai mis la police à ses trousses, et...

—Oh! il n'est pas en prison, M. Fleesham, s'écria involontairement Laure.

Une rougeur subite se peignit sur les joues de la jeune fille et ses yeux se mouillèrent de larmes. Cependant, elle maîtrisa de suite son émotion, baissa la tête et feignit de travailler activement à sa broderie.

—Non, non, pas encore, dit Fleesham. On a dû le manquer, car je n'en ai pas entendu parler depuis. Pourtant il est à croire qu'il est pris à cette heure et je l'espère bien. Pour la prison, son affaire est sûre, je m'en charge.

Laure tout agitée, mais voulant dissimuler son trouble, se leva et quitta brusquement l'appartement. Sa mère parut inquiète de ce mouvement, et, après avoir échangé un regard avec son mari, elle-même se retira.

—Qu'est-ce à dire, Fleesham? demanda Squobb, dès qu'ils furent seuls; la police a eu connaissance du vol dix minutes après sa perpétration, et votre homme n'est pas encore *dedans?* Un moment. Si vous me le permettez, j'en dirai un mot dans le journal. C'est une affaire qui intéresse tout homme public. Nous ne pouvons laisser passer ça comme ça. La police fait mal son devoir. Il faut une réforme, et pardieu, nous l'aurons.

—Et quand tel est le cas, dit son patron, quelle sécurité avons-nous pour notre vie, nos biens, nous citoyens de cette ville?

—Ce jeune homme voulait sans doute de l'emploi et n'en pouvait trouver, dit soucieusement Borrowdale.

—Comment ça? riposta Fleesham.

—Oh! rien! rien dit Borrowdale. Seulement il me semble

que si la police est nécessaire et que s'il est nécessaire qu'elle fasse bien son devoir, il vaudrait peut-être mieux que ses services fussent moins nécessaires, et qu'il serait préférable de dépenser notre argent et nos moyens à trouver de l'occupation à tous ces pauvres gens qui n'ont rien à faire, et par conséquent pas de pain ici. Je suis sûr que si la plupart avaient de l'ouvrage, il se commettrait moins de crimes ; qu'en dites-vous, hein ?

— Ha ! ha ! ha ! vous êtes bon là, M. Borrowdale, s'écria Squobb. Vieilles gens, vieilles . . . . Excusez-moi, mais c'est vieux comme Hérode, ce que vous dites là. Ne savez-vous pas, M. Borrowdale, que, quand les institutions d'un pays sont pourries, il ne peut prospérer ?

— Et ne savez-vous pas, reprit celui-ci avec un franc sourire, plein de bonhomie, que quand la pourriture et la ruine sont à la base de l'existence commerciale d'un pays, il ne peut vivre ?

— Ah ! vous êtes bon là, vous êtes bon là, vous êtes bon là, ricana Squobb, clignant de l'œil à son protecteur. Permettez-moi de vous corriger, une fois pour toutes. Le fait est (et en ma qualité d'homme public j'ai eu occasion de m'en assurer) qu'il n'y a pas le moins du monde lieu de vous alarmer, comme vous le faites au sujet des affaires commerciales. Nous ressentons les effets de la dernière crise il est vrai, mais les spéculations politiques, les corruptions de toute sorte ont bien plus contribué à notre détresse actuelle... Nous souffrons d'une sorte de . . de . .

—Manque de confiance, suggéra Fleesham.

— Manque de confiance, c'est cela, poursuit Squobb, et, par conséquent, de la dépression qui l'accompagne toujours. Mais autrement, je puis vous assurer, Borrowdale (et vous savez que c'est dans notre ligne, à nous hommes publics de comprendre ces choses), que la misère et le dénument ne sont pas aussi alarmants que vous vous l'imaginez.

— Quoi ! s'écria Borrowdale, tombant stupéfait dans sa berçeuse ; il n'y a pas de misère, pas de dénument. C'est vous qui dites ça ; et vous voyez l'infortune pleurer soir et matin sous vos yeux, et vous entendez à toute heure le besoin frapper à votre

porte! Savez-vous qu'un dixieme au moins de notre population, que 250,000 âmes sont sans emploi? Est-ce que ce n'est pas assez pour répandre la ruine et la misère dans notre pays? Comment vivent ces gens-là ? Il faut qu'ils mendient, empruntent ou volent; car s'ils vivent aux crochets de leurs amis, n'est-ce pas une rafinerie de la mendicité ? Il faut que le pays les garde à ne rien faire, rien faire, entendez-vous ça, monsieur ! Et puis avez-vous jamais songé aux milliers de malheureux qui abandonnent leur pays? Etiez-vous à Québec ou à Montréal pendant la saison derniere? Y avez-vous vu les navires assiégés par les meilleurs de nos bras, le plus solide de nos richesses, venant sous forme humaine, solliciter la faveur de retourner en Europe, à n'importe quelle condition? Et ces gens-là, monsieur, n'étaient pas hommes à se sauver pour des niaiseries! Avez-vous parcouru nos villes, dites? Avez-vous vu ces fabriques fermées, croulantes qui se montrent à chaque pas? Et vous êtes-vous demandé où sont les capitalistes qui ont eu la témérité de construire ces usines, où sont les ouvriers et les familles qui trouvaient là leur subsistance? les employés que ces manufactures avaient rendus des citoyens actifs, industrieux, paisibles, honnêtes? Remontons l'échelle, monsieur; remontons-la et voyez la dépréciation des propriétés foncières sur toute la province, n'importe où, et vous conviendrez, je pense que vos possesseurs de terres, vos *habitants* valent aujourd'hui la moitié moins de ce qu'ils valaient, il y a quelques années. Considérez de plus la dépréciation de notre crédit; examinez la baisse de nos récoltes; regardez les colonnes de nos gazettes, voyez ce que font les shérifs? Les voyez-vous les ventes des shérifs, annoncées dans votre journal, les voyez-vous partout publiées en grosses lettres? Et les voyez-vous au coin des rues, sur les portes de vos magasins, les voyez-vous sur les portes de vos maisons? Est-ce que vous ne voyez pas le pavillon, monsieur? s'écria véhémentement Borrowdale, emporté par la chaleur de son sujet. Et vous dites qu'il n'y a pas de détresse commerciale? Vous osez dire ça? Vous dites que le pays, le Canada n'est pas plein de pauvres, de malheureux, d'ouvriers sans emploi, de misérables *honteux*, vous

connaissez le mot! et de marchands en faillite ou à la veille de suspendre leurs affaires! Vous vous prétendez homme public, et vous êtes journaliste, M. Squobb, et vous nieriez ce fait! Parole d'honneur, ce serait à désespérer de la raison!

— Pas tout à fait, pas tout à fait, mon cher, dit Squobb un peu embarrassé, car il sentait que son interlocuteur disait vrai, malgré la chaleur de son improvisation; non, pas tout à fait. Mais cet état de chose est-il unique? N'y a-t-il que le Canada qui en souffre? En regardant bien, ne verriez-vous pas qu'il en est un peu partout comme ici? Pourtant vous m'avez suggéré une idée. Permettez, je vais en prendre note. Ça me fera le sujet d'un article de fond. En effet, il y a du bon, beaucoup de bon, dans ce que vous avez dit, n'est-ce pas Fleesham?

L'autre se contenta de hocher la tête.

—Peut-être, poursuivit Borrowdale, d'un ton un peu plus rassis, peut-être pourrions-nous trouver quelque chose de même en Angleterre. En Angleterre, on trouverait sans doute quelque chose qui ressemble à ce qui se passe chez nous? mais ce qui est vrai là-bas, doit-il être vrai chez nous? Les choses sont-elles analogues? En Angleterre, est-ce que vous ne trouvez pas aggloméré sur un diamètre de vingt milles, le même nombre d'habitants qui se trouve ici où le territoire anglais embrasse plus de cinq millions de milles carrés? Y a-t-il, peut-il y avoir de la similitude entre les deux pays? Nous avons tout en main pour faire de notre pays un pays riche, peuplé, prospère et florissant, et, qu'est-ce que nous faisons pour développer ces admirables ressources, dites-moi? Que direz-vous, que dira-t-on de nous, si, avec tous ces immenses trésors naturels, capables de donner l'aisance à cinquante millions d'individus, vous parvenez à en sustenter deux ou trois millions à peine? Pouvons-nous devenir une grande nation, en suivant la même politique qui nous appauvrit dès le début?

Le journaliste grimaça un maigre sourire.

—Oh! je vous vois Squobb, continua Borrowdale, vous êtes disposé à vous moquer de mes principes *protectionnistes*. Moquez-vous en, j'y consens de grand cœur, mais, pour l'amour du ciel,

vous homme public, grand politique, indiquez-nous un remède à cet effroyable état de choses ; car, je suis sûr que vous n'allez pas nous dire que ce remède n'existe pas.

— La confiance ! la confiance ! mon cher, s'écria complaisamment Fleesham, recroisant ses jambes, et regardant le plafond de l'air d'un homme sûr que son opinion prévaut dans toutes les discussions.

— La confiance, Fleesham, reprit Borrowdale ; mais que veut dire ce mot? J'ai beaucoup entendu parler de confiance, retour de confiance, manque de confiance, etc. Et c'est là, si je ne me trompe, le grand mot, l'argument capital des Libres-Echangistes ; mais ne vous semble-t-il pas que la confiance est un *effet* et non une *cause* ? Ne vous semble-t-il pas que la confiance est simplement le résultat de la sécurité commerciale et de la prospérité, tandis que le manque de confiance provient du manque des choses nécessaires à l'existence de cette confiance ? Est-ce clair, ça ? Sur ma parole, je suis d'avis que c'est chose nouvelle que de supposer que la confiance naît d'elle-même ou se soutient d'elle-même. Si vous désirez que la confiance mal placée domine, ah ! il me semble qu'elle domine déjà trop. Il me semble aussi que vous en savez quelque chose, hein ?

L'importateur, comprenant l'allusion, se mordit les lèvres.

— Sans doute, intervint Squobb, sentant qu'il était de son devoir d'accourir à l'aide de son patron ; sans doute. Nous devons veiller aux progrès de l'agriculture et les défendre, aussi est-ce ce que nous faisons de toutes nos forces, car en eux reposent le bien-être et le développement de ce grand pays.

— Très bien, dit Borrowdale, mais par quels moyens ?

— Par quels moyens ?

— Oui, voyons un peu.

— Par quels moyens ? répliqua Squobb de ce ton lent et affectant le dédain, qui est ordinairement le signe d'une confusion dans les idées, quand ce n'est pas l'expression directe de l'impossibilité de répondre.

— Oui, encore une fois, par quels moyens ?

— Eh ! par le moyen dont on se sert pour soutenir toute espèce de choses.

Borrowdale eut un imperceptible haussement d'épaule.

— Comprend pas trop, fit-il ensuite. Mais je sais bien par quels moyens on entraîne un grand nombre de choses à leur ruine. Toutefois je ne suis pas surpris de votre embarras, Squobb, car il n'y a qu'une manière de faire du bien aux fermiers, et c'est d'améliorer la condition des autres classes en général—les consommateurs des fermiers, en un mot,—et, en conséquence, de leur donner un meilleur marché pour leurs produits ; de leur procurer un marché chez eux, au lieu de les forcer d'en aller chercher un ailleurs, à l'étranger. Quelle est en effet la raison pour laquelle les marchés des autres pays sont meilleurs que les nôtres? Voulez-vous la savoir? C'est parce qu'ils ont un marché et que *nous n'en avons pas.* Quand nos grains vont en Amérique et en Angleterre, qui est-ce qui les consomme? Ce sont les fermiers de ces pays, ou les classes manufacturières, c'est-à-dire, les artisans et les ouvriers. Telle est la réponse. Les autres pays *cultivent* leurs manufactures et peuvent non seulement consommer leurs propres produits, mais trouver un marché pour les nôtres et en contrôler le prix. Nous négligeons nos manufactures, et, en conséquence, non seulement nous n'avons pas de marché, mais nous devons nous soumettre aux caprices et aux impôts de ces pays. L'agriculture n'a jamais, elle seule, rendu un pays grand. Jamais non plus elle n'en fera un grand. Que seraient les Etats-Unis sans leurs manufactures? Pourraient-ils venir chez nous et contrôler nos marchés, emporter notre or et s'enrichir à nos dépens comme ils le font maintenant. Croyez-vous que l'Angleterre aurait jamais été connue au delà de ses places de commerce, si elle n'avait compté que sur son agriculture? Croyez-vous que ses fermiers seraient mieux, s'il leur avait fallu courir par tout le monde pour trouver un marché où ils pussent écouler leurs produits, au lieu de les livrer sur place pour être consommés par les artisans, les ouvriers et les fabricants qu'on trouve partout établis à côté des marchés aux légumes, comme des halles aux grains? C'est pourquoi, Squobb, continua-t-il, plus paisiblement, vous voyez que nous convenons tous avec vous qu'il faut améliorer la position de nos agriculteurs,

parce que, pour améliorer leur position, il faut, de toute nécessité, améliorer d'abord la position de toutes les autres classes de la communauté. Mais il nous reste cette question : Comment faire ?

— Superbe, superbe ! fit le journaliste exhibant encore son carnet, et se préparant à l'émission d'une grande idée. Nous allons vous combattre sur votre propre terrain. Vous pensez donc que tout cela doit être fait par la protection. En même temps vous nous avez signalé la prospérité de l'Angleterre. Très bien encore. Maintenant, pourriez-vous me dire quel est le mot d'ordre de l'Angleterre ? Quelle est la bannière sous laquelle elle marche à la conquête de la grandeur commerciale ? Est-ce la protection ou le libre échange ?

— Bravo, bravo ! fit Fleesham.

— Je poursuis, dit Squobb encouragé par les approbations de son chef de file, et prenant pour une défaite la réserve polie de son adversaire ; je poursuis. N'est-il pas logique alors de conclure que ce qui rend l'Angleterre grande rendra grand le Canada ? Qu'en dites-vous, hein ? Donc, je dis : que le commerce soit libre, que tout soit libre ; ouvrons nos portes au monde, et par là encourageons la concurrence (il est de notoriété proverbiale que c'est la vie du commerce, soit dit entre parenthèse), et puis, puis...

— Inspirons la confiance, suggéra Fleesham.

— Juste, inspirons la confiance, s'écria Squobb ; la confiance dans le monde commercial et puis, puis encore inspirons la....

— Pardon, intervint Borrowdale, s'apercevant que Squobb était en peine d'une seconde inspiration ; pardon, ai-je compris que...

— Excusez-moi une minute ! exclama le journaliste levant son crayon en l'air ; le temps d'écrire une note.... une pensée qui m'arrive.... Oui, c'est cela.... Allez !

— Ai-je compris que nous devrions adopter la politique commerciale de l'Angleterre ?

—Précisément.

— Mais quelle est donc cette politique ?

— Politique ! la politique de l'Angleterre, s'écria Squobb avec indignation. Il serait à souhaiter que le monde entier fût depuis longtemps rangé sous sa politique. Oui, et je vous le dis, le libre échange est le libre échange, c'est certain.

— En quoi ?

Squobb trouva la question souverainement absurde.

— Est-ce que la politique de l'Angleterre sur le libre échange est identique à la nôtre au Canada, ou en est-ce l'antipode ? continua Borrowdale.

— Ha ! ha ! ha ! firent ensemble le *Mécène* et son protégé.

— Eh bien, voyons, poursuivit leur hôte avec un fin sourire ; voyons, monsieur. Vous les soi-disant libres-échangistes du Canada, admettez, en premier lieu que les articles manufacturés de tous les pays doivent être libres, et voulez laisser vos fabricants, artisans et ouvriers, en un mot toutes les mains employées à votre production intérieure, se protéger contre la concurrence du monde entier ; tandis que si vous ne préleviez pas le revenu par taxe directe, il vous faudrait le prélever par une imposition de droits sur les choses nécessaires à la vie et les matières brutes que nous ne produisons pas et ne pouvons produire.

— C'est cela.

— C'est cela, dit Borrowdale. Pouvez-vous me dire maintenant quels sont les articles manufacturés que l'Angleterre admet en franchise, et quelles sont les matières brutes sur lesquelles elle impose un droit ?

Squobb resta silencieux.

— Vous ne pouvez trouver, *c'est cela*. Eh bien, quel est le fait ? N'est-ce pas, en toute circonstance, les objets nécessaires à la vie et les matières brutes qu'elle admet en franchise et n'est-ce pas sur les articles manufacturés qu'elle impose des taxes ? Elle admet ses chiffons, son coton, sa laine, ses peaux, son chanvre, son lard et ainsi de suite, *franco*, parce qu'il n'y a pas de main-d'œuvre à protéger sur eux. Mais dès que ses articles exigent du travail et qu'ils sont convertis en papiers, calicots, draps, cuirs, cordes, huiles, etc., elle se hâte aussitôt de protéger ses artisans, ses fabricants et manufacturiers, et dans tous les

cas, elle impose de lourdes taxes. Voilà, monsieur, la politique de l'Angleterre du commencement à la fin, et c'est là la politique qui a favorisé ses manufactures, en les mettant à l'abri de la ruineuse concurrence de l'étranger, et c'est encore cette politique qui a fait de l'Angleterre le marché du monde. De plus, monsieur, en contradiction avec vos principes d'échange soi-disant libre, elle admet son blé en franchise et toutes les choses nécessaires à la vie des pauvres gens, au plus bas tarif possible, mais de façon pourtant à maintenir ses grands revenus, et à permettre aux ouvriers d'acheter ces choses nécessaires à la vie, en leur assurant de l'emploi et en protégeant leur travail. Vous, au contraire, taxeriez leur thé, leur café, leur sucre et, en même temps, les priveriez des moyens d'acheter ces articles en laissant l'étranger venir, sans contrainte sur leurs marchés et leur enlever l'occupation qu'autrement ils y auraient trouvée. Où donc alors est votre précédent anglais si vanté ? Nous les prétendus protectionnistes sommes les véritables représentants de la politique anglaise.

Nous avons le *principe*, vous n'aviez que le *mot*. Nous sommes les avocats d'une doctrine qui non-seulement a été adoptée par presque tous les autres pays du globe, mais qui les a rendus aussi grands qu'ils sont ; à vous au contraire, il ne reste qu'un mot et un mot rendu populaire par les principes mêmes que vous employez pour le combattre. Je dis plus ; j'affirme que s'il y a un principe caché dessous, c'est un principe que tout le monde est convenu de répudier comme désastreux et ruineux.

Squobb était grandement déconcerté, et il feuilletait son cahier de notes d'un air tout à fait mal à l'aise. Comme beaucoup de nos éditeurs canadiens qui font profession d'instruire le peuple, il avait un talent merveilleux à écrire un article sur rien. Il aimait à encenser le peuple, à l'aduler pour s'en faire un marchepied. Mais si vous lui opposiez une argumentation solide, reposant sur des bases et annonçant une connaissance directe de faits importants et de chiffres, alors Squobb était en défaut, et son ignorance brillait sur toutes les parties de sa chère personne éditoriale.

—Donc, Squobb, continua en souriant Borrowdale, j'ai peur que vos deux premiers arguments ne soient renversés. Quelle est ensuite votre grande proposition, comme libre échangiste, pour dévolopper la prospérité du pays?

—Oh! c'est facile, répliqua Squobb d'un ton dégagé! Extirpons la corruption du gouvernement et apportons de l'économie dans les dépenses publiques.

—C'est évidemment une raison très bonne et très recommandable; car avec une grande économie dans les départements publics vous pourriez peut-être économiser assez pour parvenir à procurer pendant les douze mois de l'année, trois repas par jour à chaque individu inoccupé dans le pays, mais vous allez voir qu'on ne peut s'arrêter là; car, comme dans ce temps, il faudrait pour chacun de vos gens environ mille repas, il vous faudrait encore,afin de remédier à ce mal unique, neuf cent et quatre-vingt-dix-sept repas pour chacun, ce qui ferait un total de quelque chose comme cent cinquante millions à vous procurer. Eh bien, où en êtes-vous, Squobb?

Squobb était silencieux. Il suppliait du regard son ami et patron de l'aider dans le dilemne; mais Fleesham paraissait avoir perdu toute confiance dans son argument. Il se démenait sur son siége et essayait, quoique vainement, d'appeler à ses lèvres un sourire ironique.

—Enfin, reprit Borrowdale, voilà mon opinion. Quant à vos libres-échangistes, ils demandent à grands cris des réformes, prêchent en faveur des droits du peuple, travaillent pour le bien public, j'y consens; mais malgré cela, et quoiqu'eux et vous voyez parfaitement la déplorable condition du pays en ce moment, que des milliers de gens physiquement capables et robustes, la force et la richesse du pays, se sauvent de désespoir, que des milliers d'autres manquent d'ouvrage, que la propriété entière est sous le coup d'une grande dépréciation, que notre crédit baisse ici comme à l'étranger, et que dans le fait toutes les calamités commerciales nous assiégent, quoique tout cela soit devant nous et que votre voix s'élève, il est vrai, pour le proclamer, vous paraissez complètement incapable

de faire une suggestion convenable pour remédier à ce déplorable état.

—Hé! hé! hé! c'est bon, parfait, s'écrièrent les deux autres riant d'un rire niais.

—J'espère que, dans douze mois d'ici vous tiendrez le même langage, Fleesham, dit Borrowdale.

—Bien, bien, quel est donc votre tant grand projet, Borrowdale? fit Squobb avec un air d'indifférence marqué pour tous les projets en général. Voyons, quel est ce beau projet?

—Eh! en tout cas, dit Borrowdale, il ne serait pas difficile de proposer quelque chose d'aussi tangible et même d'un peu plus *palpable* que vous, et sans trop se fatiguer. Voyons. Procédons par ordre: La cause, d'abord. En premier lieu, nous trouvons que nous expédions annuellement aux manufactures étrangeres, hors du pays, au-dessus de douze millions de dollars, en bon or, de plus que jamais les exportations entières du pays réalisées n'ont donné en retour. La perte pour le pays est donc patente. C'est une perte contre laquelle il n'y a pas de compensation. Et pour la balancer cette perte, il faut, monsieur, découvrir nos forêts, vendre nos terres et engager notre crédit. Voilà une cause, et une cause bien féconde aussi. Continuons: Un dixième de notre population est sans ouvrage. Pour ne rien dire de l'*inutilité* de ces gens-là qui ne font rien, nous avons sur le cou une taxe énorme, disons, à la plus basse évaluation, vingt millions de dollars par an, sans faire attention à la grosse somme qu'ils gagneraient au pays s'ils travaillaient. Je crois que ce sont là les deux plus grandes sources de nos embarras. Car prenez ces deux sources et voyez les pendant un espace de dix ans, que trouverez-vous? Quelque chose d'effrayant. Un déficit total de plus de trois cent millions de dollars. Ma foi, s'il n'y avait pas là dedans matière à appauvrissement, où serait-ce? Il peut y avoir d'autres causes incidentes, sans doute, mais la difficulté roule surtout sur ce que je viens de signaler; car ce qui conserverait l'argent ici, dans notre pays, donnerait de l'ouvrage à ceux qui ne sont pas employés, et cela serait un revenu direct pour nos canaux, chemins

de fer, voies de communications et travaux publics, qui ont tant coûté et rapportent si peu. Pourquoi, par exemple, ces douze millions de dollars dont je parlais s'en vont-ils à l'étranger ? Ils s'en vont pour payer les articles de fabrication étrangère. Donc, il est évident, que si nous fabriquions ces articles, nous garderions les douze millions dans le pays et serions plus riches d'autant ; et ce n'est pas tout. En fabricant les mêmes articles ou des articles qui répondissent à ceux-là, nous pourrions employer tous ceux qui ne sont pas employés, hommes, femmes et enfants, dont l'oisiveté actuelle crée bien d'autres maux. On obvierait ainsi aux deux calamités premières. Mais nous ne pouvons fabriquer ; nous n'avons pas de capital, dites-vous. D'autres pensent que nous avons ce capital, et je suis de ceux-là ; mais vous dites, les capitalistes n'ont pas de confiance. Pourquoi ça ? Rien de plus simple. Parce qu'après avoir bâti ses usines et fabriqué des articles, le manufacturier n'a aucune garantie de les écouler quoiqu'ils puissent être aussi bons et à aussi bas prix que ceux de l'étranger. Pourquoi cela encore ? Parce que le jeune fabricant a généralement peu de moyens, qu'il lui faut faire ses affaires, acquérir sa clientelle et sa réputation pour ses marchandises. Quelle est la position de son concurrent étranger ? de celui qui se présente sur le marché pour livrer les denrées aux mêmes conditions que lui ? N'est-il pas la plupart du temps un géant dans le négoce, assis sur un crédit solide, agissant avec sécurité, réputé pour ses marchandises, possédant une pratique considérable, à laquelle il est lié par ces milliers de liens commerciaux qui lient les négociants aux négociants ? N'est-ce pas cela ? J'ajouterai que, tandis que notre fabricant lutte avec ses faibles moyens, et dépend d'une vente immédiate avec un profit légitime, les affaires de l'étranger, qui est bien établi, n'étant pas soumises aux mêmes incertitudes, permettent à ce dernier de contrôler les marchés, ou, s'il est serré, de sacrifier ses denrées pour ruiner la concurrence, c'est-à-dire chasser du marché le producteur indigène. Telles sont les difficultés contre lesquelles a à lutter notre producteur, et elles sont causes de sa perte ; partout

elles le seraient. Mais quel est donc le remède? Le remède! c'est de faire simplement et tout uniment ce que font d'autres pays :—de protéger nos manufactures par des impôts judicieux et des droits sur les articles importés de l'étranger. Procédez au moyen de mesures complètes et non par demi-mesures, qui peuvent être en vigueur aujourd'hui, rappelées demain, et il ne se passera pas beaucoup de mois avant que nos milliers de gens inemployés, travaillent fortement, augmentent notre fortune et s'enrichissent eux-mêmes au lieu de vagabonder dans nos rues et d'être une disgrâce et un fardeau pour le pays. Alors l'émigration cessera aussi. Et, au bout de l'année, au lieu d'avoir vos douze millions de dollars donnés en pâture au monde étranger (car c'est le monde étranger qui vous les dévore vos douze millions de dollars), vous les conserverez en sûreté dans vos banques, pour les mettre en circulation dans le pays, les faire rapporter, multiplier et revenir à vous, à la fin de l'année avec trente ou quarante pour cent de bénéfice. Pensez-vous qu'alors la *confiance*, comme vous dites, n'existera pas ?

— Bah ! vieille histoire, c'est une vieille histoire que vous nous comptez-là, M. Borrowdale, dit Squobb adressant à Fleesham un coup d'œil expressif ; vieille histoire, je le répète. Ce serait écraser le peuple de taxes, pour soutenir quelques malheureuses fabriques. Bah ! impossible !

— Impossible ! impossible, répéta en écho Fleesham.

— Impossible ! Bon Dieu ! est-ce là votre seul argument ? Impossible !...

En ce moment une domestique entra.

— Qu'est-ce Jenny ? demanda Borrowdale ?

— Une lettre pour monsieur.

Et elle lui remit un carré de papier crasseux, plié en quatre, revêtu d'une suscription à peine lisible.

— Qui a apporté cela ? demanda le bon monsieur Borrowdale, relevant ses lunettes.

— Une petite négresse, monsieur.

— Est-elle là ?

— Elle n'a pas demandé de réponse, monsieur.

Borrowdale tourna et retourna entre ses doigts l'étrange épitre, mais il ne répliqua pas à la servante.

Il y eut un moment de silence singulier. Le journaliste et son patron paraissaient démesurément intrigués.

Cependant Borrowdale avait ouvert la missive et la parcourut rapidement.

— Diable, diable! fit-il Cependant.... Oui, c'est cela. Park Lane! je comprends..... A droite! à main droite..... Singulier.... Je verrai.... Il faut que je voie.

S'adressant à ses visiteurs, de plus en plus piqués par l'aiguillon de la curiosité.

— Pardon, messieurs, excusez-moi, il faut que je sorte. Je suis forcé de m'absenter pendant quelques minutes. Pourtant, si vous vouliez m'accompagner, je n'y aurais pas d'objection. Au contraire. Que pensez-vous d'une promenade à Park Lane? Peut-être trouverons-nous matière à un article M. Squobb, et à une transaction, M. Fleesham?

Ils acceptèrent, et avec plaisir, on le conçoit, car la position devenait singulièrement embarrassante pour eux. L'un et l'autre se sentaient dans une impasse et étaient bien aises d'en sortir. Inutile d'insister sur ce point: le lecteur l'a compris. Bientôt tous trois furent prêts et partirent pour Park Lane, situé dans un des faubourgs de la ville.

CHAPITRE VI.

UN AUTRE FOYER.—NOUVEAUX MALHEURS.

Comme Borrowdale et ses amis passaient de Yonge street à travers une de ces ruelles qui courent au nord de Queen street, leur attention fut attirée sur un groupe de personnes qui se trouvaient de l'autre côté du trottoir. Au milieu de ce groupe, plusieurs individus paraissaient se quereller. Borrowdale franchit rapidement la rue et se fraya un chemin à travers la foule. Mais à peine eut-il jeté un coup d'œil sur les gens qui se disputaient que, remarquant que ses deux amis s'approchaient, il revint à ces derniers et, les prenant par le bras, les emmena en disant d'un ton négligent :

— Bah ! ce n'est rien, une rixe !

— Un moment, arrêtons-nous, s'écria Squobb, tirant son cahier de notes.

— Le temps d'écrire un mot, ajouta-t-il.

—Ce n'est rien, mon cher, répliqua Borrowdale avec une anxiété qu'un observateur n'eut pas manqué de remarquer.

Ses compagnons n'y prirent garde, et il les entraîna en bas de la ruelle.

Mais tout-à-coup, Borrowdale parut se raviser.

— Voulez-vous avoir la bonté de m'attendre une minute ? dit-il ; j'ai quelque chose à dire à quelqu'un que, par hasard, j'ai aperçu là-bas. Ce sera l'affaire d'une seconde.

Il se dirigea au pas de course vers le théâtre de l'altercation, après avoir laissé ses amis dans l'étonnement de sa brusque disparition.

— Je vous le répète, je ne sais sur mon âme, ce qu'elle est

devenue, disait au milieu du groupe une voix mielleuse. Je jure que je n'en sais rien.

— Tu mens, vilain freluquet, tu mens! hurlait une autre voix rude et exaspérée au dernier point. Et cela te le prouvera....

L'homme qui parlait leva son bras en l'air, comme pour frapper son adversaire avec la crosse d'un pistolet qu'il tenait par le canon.

Borrowdale se jeta sur le dernier.

— Où est-elle? Je veux savoir où elle est? disait l'autre.

A cet instant Borrowdale prenant l'homme à la voix mielleuse, l'entraînait par le bras, en lui soufflant quelques mots à l'oreille.

Le jeune homme tressaillit, puis il trembla, s'appuya contre le mur et se couvrit involontairement le visage avec les mains.

Borrowdale jeta un coup d'œil rapide sur la foule et s'aperçut de suite que l'individu au pistolet était pris d'un accès de rage, qui devait avoir pour cause autre chose qu'une insulte ordinaire. Cet individu était accoutré de haillons. Près de lui se tenait un personnage vêtu de même. Il était accoudé à la muraille et avait la tête dans la main. Il gémissait et du pied frappait furieusement le sol. Le reste des assistants paraissait étranger à la dispute. Borrowdale allait engager les trois acteurs à le suivre, quand, se retournant, il vit ses deux amis qui revenaient à lui. Un moment, il resta indécis ; mais reprenant bientôt son sang-froid, il dit vivement quelques mots au jeune homme que son aspect avait terrifié, puis courant à Squobb et Fleesham, il les prit par le bras en s'écriant.

— C'est fini, fini—ni-ni, tout est fini! Pas besoin de votre cahier de notes, mon cher Squobb. J'ai apaisé ces êtres-là. Rien n'était sérieux, rien! Vous me connaissez, il faut que je me mêle un peu de tout, c'est mon défaut. C'est drôle, n'est-ce pas? Je suis un être singulier, mais c'est mon caractère, je n'y puis rien.

— O sans doute, sans doute, Borrowdale, dit Fleesham d'un ton protecteur, et en descendant la rue. Il faut toujours que vous patronniez quelqu'un. Le patronage est évidemment votre mot

d'ordre, ha! ha! ha! Ça vous amuse, n'est-ce pas de patronner les gens?

— Et vous pensez sans doute, cher monsieur Borrowdale, appuya Squobb, que c'est là le moyen de soutenir quelques fabriques croulantes aux dépens de tout le pays, n'est-ce pas?

— Ma foi, c'est là un pauvre moyen, pauvre moyen, très pauvre, fit Fleesham à qui le grand air semblait avoir redonné la voix comme à son compagnon.

—Ah! oui, un moyen superlativement pauvre, reprit Squobb, riant immodérément et cherchant à faire tourner en plaisanterie la dernière discussion dans laquelle il avait perdu une grande partie de son prestige éditorial. En vérité, vous êtes fameux, mon cher monsieur, fameux! ha! ha! ha! vous êtes fameux. Il faut vous connaître pour vous apprécier! En vérité, parlons de vous, l'homme public, le champion du peuple, le père nourricier des pauvres, ha! ha! c'est charmant, délicieux sur ma parole?

— Allons, Borrowdale, poursuivit Fleesham, convenez que vous plaisantiez! Imposer tout le pays pour obliger quelques milliers d'individus à faire fortune, c'est trop fort! ça ne passe pas, ça, mon cher Borrowdale. Décidément, je veux vous croire plus fin.

— Non, je ne badine pas, et ne badine jamais avec des sujets aussi graves, dit Borrowdale.

— Mais enfin vous avouerez qu'il serait ridicule de taxer tout le monde pour quelques milliers...

— Combien, dites-vous?

— Combien?

— Oh! fit Squobb d'un ton négligent, six ou sept milles.

— Qu'est-ce à dire? Vous parlez des manufacturiers, n'est-ce pas?

Squobb, devant un personnage qui semblait si bien ferré sur la question, ne pensa pas qu'il fût prudent de se trop exposer. Aussi répondit-il avec légèreté.

— Les manufacturiers proprement dits, ou la classe manufacturière, qu'est-ce que ça fait?

— Soit alors, nous les appellerons les sept mille mannfacturiers, dit Borrowdale, et ça me paraît à peu près le chiffre. Eh bien, quel est le moyen d'élever la condition de ces manufacturiers ? Comment leur procurer des bénéfices ? N'est-ce pas en les mettant en position d'agrandir et d'augmenter leurs opérations ou, en d'autres termes, *d'employer plus de bras* ? Supposons qu'ainsi on donne assez de confiance et de ressources à ces sept mille manufacturiers pour que, en moyenne, ils puissent employer vingt hommes de plus. Cela procure aussitôt de l'emploi à 140,000 personnes qui, peut-être, en ce moment-ci sont oisives. Allez-vous me dire que ces 140,000 personnes ne reçoivent pas un bénéfice direct ? Admettons qu'elles reçoivent une livre de salaire par semaine ; me direz-vous que, lorsque ces £140,000 seront dépensées chaque semaine chez le boulanger, le boucher, l'épicier, le marchand de marchandises sèches, ceux-ci ne s'en trouveront pas mieux ? De plus, quand le boulanger, le boucher, auront porté cet argent au fermier pour acheter ses grains et sa farine, ses moutons, bœufs, légumes et l'auront délivré de l'inconvénient d'envoyer ce qu'il peut de ses produits à trois mille milles de distance, pour baisser de valeur en voyage, me direz-vous que l'agriculteur et par conséquent l'agriculture n'aura pas son compte dans ce procédé? Puis quand le manufacturier viendra trouver ce même fermier, pour lui acheter ses peaux, ses laines et son chanvre à un bon prix, au lieu d'être forcé, comme maintenant de les livrer à des spéculateurs yankees pour les deux tiers de leur valeur, n'aura-t-il pas du profit? De fait, pouvez-vous me citer une classe individuelle qui ne recevra sa proportion du profit ?

— Profit ! s'écria Fleesham d'un ton voisin du désespoir, mais, le premier effet du profit serait de détruire tout ce qui ressemble à la confiance. Imposez demain de lourds droits de protection et que résultera-t-il? La confiance s'en ira. Où, je vous le demande, où serait par exemple la confiance de mon banquier en moi à ce moment ?—Partie !

— Excusez-moi, reprit Borrowdale, mais c'est là Fleesham, ce que demande le pays. Non pas que nous ayons du mauvais vouloir pour vous, au contraire ; mais le plus grand service que l'on

puisse rendre au pays serait d'abolir entièrement les deux tiers des affaires de cette nature. Je vais vous montrer comment. Vos banquiers ont, n'est-ce pas, parfaite confiance en vous et ils vous escomptent aisément un montant de £20,000, par exemple. Très-bien. Que faites-vous de cette somme ? Elle vous sert à passer quelque grand marché avec un négociant américain ou anglais. Vous envoyez des lettres de change pour payer, ce qui est la même chose que si vous envoyiez des espèces, puisqu'elles doivent suivre immédiatement l'expédition des lettres de change. Tres bien. Vous avez les marchandises, mais les £20,000 sont partis. Nous ne voyons plus ces dernieres, il n'y a pas de danger. Elles sont parties pour soutenir ces grands établissements qui florissent si bien, et ce n'est pas étonnant, en Angleterre et dans les Etats, et pour alimenter les classes manufacturières de ce pays. Voyons à présent l'autre côté de la médaille et supposons que les dits banquiers aient perdu confiance en vous et accordé cette confiance à un manufacturier de votre ville. Ce dernier obtient les £20,000 au lieu que ce soit vous. Et d'abord vous remarquerez qu'il fait usage de *papier* et pas *d'espèces sonnantes*. Il prend une partie pour payer au fermier sa laine, une autre pour payer au marchand de guenilles ses chiffons, ou au boucher ses cuirs. Le reste, il le distribue entre ses hommes. Ceux-ci paient le marchand de nouveautés et le marchand de provisions. Ceux-là reçoivent l'argent et le reportent au banquier : les fermiers, les bouchers et marchands de chiffons font de même, et en très peu de temps la somme est revenue à la source d'où elle était partie. On peut de nouveau en disposer dans le même but. De la sorte, cette somme roule par tout le pays, et, après avoir augmenté et multiplié son commerce, elle revient à la même place, mais il n'en sort pas un denier pour l'étranger. Eh bien, monsieur, qui est-ce que le pays et le banquier devraient soutenir ? Vous qui les épuisez en leur enlevant l'or par des dizaines de mille louis, sans leur donner aucune compensation ou le manufacturier qui, avec le même argent, donne de l'emploi à nos artisans, encourage nos fermiers, soutient nos marchands et aide à la prospérité publique de mille manières et tout cela sans envoyer un sou hors du pays ?

—Ha! ha! ha! fit en riant Fleeshman, très bon encore, très bon.

—Mon cher Fleeshman, reprit Borrowdale, avec un sourire un peu moqueur, je suis charmé de voir que vous approuvez ça. Non pas, comme je le disais auparavant, que je vous désire mal à l'aise; je sais très bien que, quoiqu'il arrive, vous saurez vous tirer d'embarras; car aussitôt que vous verrez que les importations cessent de payer, vous tournerez votre attention ailleurs. Peut-être deviendrez-vous un manufacturier et un ami de votre pays et de vos propres intérêts au lieu de n'être qu'un canal de transport pour expédier nos ressources à l'étranger. J'espère, Fleeshman, qu'avant longtemps il me sera possible de vous féliciter de votre changement.

Ils approchaient de Park Lane, Borrowdale s'arrêta et regarda autour de lui. Il ne paraissait pas sûr du lieu qu'il cherchait. Il venait de tirer le billet qu'on lui avait remis et le relisait à la lueur d'un bec de gaz, quand le son d'une voix d'homme se fit entendre derrière lui.

—Vous venir, massa, vous venir! tant mieux! bien content. suivre moi, massa; suivre moi.

—C'est bien, allez, dit Borrowdale au nègre qui venait de l'apostropher.

Cet homme les conduisit dans une des huttes qui abondent dans la localité, et les pria de descendre avec lui l'escalier d'un *basement* souterrain.

—Pas bel endroit, massa, disait-il; pauvre, tous bien pauvres, massa!

Rien ne paraissait plus vrai que leur pauvreté. Cinq ou six négrillons à demi nus étaient étendus sur le plancher, sans lit ni couverture; car, non seulement l'appartement ne possédait ni lit ni couchette, mais, à l'exception d'une couple de chaises boiteuses et privées de fond, dont les membres absents servaient peut-être à réchauffer le misérable réduit,—des deux derniers côtés d'un coffre et d'une marmite en fer battu, la chambre était aussi dépourvue d'ustensiles de ménage que les rues que nos personnages venaient de quitter. Au bout de la pièce, une femme était age-

nouillée à côté d'un objet étendu sur un peu de paille. Elle se leva au moment où les étrangers entrèrent et faisant une respectueuse révérence, montra l'objet gisant dans le coin.

—Voici elle, massa; voici, dit le nègre, prenant une petite lampe qui brûlait sur le plancher et l'avançant vers l'angle. Elle bien malade, bien, bien! Et pleurer....

—Seigneur, mon Dieu! est-ce possible? s'écria Borrowdale, remarquant que c'était une jeune fille blanche d'une grande beauté. Pauvre enfant, pauvre chère enfant! Voyez comme elle a l'air malade! Ma pauvre fille, ajouta-t-il en tombant à genoux près d'elle et lui prenant la main dans les siennes, qu'avez-vous? comment vous trouvez-vous?

Madeleine, car c'était elle,—ouvrit faiblement les yeux, secoua douloureusement la tête et laissa tomber quelques paroles à demi articulées.

—Ma mère! ma pauvre mère!

—Elle pas dire autre chose, fit le nègre d'une voix émue; elle bien malade.

—Bon Dieu, qui est-elle? demanda Borrowdale, embrassant d'un regard la misère qui régnait dans le taudis. Qui est-elle? Ce lieu est meurtrier. Dites-moi, brave homme, est-ce que vous restez ici?

—Oui, nous bien obligés, massa, dit le nègre; nous autres gens de couleur on est bien pauvres. Rien savoir de cette fille, massa; mais li....

—N'importe, vous me direz cela un autre fois, interrompit Borrowdale. Nous allons emmener cette enfant. Allez chercher un traîneau, mon garçon, un traîneau couvert, et aussi vite que possible.

—Vous l'avoir de suite, répliqua le noir qui partit sur le champ.

—Fleeshman, Squobb, dit Borrowdale, se levant et prenant ses amis à l'écart, voyez ça. C'est bien la misère, hideuse, atroce, n'est-ce pas?

—Oui, mais les gens de cette classe y sont habitués, vous savez.

—Par malheur ça n'est pas vrai, répliqua Borrowdale. Le lieu où nous sommes abonde en scènes de ce genre. Un jour ou l'autre je vous parlerai au sujet des gens de couleur. Nous les arrachons à l'esclavage par lequel ils sont au moins abrités et nourris, et nous leur donnons la liberté, c'est vrai, mais voici à quel prix! Liberté de mendier, mourir de faim ou devenir criminel. Non, non, ils ne sont pas habitués à ce genre de vie, si on peut appeler ça une vie. On ne s'habitue pas à vivre de rien! Je reviendrai là-dessus. Squobb, ne pensez-vous pas que ça vaille la peine d'une note? ajouta-t-il, remarquant que l'éditeur avait oublié de tirer son carnet.

—Oh! dit indifféremment Squobb, c'est là une chose commune. Les gens dans ma position n'y suffiraient pas, s'il leur fallait s'occuper de toutes ces bagatelles. Il y a sans doute une cause pour ça. Voyez, le lieu a l'air assez suspect.

—Oui, reprit Borrowdale, la pauvreté a d'habitude cet air, je le sais; mais....

—Ah! c'est vous! c'est vous? s'écria Fleesham à ce moment.

Borrowdale se retourna et ne fut pas médiocrement surpris en voyant Fleesham agenouillé devant la jeune fille et lui tenant rudement la main à la hauteur de la lampe:

—Ah! c'est ça! bon, bon; juste ce que je soupçonnais. Une caverne de voleurs. Où est la police? Ah! ah! Borrowdale, voici quelque chose au service de votre philanthropie. Ma foi, ça arrive à propos. Voyez-vous ça, mon cher, c'est du diamant. Votre innocente porte des bagues en diamant, plus que ça de genre! Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire encore, c'est que cette bague ressemble un peu bien fort à un anneau qui a disparu de l'écrin de ma femme depuis une semaine environ.

—Impossible! cria Borrowdale se baissant, en proie à une vive agitation et se mettant à examiner la bague.

—Oh! non, non, non! s'écria la jeune fille, faisant un effort pour se lever et retirant convulsivement la main pour l'arracher à l'étreinte de Fleesham. Mais les forces lui manquèrent, elle retomba sur le dos, et, regardant piteusement son adversaire en face, se prit à sangloter.

—Quoique ce soit, dit Borrowdale non moins désolé que la pauvre fille elle-même, il y a sûrement quelque méprise, Flees-ham. Voyons encore.

—Méprise! s'écria l'importateur, reprenant la main de Madeleine et montrant l'anneau. Croyez-vous qu'on se puisse méprendre à ça! surtout quand on a acheté et payé ça! Je le reconnaîtrais, monsieur, au milieu de cinquante mille.

—Arrêtez! c'est une remarquable coïncidence, cria Squobb, tenant son cahier de notes à la main. Si vous le permettez, je vais coucher quelques lignes. C'est un sujet rare.

—Ma bonne femme, dit Borrowdale, se détournant avec dégoût de l'officieux éditeur, pour interpeller la maîtresse du logis, pouvez-vous nous renseigner là-dessus? Qui est cette malheureuse fille? D'où lui vient cette bague?

La pauvre négresse fort alarmée, répliqua que la jeune fille avait été amenée par son mari, il y avait une heure environ et qu'elle ne savait rien à propos de la bague et de ce qui concernait la malade.

—Mon Dieu! c'est singulier, dit Borrowdale arpentant la pièce à grands pas; c'est singulier. Pauvre enfant, elle ne paraî pas.... Ah! voilà le traîneau qui arrive.

—Voiture à vous, massa dit le nègre, en sautant dans la chambre.

—Bien, mon brave, homme, répliqua Borrowdale. Mais venez ici un moment; et dites-moi votre nom.

—Sam White être mon nom, dit le nègre, sans hésiter.

—Ah! je me rappelle. Vous avez scié du bois pour moi, n'est-ce pas?

—Oui, massa.

—Bien, que savez-vous sur cette pauvre petite? Comment est-elle venue ici?

—Oh! ben étrange histoire, massa, dit White. Mais moé dire à vous tout ce que moé connaître. Dernière nuit, jeune homme s'arrêter devant station et demander de mener traîneau ou li dire et li ben payer moé. Alors li commander moé aller chercher jeune fille près Cruikshank Lane, moé aller et trouver

elle dans maison vide ; prendre jeune fille, charrier elle à King street. Jeune homme là sauter dans traîneau à moé et dire aller vite, vite ! Et jeune fille vouloir arrêter et pas vouloir rester avec li. Moé vouloir aider pauvre fille. Li donner coup de poing à moé, faire tomber du traîneau et partir avec pauvre fille. Alors autre traîneau arriver avec autre gentilhomme et li dire moé que li poursuivre jeune homme pour avoir volé li. Moé monter avec li et chasser, chasser jeune homme loin, loin, et pas pouvoir attrapper li. Pis jeune fille sauter du traîneau de li, tomber dans neige, pas sensible, pas parler. Autre gentilhomme pas vouloir arrêter pour ramasser fille, moé descendre et ramener pauvre fille ici, comme moé pouvoir. Elle être ben malade !

— Oh ! c'est cela, c'est cela, dit Fleesham, quand le nègre eut fini. Fort jolie histoire, en vérité, n'est-ce pas, Squobb ? Ce brave jeune homme dont il parle était le coquin de Morland, et voilà sa gentille complice, sans doute. Sans doute ! Un vrai roman. Je pensais bien que nous n'étions pas au bout de ses aventures. Voilà donc, mon très cher Borrowdale, les charmants objets de votre bienveillance. Non contents de se perdre, ils entraînent une foule de fripons à leur suite. Oh ! une ravissante main pour les diamants. Bien, nous allons voir !

Après ces mots, Fleesham, transporté de colère, et frissonnant d'horreur à la vue de la *coupable*, s'écria :

— Allons, M. White ou Black, ou quel que soit votre nom, venez ! Vous ne désirez pas beaucoup, je pense, conserver votre prise ici, quoiqu'elle soit assez précieuse. Elle pourrait aussi être dangereuse. Nous allons la mener à l'hôpital. On s'en chargera là de façon à arranger tout le monde, m'est avis.

— Non, Fleesham, ne vous pressez pas, agissez comme un bon homme, dit Borrowdale dont les yeux restaient, depuis quelques moments, fixés sur le visage de la jeune fille. Je jurerais qu'il y a là-dedans une méprise. Savez-vous quelque chose au sujet de cette bague, White ?

— Moé jamais avoir vu, répondit le nègre après avoir examiné le chaton ; moi rien savoir massa, rien en tout.

Borrowdale s'était d'abord proposé de faire transporter la

jeune fille chez lui, chose qu'il avait faite plus d'une fois en de semblables cas ; mais, comme les circonstances étaient de nature à soulever des soupçons sérieux, pour ne rien dire de plus, il se vit forcé de céder aux rigoureuses suggestions de son ami et la malheureuse jeune fille fut en conséquence conduite sur le champ à l'hôpital, et là confiée à la double vigilance de la faculté et de la loi.

Pauvre Madeleine ! Ainsi le faux pas de la précipitation, l'erreur d'un moment d'égarement, nous entraîne à notre ruine, et détruit d'une main sans pitié la paix et le bonheur de bien des jours. C'est avec l'esprit pénétré de douleur que nous te suivons Madeleine à travers ce dédale de malheurs, car au bout nous apercevons le gouffre où peuvent aboutir tes misères. C'est un exemple pris entre des milliers du même genre, hélas ! Car que de femmes n'ont pas succombé ainsi ? où est le talisman qui peut les préserver de l'abîme, la main qui peut les en arracher? La vertu, dira-t-on. Oui la vertu, mais combien sont sincèrement vertueux ; combien ont la force de l'être au milieu de ce monde cruel, impitoyable, toujours prêt à battre des mains au succès et à siffler les défaites ! Cependant, Madeleine, tu n'es pas encore oubliée. Quoique loin et s'avançant vers la terre étrangère, tes amis pleurent encore pour toi ; et puis, un amant et un frère, le cœur déchiré, te cherchent partout. Oui, et nous aussi, Madeleine, pouvons pleurer pour toi, car tu étais aussi innocente que pure, et les lys n'étaient pas plus blancs que toi, avant que tes mains ne fussent forcées à l'indolence sœur cadette du mal et avant que la pauvreté n'eût soufflé la folie dans ton oreille.

CHAPITRE VII.

LA RECHERCHE.—LE MAUVAIS CHEMIN.

Dès que Borrowdale eut quitté le théâtre de la rixe et disparu avec ses amis, Mark et Guillaume, les deux principaux auteurs de l'attroupement conférèrent pendant quelques instants à voix basse. Puis ils passèrent chacun un bras sous les bras du jeune homme à qui Borrowdale avait parlé et l'invitèrent à les suivre hors de la foule. Il se laissa conduire sans faire la moindre résistance. Comme ils paraissaient tous les trois paisibles, on les laissa continuer leur route sans les inquiéter. Bientôt ils se trouvèrent seuls.

Ils se dirigèrent vers le faubourg est de la ville, et, après avoir marché en silence, pendant un quart d'heure, à travers les rues transversales et les routes à demi établies de cette localité, ils débouchèrent sur le marécage où s'élevait le misérable chantier que leurs amis avaient récemment quitté.

— Par ici, dit Mark ; nous ne voulons pas encore vous tuer.

En même temps ils entraînaient leur prisonnier qui commençait à donner des signes d'alarme et manifestait l'intention de résister.

— Non, continua Mark, nous ne voulons pas vous tuer. Vous allez entrer ici avec nous et nous nous expliquerons.

Il le poussa dans la hutte et referma la porte sur eux.

Le lieu était sombre et désolé, bien propre à effrayer un homme faible de caractère et bourrelé de remords comme l'était le prétendu séducteur de Madeleine, Grantham (on l'a reconnu) ainsi qu'il disait s'appeler. Nulle lumière, sauf la clarté pâlotte d'un rayon de lune, ne pouvait lui indiquer l'étendue du danger qu'il courait. Cependant, un de ses gardiens lui paraissait plus disposé à l'emportement qu'à la pitié, et tous deux le tenaient

en leur pouvoir, loin de toute assistance. Il fallait qu'il leur obéît, qu'il en passât où ils voudraient. C'était assez pour épouvanter un homme même plus résolu que lui. Il demeura tremblant au milieu de la pièce, en essayant de démêler dans les mouvements de Mark et de Guillaume les sentiments qui les animaient.

Le premier boucha la fenêtre et intercepta ainsi la seule lueur qui éclairait le bourg.

Grantham sentit une sueur glacée baigner ses tempes.

— Que voulez-vous de moi? s'écria-t-il avec un indicible accent de terreur.

On ne voyait goutte dans la pièce.

— Donne-moi une allumette, Guillaume, demanda Mark qui avait fini sa besogne.

— Je n'en ait point, répondit celui-ci.

— Moi, j'en ai. En voici, exclama Grantham, épouvanté par les ténèbres.

— C'est bien, dit Mark, passe. Ça me servira à voir ton visage. J'y tiens particulièrement à voir ton visage. En tout cas, n'aie pas peur. Tu m'as l'air d'être sensible comme une femme. Eh! malédiction, ne pouvais-tu exercer cette sensibilité en faveur d'une pauvre fille innocente? Ah! je m'en doutais. Je t'épiais depuis quelque temps, misérable fat! Seulement, je ne croyais pas...

— Ne parle pas de ça, Mark, dit Guillaume d'un ton sombre. Ce qu'il nous faut avant tout, c'est la trouver.

— Bon, bon, reprit Mark qui venait d'allumer une bout de chandelle et de déposer son pistolet sur la table en jetant au jeune homme un regard farouche. Nous voulons savoir de toi où est la jeune fille, entends-tu? Pas de mensonges! tu ne pourrais nous tromper. Allons, dépêche; que je sache tout, ou, par le ciel, je te jure que tu ne sortiras pas vivant de cette chambre!

Grantham était si épouvanté que ses dents cliquetaient, ses genoux s'entrechoquaient bruyamment et il était incapable d'articuler une parole.

— Allons, monsieur, dit Guillaume avec plus de chagrin que

de ressentiment, vous nous avez fait plus de mal peut-être que vous n'en pourriez supporter, et si nous ne souffrions pas tant de la perte de cette jeune fille, vous seriez peut-être dans une position pire que maintenant. Mais vous êtes un jeune homme riche, imprudent comme le sont vos pareils, et quoique j'endure, je suis prêt à entrer en arrangement. Vous avez commis un coup bien méchant et bien lâche, monsieur! mais je ne veux pas vous faire de mal; ça ne repareraít rien. Dites-nous seulement où elle est et aidez-nous à la ramener. Pour peu que vous soyez honnête homme, vous voyez maintenant ce que vous avez fait. Vous êtes content de réparer vos torts, n'est-ce pas?

Grantham fut évidemment plus touché par la franche et mâle générosité du malheureux amant de Madeleine que par les féroces menaces de son frère. Aussi répliqua-t-il d'un ton agité :

— Oui, oui, je vous dirai tout. Vous pourrez me croire. Seigneur, il fallait que je fusse fou! Sans cela, je n'aurais pas fait ce que j'ai fait. Je ne sais ce qui m'a rendu aussi mauvais! Ah! je le regrette, je le regrette bien, je vous le jure, messieurs!

En disant ces mots il fondit en larmes.

— Ce n'est pas ça qu'il nous faut, dit brutalement Mark.

— Me croirez-vous si je vous dis tout ce que je sais? reprit-il d'une voix entrecoupée par les sanglots, et avec des gestes qui ne pouvaient laisser soupçonner sa sincérité.

— Va, dit Mark.

— Je ne sais où elle est maintenant, mais je vous aiderai à la retrouver. Je ne l'ai pas vue depuis la nuit dernière et l'ai anxieusement cherchée tout le jour. Je vous expliquerai toute l'affaire du commencement à la fin, si vous voulez me croire.

— Allons, nous croirons la vérité, dit Mark.

— Je suis venu d'Angleterre ici, il y a environ six mois, dit Grantham reprenant confiance en voyant qu'ils le traitaient avec plus de douceur. Depuis, j'ai toujours cherché de l'emploi et dans ce but, j'ai parcouru toute la province, mais en vain, je n'ai rien trouvé. Je me suis offert pour toute espèce de chose, même pour le travail manuel, et sans rien trouver. Le désespoir m'a aigri le cœur. Je me suis laissé abattre. A la fin, j'ai imploré la com-

passion d'un marchand de cette ville, que ma famille avait connu dans des circonstances toutes particulières. Ces circonstances lui défendaient de me refuser ce que je demandais. Il m'admit dans sa maison. Tandis que j'étais chez lui, je vis votre sœur qui travaillait alors dans un magasin en face du nôtre.

— Bien, continuez, dit Mark.

— Elle me frappa de suite, et si coupable qu'ait été ma conduite ensuite, je vous assure que j'éprouvai pour elle un sentiment profond, vrai. Quand elle eut quitté son emploi, je la revis en diverses occasions, mais jamais par convention ou de son consentement, jusqu'à la dernière fois, époque où je pense que, comme moi, elle était fort égarée par ses malheurs et ceux de ses amis, car elle ne parlait que de ça. Poussé par l'influence qu'elle avait exercée sur mon esprit et par les indignités dont on m'accablait, dans la maison où je restais, dont le maître, quoique plus redevable cent fois à ma famille que je ne l'étais à sa *charité*, me faisait subir toute sorte d'avanies, je pris l'odieux parti de lui voler une grosse somme, de quitter le pays et d'engager la jeune fille à m'accompagner.

— Quoi! doublement coquin, s'écria Mark, frappant violemment son poing sur la table. Ce n'était pas assez de perdre la réputation de ma sœur, vous vouliez l'entraîner en prison avec vous! Vous en vouliez faire une voleuse, jour de Dieu!

Il serra son pistolet entre ses doigts crispés et grinça des dents.

— Mark, dit Guillaume, posant la main sur l'épaule de son ami, nous la retrouverons. Soit calme, c'est ton devoir. Pense où le manque d'ouvrage t'a poussé toi-même.

Le fils de Mordaunt lâcha le pistolet et secouant amèrement la tête, se laissa choir sur un des siéges mutilés. Puis il plaça son menton dans la paume de ses mains et regarda les deux autres dans un sombre silence.

—Allez, allez, dit Guillaume au jeune homme, qui baissait les yeux avec une navrante confusion.

—Il me reste si peu de chose à vous dire, reprit-il, que vous auriez de la peine à croire que je vous ai tout dit. Mais qu'y

faire ? Je ne puis dire que ce que je sais. J'en suis bien fâché, mais il est trop tard. Je l'ai vue hier soir, et, en lui promettant d'aider ses parents, j'ai réussi à lui persuader de m'accompagner. Je la quittai un instant, pour faire mes préparatifs, et lui envoyai un traîneau ; mais, quand je la revis ensuite, elle avait apparemment changé d'idée. Elle me pria d'arrêter le traîneau et de lui permettre de retourner ; peut-être l'eussé-je fait ; mais j'avais découvert que l'alarme avait déjà été donnée et que j'étais poursuivi. Effrayé, je ne songeai plus qu'à mon évasion et lançai mon traîneau en avant sans savoir où j'allais. D'abord elle aussi fut épouvantée et se cramponna au traîneau ; mais après que nous eûmes fait dix ou douze milles et fûmes à quelque distance de ceux qui nous poursuivaient, elle se calma et me pria de la mettre à terre. Ma frayeur était telle que, bien que je l'entendisse me parler, je ne comprenais pas ce qu'elle disait. Tout à coup, elle sauta sur le bord de la route. Je me retournai, et mes craintes redoublèrent en apercevant le traîneau qui me donnait la chasse. Ma seule pensée fut de fuir, d'échapper à la prison. Fouettant donc les chevaux de toute ma force, je repartis plus vite que jamais. Ce fut une lâcheté, une infamie, de la laisser dans cet état, ô je ne le sais que trop! Ma conscience me le reproche cruellement, mais la peur... Tenez, je ne sais pas ce que je faisais.

—C'est bon, apres, dit Mark.

—Après ? Je ne l'ai pas revue depuis. Pour moi, je parvins à dépister les officiers de police, et résolus de revenir avec ce que j'avais dérobé et de me mettre entre les mains du propriétaire. Mais, en arrivant à Toronto, je me souvins tout à coup que j'avais placé au doigt de la jeune fille un anneau d'une valeur considérable et que, dans ma frayeur, j'avais oublié de le lui reprendre. Il m'était impossible de revenir sans cet anneau. Et aujourd'hui, j'ai couru de tous côtés pour la découvrir, mais sans succès. Ma punition est juste, je suis perdu pour la vie. Mon acte a été celui d'un homme bas, vil, indigne de la lumière, il est retombé justement sur son auteur. Mais, quoique vous ne soyiez guère disposés à me croire, je vous déclare que cette

réflexion me contente plus maintenant, que ne l'aurait fait la plus complète réussite de mes détestables projets. Elle, c'est une bonne et noble fille, ajouta-t-il avec des larmes dans la voix; vous la pourrez aimer aussi tendrement qu'auparavant quand vous la retrouverez, car elle est aussi pure que la dernière fois que vous l'avez vue. Elle a en tout agi contre sa volonté; moi seul suis à blâmer.

—Et c'est là tout ce que vous savez? demanda Guillaume, un peu remis par cette nouvelle à laquelle il se sentait tout prêt à donner sa confiance.

—C'est tout, répondit Grantham. Je me suis mis entièrement entre vos mains; vous pouvez précipiter ma ruine ou vous montrer encore plus généreux que vous n'avez été jusqu'ici et m'aider à défaire ce que j'ai fait. Si vous connaissiez le chagrin auquel je suis maintenant en proie! Mais, ç'en est fait. Il n'est pas en mon pouvoir de remédier au mal que j'ai causé. Pourtant je suis disposé à tout tenter. Voulez-vous me laisser partir?

—Vous laisser partir! s'écria Mark, bondissant sur ses pieds. Est-ce que vous ne pensez pas que vous méritez d'être tué comme un chien enragé?

—Paix, paix, Mark! dit Guillaume. Les emportements ne remédieront à rien.

Puis se tournant vers Grantham, il lui dit, en se promenant en long et en large dans la pièce.

—Vous voyez, monsieur, ce qu'ont produit vos folles passions. Je fais la part de votre imprudence de jeune homme, de la mauvaise éducation que vous avez reçue et qui vous fait regarder comme un jouet une pauvre fille qui n'a que sa vertu pour être respectable et respectée. Je sais cela. Peut-être n'est-ce pas votre faute; mais votre conduite n'en est pas moins criminelle pour cela, et j'espère que cette leçon vous apprendra que, quoique pauvres, nous avons du cœur et des sentiments. Nous nous respectons aussi bien que vous, monsieur; et nos amis nous sont aussi chers que vous le sont les vôtres. Il se peut que nous soyons misérables, sans éducation, mais nous ne som-

mes pas barbares. Ce n'est pas votre faute si la pauvre enfant n'est pas complètement perdue. Et même à ce moment nous ne savons ce qu'elle est devenue. Pensez-vous que personne ne l'aime? Pensez-vous qu'elle n'a pas un père, une mère, des frères, des sœurs qui la chérissent tendrement? Et n'était-ce pas la plus innocente et la meilleure fille qui fût au monde? Où en sont vos sentiments, maintenant? Qu'en pensez-vous, vous qui si légèrement compromettez une fille parce qu'elle n'est protégée ni par la fortune ni par la richesse? Voyez-vous l'étendue de votre crime? Je ne pense pas que c'est parce que vous manquez tout-à-fait de sentiment; peut-être n'est-ce pas cela? Mais vous auriez dû songer à ce que vous faisiez et vous devriez savoir que la vertu doit être respectée et tenue pour sacrée aussi bien à l'égard d'une fille pauvre que d'une fille riche. La deuxième n'est pas plus recommandable que la première, quelquefois elle l'est moins. Si c'eut été votre sœur, peut-être auriez-vous tué l'homme qui aurait fait ce que vous avez fait. Mais peut-être aussi devons-nous en cela vous enseigner une leçon que vous ne connaissez pas. Il se peut que nous soyons dans la misère, mais nous ne sommes pas des sauvages. A présent, monsieur, voulez-vous nous aider à la retrouver? Si nous la retrouvons et si tout ce vous nous avez dit est vrai, peut-être nous vous apprendrons quelque chose que vous vous rappellerez.

— Oui! s'écria Grantham vaincu par la noblesse des remarques de cet homme qui était si fort son inférieur au point de vue de l'instruction et des avantages naturels; oui, monsieur, j'irai partout avec vous. Je ferai tout ce que vous voudrez. Que dois-je faire? Peut-être se trouve-t-elle dans quelqu'une des fermes dans les environs du lieu où elle a quitté le traîneau? Je ne crois pas qu'elle soit revenue à Toronto.

—Non, elle n'est pas en ville, dit Mark, sans ça elle viendrait ici.

— Allons alors, je vais vous conduire, dit Grantham.

— Oui, dit Guillaume, allons vite.

— Ça va, fit Mark; ça va! mais je crois qu'elle doit être quelque part sur la route. Elle n'est pas en ville. Il faut battre le

pays. C'est bien, jeune homme, dit-il à Grantham, en replaçant le pistolet dans la poche de côté de son maigre capot ; c'est bien, j'en ai le cœur net, maintenant. J'ai la tête chaude, mais ne suis pas déraisonnable quand c'est possible. Nous sommes tous des misérables, chacun dans son genre, ça c'est vrai. Peut-être aussi n'est-ce pas notre faute. Mais il y a deux objets que j'aime par dessus tout au monde : ma mère et ma sœur ! C'est un ange que ma sœur, voyez-vous, et s'il le fallait je mourrais pour elle. Rappelez-vous ça. Je ne dis pas ce que je ne pense pas, moi ! Je l'aime et je mourrais pour elle. Ah ! celui qui lui ferait du mal !..... Mais partons ; il est temps.

En disant cela, il éteignit la chandelle et ils sortirent tous trois de la hutte.

Afin de ne pas être découverts, ce que craignait vivement Grantham, ils traversèrent les champs et se tinrent aussi loin que possible des voies ordinaires de communication, jusqu'à ce qu'ils fussent à une bonne distance de la ville. Quand les accidents du terrain les forçaient à prendre la grand'route, le jeune fugitif se plaçait entre ses compagnons, de manière à éviter le regard des gens qui passaient de temps en temps près d'eux.

Obligés de prendre des informations à une foule de fermes, ils avancèrent peu dans leur excursion. Aussi était-il près de minuit quand ils arrivèrent au lieu où, suivant le rapport de Grantham, Madeleine avait quitté le traîneau. La place était isolée, sauvage. Cependant sur la plaine de neige qui se déployait à perte de vue, on pouvait, au clair de lune, distinguer une maison solitaire.

Une faible lueur s'en échappait ; et, comme il semblait fort probable que la jeune fille se fût réfugiée là, puisque c'était la seule habitation voisine, ils s'approchèrent et frappèrent doucement à la porte.

— Qui est-là ? cria de l'intérieur une voix de femme aigre et rauque.

— Des amis... amis ! répliqua Guillaume.

Ce ne fut qu'après de longues explications que la femme, qu paraissait seule, se décida à ouvrir la porte. Mais à la fin, ell

l'ouvrit toute grande; dit aux visiteurs de la fermer, puis elle se retira devant l'âtre, s'assit à terre, plaça ses coudes sur ses genoux, ses joues dans les paumes de ses mains et regarda les trois hommes d'un air insoucieux en apparence.

C'était une vieille femme petite, osseuse, ridée comme un champ nouvellement labouré; mais elle avait l'œil vif, le nez pointu, les lèvres minces, l'air rien moins qu'avenant, et la singulière position qu'elle avait prise n'ajoutait pas à ses attraits.

— Eh bien, que voulez-vous? dit-elle rudement, quand ils eurent fermé la porte derrière eux.

— Nous venons vous demander, dit Guillaume, si vous ne savez rien d'une jeune fille qui s'est égarée par ici, croyons-nous, la nuit dernière.

— Oui, je le pense, répondit la femme.

— Oh! vraiment! pouvez-vous nous dire où elle est?

— Eh! où sont tous les autres, dit brusquement la vieille;— dans les Etats, quoi donc! Elle avait un noir—un nègre avec elle. C'est elle, je suppose, hein?

Les deux amis jetèrent aussitôt les yeux sur Grantham qui leur expliqua sur le champ que tel pouvait bien être le cas et leur raconta les circonstances qui avaient pu le déterminer.

— Mais dites-nous, la bonne femme, pourquoi supposez-vous qu'ils soient allés aux Etats-Unis? dit-il en l'examinant.

— Eh! parce que vous la cherchez, quoi donc! dit la femme, en levant les épaules. Je ne sais rien de plus là-dessus. Ils sont venus ici et ont demandé à coucher pour la nuit. La jeune fille semblait très mal. J'ai compris que le nègre voulait la conduire à ses amis, aux Etats et qu'ils étaient en route pour s'y rendre. Il parla des Etats durant la plus grande partie de la nuit. C'est là tout ce que je sais. Je n'étais pas levée quand ils partirent le matin. C'est tout ce que je sais. Il la connaissait sans doute ainsi que ses parents et l'a suivie aux Etats. C'est tout comme ça.

— Sa conduite avec elle me fait vraiment croire qu'il la connaissait, dit Grantham.

— Bon, c'est là une excellente nouvelle, si elle est vraie, dit

Guillaume. Elle est peut-être rendue près d'eux maintenant. Dites-vous qu'elle était malade, bonne femme ?

— Elle avait l'air de l'être, pas beaucoup peut-être ; je ne suis pas curieuse, vous savez. Le nègre paraissait très obligeant pour elle.

— Et vous ne savez rien de plus sur son compte, pas de quel côté ils se proposaient d'aller ?

— Non.

— Vous paraissez bien seule ici, ma bonne femme ?

— Seule ! hélas oui, seule ; trop seule, dit-elle en tressaillant. C'est pas étonnant d'ailleurs, rien à faire ici. Où est mon mari ? où sont mes fils ? Tous aux Etats, chercher de l'ouvrage. Ici je périrai de faim à moins d'un changement en mieux. Mais c'est pas leur faute. Ils travaillaient dur, et nous fûmes bien tant qu'ils purent travailler. Mais le pays semble ruiné. Pas moyen d'y trouver de l'emploi. Allez à la ville, vous y verrez la manufacture où ils travaillaient et une foule d'autres tombant en ruine, et des masses de familles qui avaient là leur pain, réduites à mendier. Et c'est de même partout. Nos gens ont parcouru la moitié du pays, sans rien gratter. C'est partout la même chose.

— J'en suis peiné pour vous, dit Guillaume. Mais ce que vous dites est vrai. Nous souffrons du même mal. Ah ! c'est sûr, trop sûr !

Se tournant vers Mark :

— Que ferons-nous ? Mon avis est qu'il faut les suivre.

— C'est le mien aussi.

S'adressant alors à Grantham, Guillaume lui dit :

— Vous ne pouvez partir, monsieur, avant que nous ne les ayons rejoints. Vous allez nous suivre. Je sais quelque chose de la route que nos amis ont prise et je pense qu'il est assez probable que la pauvre fille aura été de ce côté. La providence l'aura conduite à eux !

— J'irai, dit chaleureusement Grantham.

Ne pouvant obtenir d'autres renseignements de la pauvre femme, et supposant, d'après ce qu'ils avaient appris, que Madeleine

était tombée entre les mains d'un protecteur qui connaissait les mouvement, de ses amis, ils se mirent de suite en marche avec un redoublement d'espoir et de vigueur. Ils croyaient que chaque pas les rapprochait de l'objet de leur vive sollicitude. Mais, hélas! pour la pauvre Madeleine, chaque pas était un nouvel anneau qu'ils ajoutaient à la chaîne de ses iufortunes.

CHAPITRE VIII.

JUSTICE INTOLERANTE.—UN AUTRE ANNEAU.

Deux jours, après l'entrée de Madeleine à l'hôpital, M. Fleesham le front rayonnant d'un triomphe moral, et le maintien resplendissant de l'éclat de la vertu victorieuse, se présenta chez Borrowdale et dit :

— Eh bien, Borrowdale, enfoncé, mon cher ; encore enfoncé !

— Eh ! qu'y a-t-il ? Qui est enfoncé ?

— Qui ! Il le demande ! Mais vous, brave philanthrope, vous pardieu ! Votre charmante protégée, cette incarnation de l'innocence, ce type de la simplicité, ce paragon de l'honnêteté, eh ! eh !

— Où voulez-vous en venir ?

— Vous êtes pressé ? je vous satisfais. Donc, sans plus de paroles votre ange incompris n'est rien moins que la recéleuse d'une bande de voleurs et de fripons.... Moins que rien, vous comprenez ! La bande a levé le pied et laissé votre pudibonde.. vous l'appelez ?

Borrowdale resta silencieux, quoiqu'une expression de dédain glissât sur son visage.

— Sans doute, poursuivit Fleesham se croyant très spirituel ; sans doute, elle était trop simple pour ces espèces-là ! ha ! ha ! ha ! Vous-même jouissez d'une merveilleuse naïveté, mon cher ami.

— Soit, soit ! Mais qui vous a si bien informé ? D'où tenez-vous cela ?

— Oh ! de Dieu lui-même, reprit Fleesham ravi. La confession est chose bonne à l'âme, vous savez ; et surtout à une âme de son calibre !

Il s'assit avec la dignité d'un homme sur le point de révéler un secret d'où dépend le sort d'une nation.

— Ecoutez-moi, dit-il gravement. Hier soir, la malheureuse créature fut soumise à un interrogatoire par les autorités. On lui demanda où elle avait eu l'anneau trouvé en sa possession. Il lui fallut naturellement rendre compte d'elle-même. Et alors — à travers un long ambarlificotage que personne ne pût comprendre, croire encore moins,—elle donna une soi-disant adresse en disant qu'à cette place on trouverait sa mère et son père. Les officiers de police se rendirent aussitôt à la maison indiquée. Que trouvèrent-ils ? Maison vide ; je dis maison, j'aurais dû dire repaire car c'est un des bouges les plus mal famés et les plus hideux de toute la ville. Enfin la bande avait décampé. Sa présence avait depuis longtemps alarmé le quartier, et plusieurs habitants devaient faire une déposition en règle contre ces bandits lorsqu'ils se déterminèrent à vider les lieux. Mais ils ne le firent pas sans saccager l'horrible cahute qu'ils habitaient. Plancher, plafond, lambris, tout fut mis en pièces, sans doute pour cacher la trace de quelque crime sanglant. Qui sait ? On a trouvé dans les cendres du foyer des os qui, dit-on, ressemblent à des ossements humains. Je n'en crois rien, mais.... Enfin, les misérables se sont sauvés au milieu de la nuit, après avoir dévalisé une bonne partie de la ville, et depuis l'on en a plus entendu parler. Une troupe de pillards ! rien que ça. Et pour ménagère, ils avaient qui ? L'objet de vos soins, de votre tendresse.... Ha ! ha ! ha ! pas de chance, mon cher Borrowdale ! Enfin, la belle est arrêtée, elle pâtira pour les autres. Votre charité nous a valu une bonne prise. Hé ! hé ! à quelque chose malheur est bon. Soyez plus circonspect une autre fois, Borrowdale. La confianee, en ces sortes de vilains est une sottise. Est-ce que la vertu se réfugie jamais sous leur laide figure ? allons donc ! La confiance je l'admets ; je l'aime, la confiance ; mais elle doit avoir une base, une base solide, monsieur !

Oui, en vérité, Fleesham, vous avez triomphé. Votre âme magnanime doit être dans la jubilation. C'est si beau ce que vous avez fait là ! C'est si noble ! Vous êtes jaloux, ô imma-

culé Fleesham de faire prédominer les droits éternels de la justice et de la morale publique, sans oublier l'affaire du diamant de votre femme! Oh! soyons vertueux à votre exemple. Envers le ciel et la terre, soyons vertueux! Que ce qui est souillé n'approche pas de nous! Brisons, anéantissons tout ce qui n'est pas vierge. Nous sommes sans taches, purs comme l'enfant qui vient de naître, levons donc fièrement les yeux vers la voûte céleste en plantant notre talon de fer sur la tête des méchants!

Puisse le monde rivaliser d'ardeur avec vous, virginal débitant de préceptes et de calcul! Pourquoi les humains, à votre exemple, ne s'engraissent-ils pas de moralité et de rosbif, et ne sont-ils pas souverainement vertueux? Oui, en vérité, soyons vertueux, vertueux et moraux aussi, ou que la terre s'entr'ouvre pour nous engloutir!

Cette nouvelle inattendue ne manqua pas de peiner grandement Borrowdale. Il demeura quelque temps sans pouvoir répondre. Depuis quarante-huit heures, il prenait un intérêt singulier à la jeune fille et plus d'une fois avait juré à Fleesham qu'il la croyait innocente. Le visage de Madeleine était si doux, si sympathique que tout honnête homme, sans prévention aurait éprouvé les mêmes sentiments que le bon monsieur Borrowdale. Vous, lecteur, n'eussiez pas manqué de jurer comme lui qu'elle n'était point coupable.

Il plongea les mains dans les poches de son pantalon, par crainte peut-être qu'involontairement ses doigts ne rencontrassent ceux de son vertueux informateur et s'écria:

—Quoi, vraiment, Fleesham, vous me dites que vous pouvez croire à tout ça, après avoir vu le visage de cette enfant?

—Ta! ta! ta! fit dédaigneusement l'autre; son visage! Quelle confiance peut inspirer un visage? Qui est-ce qui juge des gens sur la mine, aujourd'hui?

—Miséricorde divine, c'est impossible! exclama Borrowdale, bondissant sur son siége; c'est impossible! Cette jeune fille compagne de voleurs, d'escrocs, de... non, non, ce n'est pas, j'y mettrais ma tête à couper! Est-ce que je ne l'ai pas vue hier? est-ce que je n'ai pas causé avec elle? n'ai-je pas été

complètement convaincu de son innocence? Non, vous dis-je ; c'est faux! Ma fille elle-même n'est pas plus innocente du mal qu'elle.

—Mais l'avez-vous questionnée?

—Questionnée! dit Borrowdale avec mépris. Est-ce qu'on questionne une enfant dans sa position? La questionner! Mais que voulez-vous demander à un ange qui a à peine la force nécessaire pour articuler non? La questionner! le ciel m'en préserve.

—C'est bon, dit Fleesham, un peu gêné ; mais elle est mieux maintenant. Demain, vous pourrez lui faire en prison, les questions que vous voudrez.

—Jamais! exclama Borrowdale se levant et donnant un coup de poing formidable à la table. Je me suis engagé ; je suis sûr de son innocence, et je la prouverai, monsieur ?

Le bon philanthrope était épuisé. De grosses larmes jaillirent de ses yeux, et détournant la tête pour cacher sa faiblesse, il se promena avec agitation dans l'appartement. Plusieurs minutes s'écoulèrent avant qu'il fût assez maître de lui-même pour reprendre la conversation. Quand il se crut calmé, il s'assit de nouveau, et regardant son interlocuteur en face :

—Fleesham, lui dit-il, d'un ton lent et posé, j'espère que vous n'allez pas faire mettre en prison cette jeune fille, avant que nous n'ayons pris toutes les informations nécessaires à son endroit. Je réponds d'elle. Donnez-moi une semaine, ou plutôt dix jours. Je prendrai soin de la jeune fille ; et si dans cet intervalle je ne réussis pas à prouver son innocence, les autorités s'en arrangeront. Vous pouvez vous fier à moi, Fleesham. Dans dix jours d'ici, elle viendra répondre à l'accusation. Je suis tellement sûr de son innocence que je la garderai chez moi. Mme. Borrowdale a besoin d'une domestique. J'ai la certitude que sur ma recommandation elle se fera un plaisir de l'essayer.

—Ma foi, Borrowdale, je suis désolé de voir que vous vous engagiez dans une entreprise infructueuse. Mais vous le voulez, je cède à votre demande. Seulement dans votre intérêt je n'ac-

corderai que dix jours. Faites à votre guise. Vous vous en repentirez. Elle abusera de votre confiance!

Après une légère discussion pour terminer leurs arrangements, le compromis fut accepté de part et d'autre et Fleesham se leva pour partir. Il avait sur le visage une expression de compassion pour la crédulité de Borrowdale, merveilleuse à voir. Fleesham le plaignait. Du fond de sa vertueuse âme, il le plaignait. Aussi, il éleva ses regards au ciel et remercia l'étoile tutélaire de sa destinée, de ne pas l'avoir créé mou, de ne pas l'avoir affligé d'un caractère crédule, enfin de ce que lui, Fleesham n'était pas de la même pâte que Borrowdale.

—Dieu veille sur cette maison! dit-il, après s'être approché de la fenêtre et en apercevant une famille entière de mendiants dépenaillés, colportant la misère à travers la neige et le froid, par *bravade* sans doute, et pour blesser les gens délicats;—Dieu veille sur cette maison, voilà encore une scène de vagabonds paresseux! Comment s'étonner que la confiance manque, quand, jour et nuit, nos portes sont assiégées par des gueux de cette sorte. Que ne les renvoie-t-on quêter dans leur pays, s'ils veulent quêter?

—Pauvres gens, fit Borrowdale, d'un ton distrait, ils doivent avoir bien froid. Ils sont à demi nus! Que de misères, grand Dieu! ici bas!

—C'est vrai, dit Fleesham, comme pris d'un mouvement subit de pitié, car il crut avoir trouvé une occasion favorable pour entretenir son ami de sa politique commerciale. C'est vrai; et pourtant, si difficile qu'il leur soit évidemment de se procurer des vêtements, ça leur serait bien plus difficile sous l'empire de votre système de protection, puisque vous frapperiez d'une nouvelle taxe tous leurs effets, eh, Borrowdale?

—Quoi, que dites vous? s'écria Borrowdale, arraché à sa rêverie par cette accusation extraordinaire.

—Je dis que la Protection leur enlèverait plus que jamais la possibilité de se procurer des vêtements puisque vous chargeriez toute chose de nouveaux droits.

—De nouveaux droits! Que voulez-vous dire, monsieur? Ah! un moment, permettez-moi de vous corriger sur ce point. Que voulons-nous donc faire? Ecoutez. Nous voulons placer à leur porte le fabricant des articles dont ils ont besoin, au lieu de l'avoir à trois mille milles d'ici. Qu'en résulte-t-il? C'est qu'au lieu d'avoir à payer, comme maintenant, pour chaque verge d'étoffe qu'ils portent:—d'abord, l'agent commissionnaire, qui réduit la pièce de quelques pouces; puis le transport, qui la réduit d'un quart, puis l'importateur qui rogne encore un bon bout, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'elle arrive aux pauvres gens, qui n'obtiennent qu'une demi verge pour l'argent d'une verge, au lieu de cette taxe en gros, notre politique est de donner un article qui vienne directement de chez le fabricant, et de fournir une verge d'étoffe pour l'argent d'une verge, sans déduction aucune. C'est notre manière de taxer, à nous. C'est ainsi que fonctionne partout notre politique. Prenez quoique ce soit, d'un usage commun même, si vous voulez, et vous verrez que ce *quoique ce soit*, ne vint-il que des Etats-Unis, vous coûte le double de ce qu'il coûterait fabriqué ici. Prenons d'autre part les caoutchoucs que vous portez à ce moment même à vos pieds, si vous voulez, quel est le résultat de la *taxe* à laquelle ils sont soumis? Si vous voulez vous donner la peine de remonter au temps où le commerce en était libre, vous verrez que le prix était de 6s. 3d. par paire, tandis que maintenant l'imposition de la taxe a élevé nos fabricants de Montréal et nous permet de confectionner les caoutchoucs nous-mêmes et de coter le même article 4s. C'est de cette façon que nous prétendons taxer les manufactures. On a obtenu le même résultat dans la cordonnerie, pour les bottes et les souliers. Ils sont maintenant à dix ou quinze pour cent meilleur marché au moyen de la taxe, parce que nous les fabriquons chez nous et ne sommes plus forcés d'aller les chercher à Boston. De plus, en adoptant les principes du Libre-Echange, comme en Angleterre, nous donnerions à ces pauvres gens, les choses nécessaires à leur vie, le thé, le sucre, le café, et la melasse

exempts de droits, tandis qu'avec votre politique actuelle, vous imposeriez sur ces articles une taxe de 15 ou 20 pour cent. Voyez-vous cela, Fleesham?

Fleesham voyait peut-être, mais Fleesham ne disait mot.

—Mais, continua Borrowdale, si désirable que soit cela, ce n'est rien, simplement rien. De quelle utilité, je vous le demande, seraient les marchandises à bon marché pour ces misérables? C'est qu'ils pourraient acheter aussi facilement le drap fin que le droguet commun? Qu'est-ce que notre politique de protection? C'est non seulement de donner les marchandises à bon marché; de fournir du travail à ceux qui n'en ont point; de retenir les pauvres dans des habitudes d'ordre et d'économie, de les couvrir d'habillements commodes et même élégants, mais c'est encore d'enlever aux rues cette nuée de malheureux qui les encombrent, d'en faire des citoyens respectables et des hommes honnêtes.

Fleesham branla la tête d'un air un peu incrédule; au fond pourtant il se sentait vaincu, et, quand il partit, peu d'instants après, sa physionomie était loin de porter l'expression radieuse qui la caractérisait à son arrivée chez Borrowdale. Ce dernier se leva et se promena anxieusement dans la chambre.

—Il est extraordinaire, bien extraordinaire, que ce Morland ne soit pas venu, murmura-t-il avec agitation. J'avais promis d'intercéder pour lui... Bon Dieu, c'est à n'y rien comprendre. Il doit connaître cette fille! Je le trouverai. Il faut que je le trouve...

A ce moment quelqu'un entra.

—Ma chère femme, dit Borrowdale s'approchant de la personne qui entrait et lui prenant les mains; ma chère femme, vous prendrez soin de cette jeune fille. Elle est innocente; j'en suis sûr. Vous pourrez l'utiliser à la maison pendant quelques jours, tandis que je m'occuperai de l'affaire, n'est-ce pas, ma bonne?

—Oh! sans-doute, dit Mme. Borrowdale. Pauvre petite, va-t-elle mieux?

—Oui, on me l'a dit.

— J'en suis contente. Et si elle est telle que vous me l'avez décrite, elle n'est pas coupable. La prison n'est pas faite pour une enfant comme elle. La laisser là une minute serait la perdre à jamais. Pauvre chère petite !

Le lendemain, Madeleine était installée chez M. Borrowdale. Nous renonçons à peindre sa reconnaissance pour la bienfaisante et vertueuse famille qui l'avait ainsi prise sous sa protection.

CHAPITRE IX.

TRISTES PROPOS.—JUSTICE PROFESSIONNELLE.

Neuf jours s'étaient écoulés depuis l'admission de Madeleine chez Barrowdale, le dixième commençait. Laure et elle causaient dans le salon ! Par la tristesse de leur visage on pouvait juger de la tristesse de leur entretien. Madeleine, la tête baissée, les yeux rougis par les larmes, tortillait machinalement le coin de son tablier et frappait convulsivement du pied sur le parquet. Les paupières de Laure aussi étaient humides. Accoudée à son fauteuil ; la tête renversée dans sa main droite, elle regardait mélancoliquement la pauvre accusée.

—Ça doit être lui, Madeleine, ça doit être lui, dit Laure poursuivant une remarque. Pourtant, il semblait si bon. Se peut-il qu'il ait été dégradé à ce point ? Personne ne pouvait s'empêcher de l'aimer, Madeleine, personne ! Cependant c'est bien mal ; ah ! bien mal ce qu'il a fait là. Et je suis sûr que c'est lui. D'après ce que vous m'avez dit, ça ne peut être que lui.

Les pleurs longtemps contenus sous ses longs cils, coulèrent silencieusement comme des perles liquides le long de son visage, et son sein battit avec force. Ce fut une accusation muette, mais éloquente : le cri de l'amour trompé !

— J'en suis désolée, oh ! si vous saviez, mademoiselle ! dit Madeleine en sanglotant. Je donnerais tout au monde, ma vie pour que cela ne fût point arrivé ! Je n'ai jamais voulu faire le mal et pourtant les choses ont tourné... mon Dieu ! mon Dieu !... Mes parents étaient si bons pour moi, aussi se peut-il que j'aie été assez ingrate pour les quitter ? J'aurais dû patienter, attendre ! Pourquoi donc ai-je fait ça ?

— Je ne crois pas qu'il y ait de votre faute, Madeleine, dit

Laure, regardant distinctement le feu, à travers ses larmes. Non, vous n'eussiez jamais pu songer à si mal faire.

— Oh! non, non, mademoiselle; non! si j'avais su!

— Eh! je ne le pense pas, dit Laure. Je ne sais rien de tout cela, vous savez, Madeleine; rien de tout. Ça semble, pourtant si étrange. Je ne puis m'en faire une idée, parce que je ne puis comprendre. Mais je suis convaincue que vous ne feriez pas le mal, et je suis sûre aussi que je ne pensais pas que lui le fît jamais. Je sais pourtant qu'il a fait quelque chose de très mal, parce qu'on me l'a dit.

— Oh! si vous le voyez, répliqua Madelaine, se tordant les mains; si vous le voyez, il vous dira que je ne suis pas blâmable, c'est certain. Il s'empressera de le faire. Mais je n'ai personne pour parler en ma faveur. Tout le monde est parti. Ma mère que j'aime tant, ma mère elle-même me croit méchante, et il n'y a personne près d'elle pour lui parler... personne, mademoiselle! Pourquoi ne suis-je pas morte? pourquoi, mon Dieu?

— Oh! tout ça est un grand, grand malheur, Madeleine. Pourtant papa les cherche, il réussira, j'espère. Mais *lui* c'est fini; on ne le retrouvera plus... jamais... Ah! seigneur, quelle cruelle idée!... ne jamais le revoir. Oh! j'irai plutôt moi-même, oui, j'irai moi... chut! On sonne, c'est papa.

Une minute après Borrowdale entrait dans le salon. Rarement le chagrin avait marqué de son sceau la bonne, joviale et souriante physionomie de notre ami. Aussi les deux jeunes filles frissonnèrent-elles en le voyant pâle, défait et portant tous les signes d'une profonde émotion. Non seulement ses traits étaient altérés, mais sa démarche était brusque, saccadée; un tremblement sensible agitait ses membres. En entrant, ses yeux tombèrent sur Madeleine qui, frappée par l'étrangeté du regard de son protecteur, comprit, par intuition qu'un nouveau malheur allait fondre sur elle.

Borrowdale essaya de se remettre un peu.

— Tiens te voilà, ma chère petite Laure, dit-il en s'adressant à sa fille, qui se leva pour partir; non, non, reste ici, mon enfant.

Il la rassit doucement dans le fauteuil, et elle essaya de lui

adresser un sourire de remercîment ; mais c'était au-dessus des forces de la charmante fille, car un torrent de larmes s'échappa à ce moment de ses yeux.

— Mais qu'y a-t-il Laure ? Qu'as-tu, ma bonne petite fille ? demanda Borrowdale la baisant tendrement au front.

— Rien, papa, rien.... Laissez-moi sortir, je vous prie.

— Va, méchante ! mais avant séchez-moi ces larmes, si ce n'est rien, et plus tard vous me raconterez tout.

— Oui, dit-elle d'une voix inintelligible.

Laure couvrit de ses mains son joli visage et se sauva tout confuse à sa chambre. Là, sa douleur fit explosion et elle éclata en sanglots.

Borrowdale se tourna lentement vers Madeleine, dès que sa fille se fût éloignée.

— Ah ! dit-il, je suis désolé par rapport à vous mon enfant. Je dois le confesser, notre affaire ne va pas comme je voudrais. Que faire ? Sur ma parole, je ne sais. Où sont vos amis ? Autre problème. On ne peut mettre le pied sur leur trace. Nous en avons besoin, très besoin ! pourtant ! sans eux, comment prouver ! ....Moi c'est bon, mais les autres ! les juges !

— Ce que je vous ai dit est vrai, la vérité pure, monsieur !

— Je le crois, mon enfant, reprit-il en la regardant avec la même bonté, mais avec la même affliction. Vos dépositions et celles du pauvre White s'accordent parfaitement, et me satisfont entièrement, mais par malheur elles ne sont pas suffisantes pour satisfaire la loi et les parties intéressées. Bon Dieu, comment faire ? comment nous en tirer ? répéta-t-il en tisonnant machinalement le feu. Voilà le temps qui expire. J'ai donné ma parole de ne plus m'opposer après ce jour.... Et rien à dire ou à faire pour les convaincre. Je les ai bien vus, mais un mur de pierre entendrait plutôt raison.

Madeleine pleurait à chaudes larmes.

— Je les attends de minute en minute, poursuivit Borrowdale. Soyez calme, mon enfant. Ils recevront encore vos dépositions. Mais que leur diriez-vous de plus que ce que vous leur avez déjà dit ? Je les ai priés de venir ici, car je suis déterminé à ne pas

vous laisser quitter mon toit si je le puis. Mais que leur dire ?

— Oh ! ne me laissez pas emmener, monsieur, ne me laissez pas emmener, je vous en conjure ! s'écria Madeleine, joignant désespéremment les mains. En prison ! Seigneur que deviendrai-je ! Mes parents.... ma mère.... je n'oserais plus les revoir. Ma pauvre mère ! elle en mourrait de chagrin ! Et je suis innocente ! le ciel sait que je suis innocente !

Borrowdale la contemplait avec une expression de sombre douleur indicible. Il frémissait à la vue de cette figure si belle, si angélique, condamnée peut-être par sa seule imprudence, par un excès de sensibilité à tomber dans ce gouffre qu'on appelle une prison ! Il voyait le vice coudoyer cette vertu ; il sentait le souffle empoisonné de la débauche passer sur ce front si pur pour le ternir, et il comprenait, il embrassait tout ce que la malheureuse Madeleine pressentait intuitivement.

Une âme peu sensible, lourde, défie souvent la main du mal ; les hideuses passions la heurteront sans la blesser ; mais l'âme délicate, douce, sans tache, celle qu'anime le feu du sentiment que chérissent les anges, ô celle-là est bien fragile, le plus léger choc, le moindre attouchement peut la flétrir à jamais. Puis, adieu à sa pureté, à tous ses charmes de sensitive ! C'en est fait d'elle !

Plus Borrowdale contemplait Madeleine, plus il revenait mélancolique. Ses yeux s'humectaient. Il essaya de parler pour dissiper cette émotion ; mais sa voix entrecoupée était le témoignage le plus évident de l'intérêt qu'il prenait au salut de la pauvre malheureuse, sans autre ami que lui pour la défendre contre les coups de la distinée.

— Ils auront un compte terrible à rendre à Dieu ceux qui vous feront du mal, dit-il. Oui, terrible ! Les hommes sont aveugles. Condamner cette frêle créature.... L'enfermer ! où ? avec qui ? A quoi peut ne pas conduire un faux pas, trop rigoureusement châtié ? Du courage, cependant, tout n'est pas encore perdu. Causons un peu et écoutez-moi bien, Madeleine.

La pauvre fille releva la tête pour lui obéir ; mais à cet instant on frappa rudement à la porte. Madeleine s'élança tout éffarée dans le salon, en s'écriant:

— Ils viennent ! Oh ! monsieur, ne me laissez pas prendre, je vous en supplie ne me laissez pas prendre.

— Du calme, du calme ! fit Borrowdale la prenant doucement par le bras et la faisant asseoir dans un fauteuil. Il ne vous sera pas fait d'injustice si je le puis....

On venait d'ouvrir la porte de la rue et une voix connue se fit entendre dans le vestibule.

— Où massa Borrowdale tenir li ? où être li ? moé vouloir voir li.

Borrowdale ouvrit la porte du salon et aperçut White le noir, suivi de M. Fleesham. Derrière eux apparaissait un troisième personnage, maigrement vêtu qui faisait au nègre des yeux irrités.

— Oh ! voici, li ! li voici ! s'écria White étendant ses bras d'une façon suppliante vers Borrowdale. Eux vouloir mettre moé en peine au sujet de jeune fille et mettre jeune fille en peine aussi. Etre vilaine chose, n'est-ce pas massa, de mettre pauvre monde en peine. Moé rien faire mal, rien du tout. Moé pauvre et moé honnête. Moé pas vouloir moé être mis en peine parce que moé rien faire de mal à personne, jamais !

— Ah ! cela n'a rien de nouveau pour nous, monsieur Borrowdale, dit le monsieur au maigre costume ; nous sommes habitués à ces sortes de choses. Pour un homme de profession, c'est un cas connu, et comme je suis de la profession, vous comprenez.

— Vous entrez, n'est-ce pas Fleesham ? dit Borrowdale ennuyé de la familiarité professionnelle du personnage.

— Je suis faché ! ah ! ah ! vraiment fâché pour vous, mon cher Borrowdale, dit Fleesham en entrant. Par ici, par ici Shaver !

Les mots s'adressaient à l'individu qui l'accompagnait et voulaient l'inviter à pénétrer dans le salon. Mais l'invitation était inutile. Mons. Shaver agissait avec le sans-gêne d'un homme qui se croit chez lui.

— Oui, je suis fâché, désolé, Borrowdale, qu'il en soit ainsi, poursuivit Fleesham. Mais vraiment, il faut en finir. Et, tout bien considéré, mieux vaut pour vous que ce soit de cette

manière. D'ailleurs, je ne vous ai point encore dit combien je perds par ce vol, c'est une somme considérable, je vous l'assure. Et je suis persuadé que cette fille.... mais tiens, la voici, je suis persuadé, dis-je, qu'elle connaît toute l'affaire, du commencement à la fin.

—Ha! dit Shaver, favorisant Borrowdale d'une nouvelle marque de confiance de son regard officiel; pour un œil professionnel, le cas est aussi clair, clair, oui aussi clair!

Là-dessus, maître Shaver se mit à déboutonner son habit avec cet air professionnel, froid, particulier aux gens officiels en général, et, ayant froidement secoué contre le cendrier, la neige de ses mocassins, et suspendu artistiquement sa coiffure officielle au dossier d'un fauteuil, il s'assit dans ce fauteuil et exhiba un énorme portefeuille officiel. Puis il donna une petite tape amicale audit portefeuille, envoya à Fleesham une inclinaison de tête comme pour lui dire: "Je suis habitué à ça, pas vrai? La honte et moi ne nous connaissons guère, hein? Trouvez-vous quelque chose pour déconcerter Shaver? Shaver, voilà votre homme; Shaver va vous arranger cette petite affaire,—voyez-le faire."

Pendant ce temps, Madeleine restait étendue dans le fauteuil, tremblante et terrifiée. Ses yeux allaient, avec égarement, de l'un à l'autre. Néanmoins cette terreur et ce regard incertain, étaient bien l'expression d'une âme paisible et semblaient crier au cœur de bronze de la justice: "Prends garde à ce que tu vas faire! prends garde à la blessure que tu vas porter! Tu n'as point de remède contre le poison. L'ignominie de la prison, rejaillit éternellement sur l'innocence elle-même, quand une fois elle y a mis le pied."

— Allons, je pense qu'il faut procéder sur le champ, dit Shaver, faisant l'inspection professionnelle de ses prisonniers en perspective. Nous allons, m'est avis, commencer par prendre la déposition de la fille. Ce pris...., pardon, accusé voulais-je dire, voudra bien se retirer.

—Pourquoi moé être accusé? s'écria le nègre avec indignation. Pas retirer moé; pas besoin. Moé dire vérité, toute

vérité. Vous pas pouvoir en dire autant. Vous coupable, avoir volé moé du travail de journée à moé. Lui gueusard, massa Borrowdale !

—Paix, paix! dit Borrowdale avec un geste de la main.

Ensuite il le poussa doucement dans la pièce adjacente, en ajoutant :

—Tenez-vous tranquille une minute. Je verrai à ce qu'il ne vous soit pas fait d'injustice.

—Bien, à vous, mademoiselle, s'il vous plaît, dit Shaver, parlant à Madeleine, quand les préliminaires furent terminés, avec toute la solennité magistrale qu'il put singer :—Voulez-vous avoir la bonté de nous dire ce que vous savez au sujet de l'anneau que voici et autres propriétés dérobées avec ledit anneau, dans la résidence privée de l'honorable gentilhomme que j'ai l'honneur de représenter, comme procureur dans ce cas. Je vous avertis en même temps que je prendrai note de tout ce que vous direz, et que votre déposition actuelle sera invoquée comme l'évidence contre vous quand vous comparaîtrez, pour votre procès, aux assises ou ailleurs. Ce que nous voulons maintenant, c'est la vérité, toute la vérité et rien que la vérité. Je vous rappellerai encore que vous parlez à un homme professionnel. Ces sortes de choses ne sont pas nouvelles pour un homme comme moi, vous le savez ; de fait, pour un homme professionnel, un mensonge dans un cas comme celui-ci équivaut à rien. Ainsi faites attention et songez à l'oreille qui vous écoute.

Jamais maintien de juge en chef, appelé à condamner à mort un criminel, ne fut plus grave que celui de Shaver en achevant ce résumé. Il paraissait énormément satisfait de son éloquence judiciaire.

Aussi pouvons-nous ajouter que jamais solitaire hochement de tête, n'exprima la dixième partie du langage profond et sublime qu'était chargé de traduire le mouvement de crâne dont Shaver favorisa Fleesham, en arrivant à cet heureux couronnement de sa période.

O pygmées et petits marchands d'autorité que vous aimez à

singer la main de fer toujours suspendue même sur votre cou! que vous êtes petits, que vous êtes vains! Que le ridicule sied bien à votre échine rachitique, et que le plaisir que vous cause votre bêtise fait plaisir à l'honnête homme!

Si la crainte et le mépris peuvent se réunir dans une expression pour l'animer, Madeleine l'eût sur son visage, en écoutant les remarques de ce personnage. Ce fut avec la plus grande difficulté qu'on parvint à obtenir d'elle le récit de toutes les circonstances qui avaient présidé à ses malheurs. Ce récit est connu du lecteur. Nous nous abstiendrons de le répéter. Mais la jeune fille le fit avec une répugnance visible et pour obéir seulement aux tendres sollicitations de Borrowdale, dont les émotions étaient au moins égales aux siennes. Fleesham l'écouta, en poussant de temps à autre, des exclamations d'incrédulité et Shaver, en écrivant, avec le nec plus ultra de dignité que comportait son ministère.

Quand elle eut fini, Borrowdale, surmontant son trouble, dit d'un ton sévère:

—Il me semble, messieurs, qu'il n'y a rien là-dedans qui ne soit simple et franc. Pas d'hésitation, pas de contradiction d'un bout à l'autre. La vérité pure sur tous les points. Il est impossible de ne pas croire après avoir entendu. La narration du pauvre nègre corrobore entièrement les particularités essentielles. Pour moi, je suis convaincu que tout est vrai, exactement vrai. Il ne vous reste qu'à trouver les autres parties. Quant à accuser la jeune fille, vous ne le pouvez avec le plus léger semblant de justice.

—Hum! ha! trop clair pour un œil professionnel, je vous assure, dit Shaver, paraissant éprouver une profonde compassion pour l'ignorance professionnelle du généreux philanthrope. Oh! cela n'est pas nouveau pour la profession,—qui est aussi vieille que les montagnes,—de fait, un cas de cette espèce-ci est moins que rien pour un œil professionnel. Histoire préparée du commencement à la fin, fausse sur toutes les faces. On voit à travers ça comme à travers un carreau. Ça ne prend pas, pas du tout. De fait, professionnellement parlant, c'est moins que

rien. Bref, ma pauvre petite, un homme de la profession comme moi, lit dans votre cœur comme dans le creux de sa main. Joli conte, vrai; mais c'est vieux, si vieux! j'en ai tant entendu comme ça. Il ne m'aurait pas pris, même quand j'étais à l'école.

S'adressant à Borrowdale avec un clignement d'yeux à Fleesham:

— C'est fâcheux; cher monsieur, bien fâcheux qu'il n'y a pas un mot de croyable, dans cette histoire, que ce soit une fable du commencement à la fin; de fait, monsieur, pour un œil professionnel, l'histoire est moins que rien....

— Mais, Fleesham, dit Borrowdale, fort dégoûté de la pompeuse impertinence de l'officiel, vous ne permettrez jamais cela, jamais....

— Je suis déterminé Borrowdale, répliqua brusquement Fleesham. Il faut maintenant que la justice suive son cours. Je ne me lasserai pas voler et piller impunément sous le nez. Il vous convient peut-être de vous constituer le défenseur de cette gredine, car vous n'êtes pas le perdant. Mais moi je suis enfoncé et pas pour un petit montant, s'il vous plaît. D'ailleurs cette histoire est la plus improbable que j'aie jamais entendue. Où sont les complices de cette fille? Où est la bande qui a décampé pendant la nuit où fut commis le vol? Ah! vous en entendrez bien d'autres, avant longtemps.

— Dites-moi, fit Shaver à Madeleine, vous refusez positivement d'en dire d'avantage? Ne vous inculpez pas vous-même, c'est inutile; la loi ne l'exige pas.

— Je vous ai tout dit; je ne puis rien vous dire de plus, que vous dirais-je? répliqua-t-elle en pleurant.

— Bien, bien, ne vous inculpez pas vous-même, dit Shaver avec un clin d'œil qui semblait dire: "parfait, nous nous comprenons; tous deux professionnels, chacun dans son genre; très bien, je suis content."

— Passons au nègre, s'il vous plait, dit-il ensuite. White n'est-il pas son nom? Noir et blanc, (1) ha! ha! Pardon mes-

(1) Jeu de mots sur le nom du nègre *White* qui signifie *blanc* et son origine *Black*, qui signifie *noir*.

sieurs, je n'ai pas l'habitude de plaisanter dans de pareils cas; mais réellement c'est significatif, sinon professionnel.

Le nègre arriva, amené par Borrowdale.

— Nous allons, dit Shaver, vous demander encore le récit de cette petite histoire, s'il vous plaît; puis....

— Non, moé pas dire un autre mot à vous, pas un seul, jamais en ce gueux de monde, cria le noir signant cette déclaration d'un violent coup poing sur la table. Moé avoir tout dit, moé plus rien dire.

— Oh! vous voulez simplement dire que vous n'avez rien à déposer? dit Shaver se préparant à fermer son livre.

— Moé avoir dit vérité d'abord, tout vérité, et plus rien à dire. Ça être assez!

— Oh! précisément et ça met fin à l'affaire, dit Shaver se levant d'un air roide et se disposant à endosser son manteau.

— Fini, répéta en écho Fleesham.

— Puisque, reprit l'homme professionnel, les deux inculpés refusent de faire d'autres aveux, c'est terminé. Maintenant, je dois agir, n'est-ce pas, M. Fleesham? Vous confiez formellement la jeune fille....

— Oh! sauvez-moi! sauvez-moi! s'écria la pauvre Madeleine se jetant au côté de Borrowdale, le saisissant par le bras et tombant à genoux. Sauvez-moi! je suis innocente! Je ne puis pas, je ne veux pas aller en prison!

— Quoi, quoique veut dire ça? fit le nègre reculant vers la jeune fille et se mettant sur la défensive. Elle innocente comme enfant nouvellement né. Elle pas aller en prison, non pas!

—Chers messieurs, dit Borrowdale ému jusqu'aux larmes, regardez-la! regardez-la! et vous ne pourrez la soupçonner plus longtemps. C'est impossible. L'innocence, la vertu parlent par sa bouche. Fleesham, mais voyez-la donc!

— Oh! ne vous alarmez pas, monsieur, dit Shaver dont le flegme professionnel augmentait à mesure que la scène devenait plus dramatique. Ça ne nous fait rien à vous; ne vous alarmez pas. Un homme professionnel est parfaitement à l'aise dans ces sortes de petites transactions. De fait, c'est le genre d'affaires

qui nous sourit le plus. Au milieu d'elles nous sommes tout comme chez nous.

Certes, si quelqu'un en ce monde était bien alors dans .son milieu, c'était le philosophe Shaver.

Borrowdale était stupéfait.

— Allons, monsieur, dit en souriant Shaver, soyez assez bon pour me laisser cette misère. N'ayez pas peur. La jeune fille est sous ma garde, ajouta-t-il en avançant.

— Jamais! moé pas vouloir! s'écria le nègre.

Il se jeta entre l'officier et Madeleine, et assénant un nouveau coup de poing sur la table.

— Jeune fille pas quitter cette chambre avant que moé mourir. Jamais; non, jamais! Venez prendre elle, si vous osez, cria-t-il à Shaver, en le regardant en face.

Une rixe allait sans doute être la conséquence de ce défi; mais, à ce moment, la porte s'ouvrit, un domestique entra, et remit une carte à son maître, en lui communiquant quelque chose à voix basse.

— Comment! comment! bon Dieu, est-ce possible! s'écria Borrowdale pris d'un grand accès d'agitation.

— Oui, monsieur? répliqua respectueusement le domestique.

— Excusez-moi, messieurs! dit Borrowdale aux autres personnes. Un moment, ne faites rien avant mon retour. Quelle coïncidence extraordinaire!

Après ces mots il se jeta hors du salon.

Le nègre se posta devant Madeleine avec la ferme détermination de la protéger, s'il était besoin.

Shaver se mit à fournir à Fleesham certaines informations professionnelles au moyen de ces hochements silencieux et éloquents qui semblaient constituer la principale occupation de sa tête officielle.

— Rien de nouveau pour la profession là-dedans, marmotta-t-il, en remarquant que l'importateur était indifférent; ces sortes de choses et nous, nous connaissons de longue date; de fait, professionnellement parlant, ces tours-là sont usés, trop vieux; ça ne prend plus; de fait, on voit clair à travers, ha!

CHAPITRE X.

LES NOUVEAUX VENUS.—FLEESHAM DECOMFIT.

Quand Borrowdale entra dans le passage, après avoir soigneusement fermé la porte du salon derrière lui, il se trouva devant trois individus à l'aspect étrange. Il leur ordonna de le suivre dans un appartement voisin.

Deux de ces individus étaient misérablement vêtus, et portaient sur leur physionomie comme sur leurs vêtements l'empreinte du dénument. Privations, fatigues, chagrins, souffrances physiques et morales leur extérieur annonçait tout cela. Quoique pâle et les vêtements en désordre, le troisième paraissait être d'une autre trempe. Ce fut lui qui le premier attira l'attention de Borrowdale quand ils passèrent dans la chambre.

— Vous, Morland ! s'écria-t-il en se frottant les yeux comme s'il craignait d'être le jouet d'une illusion ! vous ! mais c'est miraculeux, providentiellement miraculeux ! Ah ! c'est du bonheur, un grand bonheur ! Vous arrivez à temps pour réparer le mal que vous avez commis, jeune homme ! J'aurais pu vous pardonner, vous pardonner tout, Morland, mais la....

—Pardon, mes amis, ajouta-t-il en s'arrêtant pour s'adresser aux deux autres ; vous avez l'air fatigué, voulez-vous vous asseoir ? Morland, j'ai besoin de vous parler seul... un moment.

— Il n'est rien, monsieur, que vous ne puissiez dire ici ; ils savent tout, répliqua le jeune homme, les yeux baissés sur le plancher.

Borrowdale hésita quelques secondes et regarda tour à tour les compagnons de Morland.

—Oui, Morland, reprit-il après cet examen, j'aurais pu vous pardonner tout ; mais votre cruauté à l'égard de cette jeune fille... Cela, monsieur... Mais, qu'est-ce ?

Le jeune homme était devenu mortellement pâle, et les deux autres s'étaient levés d'une seule pièce en fixant sur Borrowdale des regards avides.

—Savez-vous, savez-vous quelque chose, monsieur? balbutia l'un.

—Si je sais quelque chose... sur quoi?

—Elle, c'est d'elle que je veux parler.

—Elle, eh! Madeleine, mais elle est chez moi à ce moment.

—Merci! ô merci! que Dieu vous bénisse, monsieur! cria l'homme de plus en plus agité. Pauvre fille! pauvre chere fille, continua-t-il en se laissant tomber à genoux auprès d'un siége, sur le bras duquel il appuya son front, comme si sa tête eût été trop lourde pour porter le poids des émotions auxquelles il était en proie.

Oui, tu l'aimes, et tu l'aimes sincèrement, ardemment, bon Guillaume! tu es rude, calleux à la surface, mais il y a un cœur et une âme sous ta rugueuse enveloppe; il y a de la noblesse en toi, quoique jamais tu ne fus nourris à la mamelle du vice et de la raffinerie; quoique la flétrissure humaine, la pénurie dont la vertu des anges eux-mêmes ne pourrait supporter la malédiction, t'ait poursuivi impitoyablement depuis le berceau. Oui, Guillaume, la pression de ta bonne et forte main nous ferait du bien. Elle nous donnerait la confiance d'un homme!

—Bon Dieu! c'est extraordinaire, dit Borrowdale. Mais qu'est-ce que ça signifie? Voyons, Morland, expliquez-moi ça.

—Le fait est, monsieur, dit Mark, remarquant que le jeune homme était trop confus pour répondre, le fait est que Madeleine est ma sœur, et que mon ami l'a connue depuis son enfance. Depuis près de deux semaines, nous battons le pays pour la retrouver et nous craignions presque qu'il ne lui fût arrivé un malheur, quand quelqu'un nous a dit, il y a environ une heure, que vous, monsieur, deviez savoir où elle était. C'est la raison pour laquelle nous avons pris la liberté de venir vous trouver. Nous vous remercions, monsieur, au nom de sa pauvre mère et de son père!

— Où sont-ils? où sont-ils, bonnes gens?

— Nous ne savons pas, monsieur. Ils sont partis d'ici il y a environ douze jours, pour se rendre aux Etats-Unis et y chercher de l'ouvrage. Depuis, il nous a été impossible de les trouver. Quoique nous les ayons cherchés partout, en pensant que Madeleine était avec eux.

Il se passa quelque temps avant que Borrowdale parvînt à se maîtriser assez pour être à même de leur montrer le point où en étaient les choses et ce qui se passait dans une chambre voisine ; cependant, il réussit à la fin, mais en supprimant les incidents les plus sombres de cette tragédie intime.

Le jeune homme, le Grantham de nos premiers chapitres, à qni nous continuerons à donner maintenant son vrai nom de Morland, écouta le récit de Borrowdale avec une agitation fiévreuse. Son visage était blanc comme l'albâtre, ses membres frémissaient ; plus d'une fois il parut prêt à s'évanouir. Il était facile de voir que le remords s'était emparé de lui et qu'il déplorait amèrement les malheurs que sa mauvaise conduite avait causés.

— Je le verrai, s'écria-t-il, quand Borrowdale cessa de parler, je verrai M. Fleesham et je lui dirai tout moi-même.

— Très bien, répliqua Borrowdale, mais mon cher monsieur, il est furieux, emporté. Bon Dieu ! que faire à présent ? Il est impossible de lui faire entendre raison ? Oh ! Morland, Morland, que ce soit une leçon pour vous ? Qu'est-ce que penseraient de vous vos amis, en Angleterre, s'ils apprenaient cela ?

— Je ne sais ; je ne sais comment j'ai pu faire ça, s'écria le jeune homme ; j'étais fou, aveugle ! je....

— Bien, assez, dit Borrowdale. J'espère que... Chut ! Qu'y a-t-il, bon Dieu ?

Il se précipita vers la porte de la chambre et essaya de la vérouiller.

Il était trop tard !

Avant qu'il eût pu le faire, la porte s'ouvrait violemment et Fleesham entrait comme un furieux dans l'appartement.

— Quelle voix ai-je entendue ? s'écria-t-il, en repoussant le philantrophe qui tentait de l'arrêter.

— Non, Fleesham vous n'irez pas plus loin.

— Ah! vous voilà gredin! hurla l'importateur. Enfin, je vous ai donc ; je vous tiens, monsieur le voleur!

Il saisit au collet Morland qui ne fit aucune résistance et appela :

— Ici, Shaver! ici, Shaver!

L'éclair n'est pas plus rapide que ne le fut le professionnel Shaver. Il accourut; non, il vola! Et l'auréole qui resplendit sur son front professionnel, quand son œil professionnel tomba sur le spectacle était vraiment belle à contempler.

— Ah! fit Fleesham exhalant un soupir de satisfaction, vous voilà! vite, prenez-moi sous votre garde, ce scélérat-là.

— Pardon, dit Borrowdale intervenant, vous ne me forcerez pas à vous rappeler que vous êtes chez moi, Fleesham. Quant à vous, monsieur, veuillez, s'il vous plaît, rester où vous étiez et ne pas nous déranger jasqu'à ce que nous daignions vous appeler. Nous avons à faire. Allez!

Shaver voulut prendre la parole.

— Nous n'avons pas de temps à perdre. Allez, monsieur, lui commanda Borrowdale d'un ton qui n'admettait point de réplique.

Il poussait en même temps dans le salon Shaver, qui pensait que, décidément, c'était chose nouvelle pour son expérience professionnelle, et s'efforçait de le faire comprendre à Borrowdale, tout en battant prudemment en retraite devant lui.

Ce dernier l'enferma à la clé dans le salon et revint à l'autre chambre.

— Je ne vous comprends pas, Borrowdale, dit Fleesham. Se peut-il que vous cherchiez encore à protéger, à enlever à la justice un voleur reconnu? car....

— Mon bon monsieur, repartit aigrement l'autre, la compassion vaut quelquefois autant que la justice, et à mon avis, les sentiments d'un homme comme chrétien valent bien la justice.

— Cela se peut pour vous, monsieur, répondit Fleesham prêtant peu attention à cette remontrance.

Il se tourna brusquement vers le coupable.

— Ce sont vos complices, n'est-ce pas ? lui dit-il avec un regard méprisant à ses deux compagnons. Vous n'échapperez pas facilement maintenant. Où est ce que vous m'avez volé, jeune misérable ?

Morland le regarda avec calme et dit :

— Je ne veux pas, monsieur, chercher à atténuer mes torts à votre égard. Ils sont grands, je le sais ; j'irai plus loin : ils sont indignes d'un honnête homme. Mais vous devez vous rappeler monsieur, comment je suis arrivé chez vous, pourquoi vous m'y avez reçu et comment vous m'y avez traité. Vous ne direz pas que vous me traitiez comme votre hôte ou même comme votre obligé. Motifs, raisons, causes, vous savez tout, monsieur, vous savez aussi ce que vous m'avez fait endurer. Je sais cependant que j'ai commis un acte qu'aucune circonstance ne peut excuser, aussi n'ai-je point d'excuse à offrir. Mais je croyais qu'en me repentant assez tôt pour vous rendre tout ce que je vous avais pris, je pourrais, bien que la rigidité de vos principes de probité s'opposât à un acte de clémence de votre part, je pourrais, en vous rappelant....

— Qu'est-ce ? s'écria l'immaculé Fleesham, devenant mortellement pâle et se mordant les lèvres de fureur ; qu'est-ce ? pensez-vous que des mensonges ou de basses calomnies vous protègeront ? Vous voudriez essayer de m'influencer par....

— Pardon, monsieur, repartit Morland. Je n'ai pas le désir de vous influencer plus que vos intérêts ne le voudront. Mais je dis que si la justice doit être appliquée dans un cas, elle doit l'être dans l'autre. Vous me comprenez. J'ai commis un délit grave ; je ne désire nullement le pallier ; je veux seulement faire une réparation, s'il est possible, afin de ne pas souffrir toute la pénalité.

— Allons, misérable, que veut dire ce verbiage inutile ? fit Fleesham débordant de vertueuse indignation ; est-ce que vous pensez par hasard que vos insinuations m'intimident ?

— Vous intimider, je n'y songe pas.

— Eh bien ?

— Eh bien, puisque vous paraissez ne pas vouloir me comprendre, je vais vous parler plus clairement.

Il tira de sa poche un porte feuille, tandisque Fleesham se confondait en imprécations et manifestait tous les signes d'une grande perturbation.

— Puis-je attirer votre attention là-dessus ? continua Morland exhibant un papier qui ressemblait à un vieux billet de banque, et indiquant du doigt la signature qui était au bas.

— Qu'est-ce ? qu'est-ce ? exclama l'importateur.

Et il fondit sur Morland pour lui arracher le papier des mains. Mais le jeune homme avait deviné ce mouvement. Fermant les doigts, il tendit le billet à Borrowdale, fort surpris et fort intrigué par cette scène.

— Voulez-vous, monsieur Borrowdale, me faire le plaisir de prendre cela ? dit Morland. Je ne désirais pas exposer....

—Arrêtez ! arrêtez ! s'écria Fleesham. Morland, accordez-moi une minute de tête-à-tête, rien qu'une minute !

— Volontiers.

— Par ici, Morland, par ici. Excusez, Borrowdale. C'est une affaire qui vous est étrangère. D'un mot je puis la régler. Excusez !

Fleesham était vaincu. Oui, le vertueux détaillant de moralité et de justice, l'immaculé Fleesham, était vaincu, complètement battu. Du trône où se carrait complaisamment son rigorisme, il tombait dans le ruisseau de l'infamie. En traversant avec Morland le passage où il n'était que trop heureux de cacher sa honte, la dégradation de sa physionomie, le tremblement qui l'agitait de la racine des cheveux à la plante des pieds, faisaient mal à voir. C'était un bouleversement de toute cette âme aussi osseuse que l'enveloppe où elle grouillait.

Il se passa quelque temps avant que Morland et Fleesham rentrassent. A la fin, le premier revint seul, au grand étonnement des témoins de la scène précédente. Le jeune homme était tranquille, mais un triste sourire plissait le coin de ses lèvres.

— Il est parti, monsieur, dit-il à Borrowdale ; parti emmenant l'officier avec lui. Je suis heureux de vous apprendre cette nouvelle. Ecoutez ! la porte se referme sur eux. Je n'ai pas besoin de vous raconter comment j'ai pu obtenir cela de lui. Mais je

suis content de vous dire que l'affaire sera arrangée sans qu'on ait recours à la prison, quoique pour mon compte je la mérite bien. Je ne saurais m'excuser, je suis méprisable au-delà de toute expression et le dernier des êtres, dit-il en donnant une énergie puissante à l'expression de ses sentiments.

Raconter les paroles ou les actes,ou les joyeuses folies du bon vieux philanthrope en recevant cette excellente nouvelle, et surtout quand le retentissement de la porte, en retombant sur Flessham et Shaver, lui annonça positivement leur départ, serait accomplir un miracle littéraire, peindre sur le papier quelque chose que l'imagination n'a jamais conçu, que les yeux n'ont jamais vu, le comble des "impossibles impossibilités." Il courait comme un insensé, de haut en bas, de long en large, à travers la chambre, se croisant les bras, les étendant, faisant claquer ses doigts, se frottant les mains, les jetant sur sa tête, s'arrêtant pour rire à gorge déployée, puis se remettant en marche en gesticulant comme un énergumène. Pendant quelques minutes il fut vraiment comme un maniaque. Saisissant ensuite Morland par le bras, il l'entraîna précipitamment dans les appartements supérieurs. Puis il redescendit, prit la jeune fille par les mains et la conduisit dans la pièce où se trouvaient son frère et son amant. Quelques paroles prononcées à la hâte avaient à demi préparé Madeleine à cette soudaine réunion. Après avoir contemplé un instant les trois personnages pétrifiés par la succession des émotions qu'ils éprouvaient depuis le matin, Borrowdale sortit, retourna au salon, serra cordialement et nerveusement la main du nègre dans la sienne, tomba dans un fauteuil et fondit en larmes.

Resterons-nous dans la chambre où ils se retrouvent enfin? Dévoilerons-nous le tableau de cette noble simplicité, de cet amour inculte qui s'exhalent de ces cœurs ingénus, en déversant l'un sur l'autre, la surabondance de leurs sensations, et sanctifient l'atmosphère par leur sainte douleur et leur naïve joie?

Contemplerons-nous Madeleine dans ces bras tremblants? surprendrons-nous les honnêtes émotions qui apparaissent sur sa douce et angélique physionomie en recevant les caresses de son

frère et de son ami. Pas de vains scrupules, pas de doute, pas d'accusation ; la confiance est entre eux un rite consacré. C'est une sœur, c'est une amante, le frère et l'amant songent au bonheur de la retrouver vivante, souriante. Ils ne vont pas au delà. Leur visage parle de la joie de leur cœur. Rien ne les trouble maintenant. Nulle arrière pensée n'obscurcit leur félicité. La questionner ? Est-ce qu'ils y pensent ? Voudraient-ils la blesser, la froisser ? La nature, mieux que l'instruction leur a appris que l'humanité est fragile, que tous nous sommes sujets à l'erreur. Ils s'en tiennent là ! Braves gens ! nobles esprits autant que nobles cœurs ! Toujours elle a été bonne, obligeante, douce, vertueuse, c'est pour cela qu'ils l'ont aimée. Aussi la pressent-ils avec une tendresse inaltérée sur leur large poitrine. Ils l'aiment autant, plus peut-être encore qu'auparavant.

Elle a souffert ! Mieux que le riche, le pauvre sait ce qu'il y a d'amour dans ce mot :—souffrir !

Laissons-les à leurs récits, à leurs larmes, à leur bonheur ; ce bonheur, ces larmes cet entretien sont sacrés. Oh ; non, nous ne les troublerons pas !

CPAPITRE XI.

LE CHAMPION DU PEUPLE ET LE PHILANTHROPE.

Squobb était dans son cabinet et les traits de Squobb étaient empreints de l'ombre d'une profonde idée. Un nuage de mystère impénétrable voilait le visage de Squobb et Squobb paraissait plongé dans les abîmes incommensurables de sa pensée. Enfin, il passa la main sur son front, promena lentement les yeux autour du cabinet et les arrêta sur son sous-rédacteur. Ledit sous-rédacteur écrivait un *Premier Toronto.* La préoccupation gravée sur le visage du précité sous-rédacteur indiquait que l'inspiration ne coulait pas à flots au bout de sa plume. Il fallait faire ce *Premier*, dût le monde en trembler, dût la chrétienté être révolutionnée et dussent les empires être renversés de fond en comble ! Avant toute considération, le sous-rédacteur était tenu de remplir sa tâche :— Réformer l'univers et immortaliser le champion du peuple !

— Scratch ! dit mystérieusement Squobb.

Scratch laissa tomber la plume rebelle, s'arracha aux réflexions et releva sa tête.

— Eh bien ! fit Scratch.

— Scratch, dit Squobb, le pays court à sa ruine. Protection —Industrie indigène—ce sujet gagne du terrain. Que faire ?

—Libre échange— magnifique expression ; la perdre ce serait un irréparable malheur ! répliqua Scratch avec un geste dramatique.

— C'est vrai ; libre-échange, voilà une magnifique expression, qui fait un effet merveilleux sur les masses, dit Squobb. Mais c'est le mot, le mot seul ! Si ces imbéciles avaient appelé leur protection libre échange, nous aurions pu travailler de concert

avec eux. Il est déplorable que ces deux expressions soient si différentes, car, en définitive, leur proteetion implique tous les principes de libre-échange des VIEUX PAYS, et, de fait, du monde entier. Mais, quant à notre libre-échange, il est sans précédent. Il n'est pas douteux, Scratch, entre nous soit dit, qu'il ne réussit qu'à appauvrir le pays et à priver nos manufacturiers et nos artisans du travail qu'autrement on pourrait leur procurer ici.

—Mais l'expression, l'expression ! s'écria Scratch.

—C'est vrai, l'expression ou le terme, c'est une armée. Libre-échange est un terme populaire. Les gens l'aiment, Scratch, comme ils aiment leur vie. Quant aux principes, bah ! qu'est-ce qu'ils en connaissent ? La bonne plaisanterie, ha ! ha ! ha ! Les principes ! Pourtant, il faut appuyer Fleesham et nos amis sur ce point. Nous ne pourrions tenir une heure sans eux. Et ça me rappelle justement une petite note...

Tirant son éternel carnet, il continua :

—Voyons, c'est cela, c'est cela. Fleesham dit... Voyons... Ah ! j'y suis : "Prendre les fermiers ; ne pas parler des marchands et des importateurs. Frapper dur sur les accapareurs !" Ça va. Mais comment procéderons-nous, Scratch ? Dites-moi ça un peu.

—Oh ! mon Dieu, nous ferons comme d'habitude, c'est mon opinion. Ce maudit *Protectionist* nous fait une rude guerre, vous savez ? C'est le pire. Pourtant, il ne serait pas mauvais de le ménager. Supposez que nous tâchions d'effrayer les fermiers par rapport au traité de réciprocité ! Menaçons de le faire rappeler, bien que ça ne puisse se faire d'ici à huit années. Mais qu'est-ce qu'ils savent de ça ? Qu'est-ce que quelques traîneurs de charrues connaissent aux traités commerciaux ? Dites-leur que leur blé va baisser de valeur, et ça suffira pour mettre, pendant six mois en déroute, tous les arguments des protectionnistes.

— Bien, c'est très bien, mon cher Scratch, vous avez parfaitement compris l'affaire, dit Squobb réjoui. Soulever les fermiers ; les prendre par leur faible, puis les épouvanter. Bravo ! Fleesham sera satisfait.

— Puis, continua Scratch enchanté, nous exciterons le reste du peuple par quelques variantes du vieux cri sur la taxation du plus grand nombre au profit du plus petit.

—Admirable, dit Squobb se frottant les mains. Un avocat de Philadelphie y perdrait son talent. C'est superbe. Fleesham sera aux anges. Justement, nous avons un petit billet échéable ces jours-ci.... très bon !—Logez quelques chiffres dans votre tartine, mon cher ami. Il n'y a rien de meilleur que les chiffres pour prendre les niais. Allez ! Nous marcherons comme sur des roulettes.

—Puis, continua Scratch ravi des éloges de son rédacteur en chef, j'assaisonnerai le tout d'un peu de loyauté, quelque chose sur la mère-patrie, par exemple. Ça donnera une sorte de vernis patriotique, et le peuple aime ça, vous savez.

—Splendide, splendide ! idée magnifique !

Les deux patriotes échangèrent un coup d'œil suivi d'nn rire patriotique, signe évident de la patriotique entente qu'ils avaient dans leurs patriotiques intentions.

Ils riaient encore, quand la porte du cabinet s'ouvrit pour laisser passer le bon M. Borrowdale gras et fleuri comme à son ordinaire.

—Ah ! mon cher Squobb, je suis enchanté de vous trouver, dit-il ; si vous n'êtes pas occupé, venez vite, j'ai quelque chose à vous montrer.

—Volontiers.

—Bon, bon ; vous pouvez disposer d'un quart d'heure, n'est-ce pas ?

—Eh ! sans doute.

—Allons alors ; ces pauvres gens, ils sont en bas ! Ils ne peuvent trouver d'emploi. Personne ne veut les écouter. C'est déplorable. Aussi, je suis en chasse pour eux. Arrivez, vous aurez un magnifique sujet d'article, Squobb, magnifique ! je vous le promets.

C'était un puissant argument pour le patriotique Squobb et il céda sur le champ.

Tous deux sortirent.

—Tenez, les voici, dit Borrowdale, quand ils furent arrivés au bas de l'escalier.

—Où ça ?

—Là, approchez mes amis, dit le philanthrope à une petite troupe de quatre individus qui se tenaient sur le trottoir.

Ces quatre personnes étaient Mark, Guillaume et Madeleine doucement appuyée à son bras, et le nègre White.

Leur extérieur avait reçu de grands et heureux changements. Mark et Guillaume dépouillés de leurs haillons et proprement vêtus, n'étaient plus ces vagabonds que nous avons vus dernièrement. Mais ils avaient l'air de deux bons ouvriers, sobres, industrieux et prêts à remplir leurs devoirs d'honnêtes citoyens dans la société. White, l'excellent Africain, avait eu part à la métamorphose. Il portait un habillement décent qui provenait de la défroque de Borrowdale et avait, ma foi, bonne façon sous ce nouveau costume.

Ses yeux disaient sa joie et sa reconnaissance pour son bienfaiteur.

Quant à Madeleine, elle avait tous les attraits que peuvent donner à une aimable fille, la beauté, la simplicité et la propreté. Quoiqu'il y eût sur ses joues une teinte légère de mélancolie, et que ses yeux restassent la plupart du temps baissés vers la terre, elle était charmante au possible! On ne pouvait s'empêcher de la remarquer, de l'admirer et de l'aimer.

—Et d'une, dit Borrowdale d'un ton de bienveillance qui n'excluait pas un brin de malice.

—Qu'est-ce ? murmurait Squobb.

—Venez, venez, mon cher. Par ici, Madeleine! Et vous jeunes gens, promenez-vous, en nous attendant, car il ne fait pas chaud.

Ils s'arrêtèrent bientôt devant un magasin de Yonge street.

Plusieurs jeunes personnes travaillaient dans ce magasin, et faisaient marcher des couseuses mécaniques.

Ils entrèrent.

Toutes les ouvrières levèrent leurs yeux sur Madeleine, et échangèrent un regard significatif, puis s'ourirent d'une manière plus significative encore, comme si elles comprenaient ce que voulait dire cette arrivée

—Ah! ah! Stitch, dit Borrowdale après avoir trouvé le pro-

priétaire de l'établissement, je vous cherchais pour vous demander une faveur.

—Si ça se peut....

—Ne pourriez-vous donner de l'emploi à cette pauvre fille ? Elle a travaillé à ces machines en Angleterre et les connaît parfaitement.

Stitch fit un signe de tête qui équivalait à une négation.

—Je crains bien que ça me soit impossible, dit-il ensuite. J'aurais grand plaisir à vous obliger M. Borrowdale, et j'aimerais bien à employer cette jeune personne. Mais les lois du pays sont contre nous, monsieur. J'avais l'intention d'employer trois ou quatre cents jeunes filles ici, cet hiver, au lieu d'un ou deux que j'ai maintenant, mais votre tarif m'en a empêché. Je ne puis entrer en concurrence sur vos marchés avec les géants des Etats-Unis, quoique mes marchandises soient en réalité aussi bonnes et à aussi bas prix que les leurs ; car ils arrivent ici avec les mêmes avantages que moi au moyen d'une interprétation particulière du nouveau tarif. Ainsi l'ouvrage se fait aux Etats et l'argent s'en va aux Etats, tandis que des centaines de familles qui pourraient trouver de l'aisance ici par ce seul travail, vivent de charité ou manquent peut-être de pain.

— Ah ! ah ! Squobb, à l'œuvre, mon cher ! voilà le sujet d'un article. Prenez note de ça. Un article là-dessus vaudrait mieux que des centaines de soupes de charité, hein Stitch ?

— Les soupes de charité, dit le fabricant, sont le résultat de la négligence publique. Je veux bien que maintenant on nourrisse les pauvres par charité, mais ne serait-il pas aussi facile et mieux, d'en faire des citoyens honnêtes, indépendants, industrieux, payant leurs taxes et se subvenant à eux-mêmes ?

— C'est bien, dit Squobb dont le cahier de notes ne se produisait pas encore, mais ces sortes de gens....

— Le *Globe*, monsieur! trois sous seulement! glapit un gamin en guenille passant sa tête à travers la porte entrebaîllée.

— Non, pas aujourd'hui, mon garçon, dit Stitch.

— Ah ! je t'ai vu ! je t'y prends, polisson, s'écria Squobb s'élançant sur le gamin, l'empoignant par le bras et le ramenant dans le magasin.

— Voyez, c'est là un nouveau tour ! fit-il d'un ton victorieux, en arrachant à l'enfant une clé en cuivre, que le petit malheureux était parvenu à enlever de la serrure et qu'il avait cachée dans son journal.

— Oui, c'est un nouveau tour, poursuivit l'éditeur, furieux ; où est la police, je vous le demande ? Ah ! j'en dirai quelque chose, pas plus tard que demain.

Sortant da sa poche son carnet, il se mit à écrire dessus avec une ardeur patriotique.

Madeleine, qui avait tressailli, au premier son de la voix de l'enfant, jeta un coup d'œil sur lui, et poussa un cri en tombant à genoux devant lui.

— Jean, Jean ! s'écria-t-elle, comment, c'est toi ? Toi ici ? Mais qu'as-tu fait, petit méchant ?

Et s'adressant à Borrowdale tout étonné :

— Monsieur, dit-elle, c'est mon petit frère.

— Bon Dieu, c'est bien extraordinaire, comment est-il venu ici ?

— Je ne sais, monsieur, répliqua Madeleine.

—Comment es-tu venu ici, Jean ? Où sont maman et papa ? où sont-ils, Jean ?

— Je ne sais pas, dit l'enfant qui semblait peu déconcerté de ce qui se passait.

— Mais enfin ?

— Eh ! je me suis sauvé. Je les ai laissés à un bon bout de chemin, suis revenu ici par les chars et personne ne l'a su. Il n'y avait pas à manger avec eux, c'est pour ça que je me suis sauvé. Je n'aurais pas pris la clé, si j'avais eu quelque chose à manger. Personne ne veut me donner de pain et je n'ai rien mangé depuis hier.

Triste nouvelle, bien triste pour la pauvre Madeleine. Cependant, elle réprima autant que possible son émotion, et tourna ses yeux sur le maître de la maison pour implorer la grâce du petit coupable.

Borrowdale la comprit.

Il tira à l'écart Stitch, et, après avoir échangé avec lui quelques paroles à mi-voix, il s'approcha tranquillement de la jeune

fille et l'invita à emmener son frère à sa maison et à l'y garder jusqu'à ce qu'il revînt. Inutile de dire que Madeleine se hâta d'obéir à cette obligeante invitation.

— Comment ça? comment ça? s'écria Squobb sortant de la préoccupation où il était plongé depuis une minute ou deux, est-ce que vous le laissez échapper?

— Ne faites pas attention, Squobb, ne faites pas attention, lui répliqua doucement Borrowdale. C'est arrangé. Stitch est satisfait. Ce garçon avait faim, rien à manger et aucune notion au sujet de la propriété, ajouta-t-il en souriant. Venez ; nous irons ailleurs. Stitch m'a promis de trouver quelque chose à faire pour la jeune fille. De cette façon, tout s'arrangera, de ce côté au moins. Vous trouverez, je crois, en elle, bon vouloir et intelligence, Stitch, ajouta-t-il en se retournant. Nous l'aurions bien gardée à notre service, mais elle n'a pas été accoutumée à cela, et Mme. Borrowdale dit que, quoiqu'elle soit pleine de bonne volonté, elle n'entend rien à servir.

— Oh ! c'est assez juste, répliqua Stitch. Quelques-unes des meilleures ouvrières que j'aie eues ne pouvaient faire des domestiques... Et les meilleures domestiques sont souvent incapables de remplir cette sorte d'ouvrage. C'est un fait. J'en ai plus d'une fois fait l'expérience. C'est ce qui nous montre la nécessité, puisque nous avons différentes aptitudes et dispositions dans le pays, d'avoir aussi diverses espèces d'occupation, pour pouvoir tirer parti de tous les individus. Et l'on ne peut arriver à cela *qu'en encourageant les branches de l'industrie qui exigent la diversité des talents et des goûts.*

— Allons, M. White, dit Borrowdale, quand ils eurent regagné la rue, nous allons essayer de vous placer maintenant. De ce côté, Squobb, je veux voir Sherute, le fabricant de cigares, ajouta-t-il en entraînant l'éditeur vers King street. Ayant trouvé Sherute dans son magasin, Borrowdale lui parla ainsi :

— Eh bien, Sherute, comment vont les affaires?

— Pas brillantes, pas brillantes; pourtant elle sont un peu mieux qu'elles n'ont été. Les derniers changements apportés au tarif les ont merveilleusement améliorées.

— Alors peut-être pourrez-vous me rendre le service de prendre un homme de plus. Il a été élevé au milieu des manufactures de tabac.

— Pour vous obliger, peut-être le pourrais-je, mais....

— C'est assez, dit Borrowdale; je vous remercie, quand pourra-t-il venir?

— Oh! n'importe! demain.

— Bon, voilà pour vous, White. Maintenant allez chez vous porter cette bonne nouvelle. Demain, vous comprenez.

— Merci vous, merci lui, massa; bien obligé, bien! riposta le nègre, en battant des mains.

Il salua vivement et partit comme une flèche.

— Comment se fait-il, Sherute, dit Borrowdale, que tant de gens de couleur n'aient pas d'occupation? Il y a quelque chose comme six cents nègres en ville, et bien peu sont employés.

— Oh! c'est tout simple, répondit Sherute. Leur genre de vie, avant de venir ici, le climat qui les a vus naître, leur tempéramment et leur constitution les rendent totalement impropres au travail manuel. La chose qu'ils entendent le mieux et qui leur est le plus profitable, c'est la manufacture du tabac. Mais jusqu'ici nous les avons privés de cette ressource par une politique commerciale ruineuse; et tout en les encourageant à fuir l'esclavage, nous avons aidé à renforcer leurs chaînes, d'un côté, en admettant en franchises sur nos marchés les produits du propriétaire d'esclaves et de l'autre en permettant à ce propriétaire d'esclaves de punir les fugitifs que nous prétendons protéger, en leur volant leur pain, et en les réduisant à se faire mendiants, vagabonds et criminels, comme chaque jour des exemples se produisent sous nos yeux. Cependant les dernières altérations faites au tarif ont fait beaucoup de bien. Quoique la protection ne soit pas suffisante et pas assez assurée contre le rappel, pour nous garantir un grand développement d'affaires, nous pouvons cependant signaler déjà une amélioration sensible sur les années dernières. Ce nouveau tarif a déterminé la construction à Montréal d'une nouvelle fabrique qui emploiera plusieurs centaines de mains. C'est encourageant.

— Allons ! Squobb, mon cher Squobb, encore une note pour vous, dit Borrowdale.

— Oh ! je ne sais pas trop si nous avons besoin de nègres ici et je crois que nous nous passerions fort bien d'eux, dit Squobb.

— Je commence à désespérer de faire jamais rien de vous, Squobb, dit Borrowdale. Vous êtes incorrigible. Il faut compter avec vous, je vois. Mais poursuivons. Au revoir, Sherute ; je vous suis obligé.

Borrowdale se rendit ensuite chez un fondeur, dans le voisinage d'Yonge street, pour parler en faveur de Mark qui était forgeron de son état.

— Maintenant, Squobb, dit Borrowdale, en entrant dans le magasin, qui était bien approvisionné de poèles et ustensiles en fer, vous parlez beaucoup de l'augmentation des droits sur les articles manufacturés. Voyons quel est ici le résultat du dernier droit de quinze pour cent.

— Soit, dit l'éditeur avec plus d'ennui que de curiosité.

— Eh, Castham, dit Borrowdale, s'adressant au propriétaire de l'établissement qui arrivait à leur rencontre ; de combien l'impôt de quinze pour cent a-t-il fait hausser le prix des poëles, ici ?

— Hausser, fit Castham surpris, et étendant la main droite vers une grande collection d'articles de ferronneries ; hausser ! Au contraire. Si vous vous rappelez les prix de l'année dernière, vous verrez que chaque article protégé par le droit est de dix à quinze pour cent meilleur marché.

—Ha ! ha ! vous l'entendez, Squobb ? Mais comment cela se peut-il, Castham ?

— C'est tout simple ; nous sommes plus sûrs de notre vente ; nous vendons le double ; et l'argent restant dans le pays, au lieu d'être envoyé aux Etats-Unis, nous vendons au comptant au lieu de vendre à crédit comme par le passé. Les Yankees vendaient au comptant, tandis que nous, pour vendre, étions obligés d'accorder de longs crédits et de retirer notre argent comme nous pouvions. Vous voyez la différence. C'est tout simple.

Après quelques autres paroles de ce genre, M. Borrowdale, aussi réjoui que Squobb était confondu, fit part à Castham de l'objet de sa visite, et quoique ce dernier se trouvât dans la même position que le fabricant de cigares, l'affaire finit par s'arranger d'une manière satisfaisante pour Mark.

Squobb en avait assez. Il tenta de se retirer. Mais, bon gré, mal gré, Borrowdale réussit encore à le mener ailleurs, pour placer Guillaume.

Tout était terminé, chacun était content, l'éditeur excepté, et nos deux personnages revenaient dans l'intention de prendre un verre de vin, quand tout-à-coup, Borrowdale se retourna au milieu du trottoir et s'arrêta comme cloué au sol.

— Qu'est-ce encore ? demanda Squobb, avec humeur.

L'autre ne répondit pas. Il considérait une créature humaine accroupie sur la première marche d'une maison. Cette créature semblait descendue aux derniers degrès de la misère. A peine quelques lambeaux d'étoffe couvraient-ils ses membres, dont les chairs bleuies par le froid se montraient en vingt places.

— Bon Dieu ! qu'en voilà un qui paraît misérable ! exclama le philanthrope en fouillant dans ses poches. Voyons Squobb, tâchons d'achever une matinée bien commencée, en faisant quelque chose pour cet infortuné !

Squobb haussa imperceptiblement les épaules.

— Mon brave homme, dit Borrowdale, abordant le malheureux; vous êtes dans la détresse, que pouvons-nous faire pour vous ?

Il leva des yeux hagards, et secoua la tête d'un air incrédule.

Borrowdale renouvela sa question.

— De l'ouvrage, monsieur, de l'ouvrage, c'est tout ce que je demande.

— Eh ! je le pense bien, reprit Borrowdale, mais quel est votre métier, mon brave homme ?

—Je suis imprimeur, monsieur.

—Imprimeur ; voyons. Eh ! M. Type lui donnera sûrement quelque chose à faire, n'est-ce pas Squobb ? J'en suis certain, je le connais.

L'homme hocha encore la tête.

— Vous vous êtes déjà présenté là, hein ? interrogea Borrowdale.

— Fréquemment, monsieur.

— N'importe, levez-vous. Je lui demanderai ce service.

Le malheureux obéit et ils se dirigèrent tous trois vers les ateliers de M. Type.

— Bonjour, M. Type, je désirerais que vous donnassiez un peu d'ouvrage à ce pauvre homme. Ne dites pas non ; je vous le demande comme une faveur particulière.

— Vraiment, dit Type, si votre prière n'était pas si sérieuse, je croirais que vous voulez plaisanter. Il n'y a comparativement pas d'impressions dans ce pays, mon cher monsieur ; les Américains font tout. Donnez-nous la protection,la plus petite...

— Quoi ! s'écria Squobb, reculant d'une patriotique horreur et plongeant la main dans les poches de son habit pour en exhumer le grand réceptable de ses grandes idées,—mettre une taxe sur la pensée ! Quoi ! voulez-vous révolutionner le pays ?

— Oui, répliqua tranquillement M. Type, nous voulons révolutionner l'état actuel des choses et rendre le pays prospère, car vous conviendrez avec moi que, maintenant, tout va mal. Donnez-nous une légère protection ; nous ne demandons rien d'extravagant ; et notre façon de taxer la pensée, comme vous dites, sera celle-ci :—En premier lieu, j'emploierai, de suite, pour mes ateliers, trois cents mains extra ; et, en moins de six mois, vous n'aurez pas moins de quinze cents imprimeurs et relieurs, profitablement et continuellement occupés dans le pays ; et ces mêmes ouvriers sont peut-être, en ce moment, sans travail, mendiants et pressés par le besoin comme le pauvre homme que vous m'amenez-là. En second lieu, il n'existe dans ce pays aucun livre utile ou populaire dont nous ne puissions entreprendre l'impression à aussi bon marché, et, en beaucoup de cas, à meilleur marché qu'aux Etats-Unis. De plus, la différence faite sur la reliure des livres scientifiques et autres dans notre pays,

---

NOTE DE L'AUTEUR.—Ces faits et ceux de la même nature mentionnés dans cette Nouvelle ont été communiqués à l'auteur en personne, à Toronto ou ailleurs, au Canada.

nous permettra dans tous les cas, de les vendre aux mêmes prix que les exemplaires des éditions américaines. Et les milliers de louis qui sont envoyés pour soutenir les imprimeries des Etats, resteront dans notre pays et favoriseront nos ateliers de typographie, notre littérature, nos papetiers, nos fondeurs de caractères, en donnant du travail à nos gens.

— Eh bien, eh bien ! Squobb, qu'en dites-vous ? s'écria Borrowdale. Que vous semble de la taxe sur la pensée ?—pas si terrible, hein ?

Il fallut beaucoup d'instances pour décider M. Type à prendre un nouvel ouvrier ; mais à la fin la charité l'emporta en lui peut-être sur ses propres intérêts, et il consentit à prendre le protégé du philanthrope. Le résultat était le même pour le bon M. Borrowdale, qui, ravi d'un avant-midi aussi noblement dépensé, rentra chez lui le cœur gonflé de douces émotions. Il avait amené avec lui l'ouvrier-imprimeur pour le faire manger et l'habiller un peu plus convenablement. Bientôt, il l'eut installé devant un bon feu flamboyant, dans la petite bibliothèque que Borrowdale avait derrière sa maison.

Ensuite, il courut à la cuisine et pria Madeleine d'apprêter à la hâte quelques mets pour le pauvre homme. Ses ordres donnés, il revint dans la bibliothèque, s'assit à côté de son hôte et commença à causer avec lui aussi familièrement qu'il l'eût fait avec le plus honorable *monsieur* de la chrétienté.

— Je m'aperçois que vous êtes depuis quelque temps sans ouvrage, dit-il. Etes-vous de Toronto ?

— Non, monsieur ?

— Et arrivé...

— Depuis neuf ou dix mois, monsieur. Je suis parti, il y a une quinzaine avec ma famille, pour aller chercher de l'emploi aux Etats. Mais ma femme et ma fille sont tombées malades en route.... le froid, le manque de nourriture, monsieur... Nous avons été obligés de nous arrêter à une petite ferme, dont les gens, quoique pauvres eux-mêmes, se sont montrés bien bons pour nous.

— Et comment alliez-vous ?

— A pied, monsieur, à pied!

— A pied! vous ne dites pas ça?

— Hélas, monsieur, nous n'avions pas d'autres moyens de voyager. Mais arrivés devant cette ferme, je vis que c'était inutile d'essayer d'aller plus loin. Ça les aurait tuées, monsieur Je les laissai là, et je fus attiré à Toronto par bien des raisons. Je revins dans l'espoir....

— Bon Dieu! interrompit Borrowdale, c'est comme... Il me semble.... quel est votre nom?

En ce moment, Madeleine entra; elle portait sur un plateau des provisions. Au bruit de son arrivée, l'étranger se retourna. En l'apercevant la jeune fille poussa un cri et faillit laisser tomber le plateau, pendant que l'imprimeur, non moins agité, se levait et s'écriait, en lui tendant les bras:

— Madeleine! Madeleine! ma pauvre Madeleine perdue! Merci, mon Dieu, oh! merci!

Déposant le plateau sur une table, elle vola dans ses bras. Mordaunt, pressa sa fille sur son sein avec une tendresse inexprimable. A les voir, on eût dit qu'ils avaient été séparés pendant plus de dix ans. Il la couvrait de baisers, et elle répandait dans son sein des larmes délicieuses.

C'était un si touchant tableau que Borrowdale sentit des pleurs mouiller sa paupière.

— Merci, mon Dieu! merci, répetait le pauvre père. Mes peines sont finies! merci, je suis heureux maintenant que j'ai retrouvé ma fille.

—Vous me pardonnez donc! balbutiait Madeleine au milieu de ses pleurs.

Voulant les laisser tout entiers à la joie de cette réunion, Borrowdale, avec sa délicatesse habituelle, se retira discrètement.

CHAPITRE XII.

LE CONTRASTE.—LE DERNIER CHEZ-NOUS, OU NOUS SOMMES TOUS CHEZ-NOUS.

Noël était descendu dans l'oubli, le Nouvel An avait été trompetté, et l'on était au soir du Grand Jour des Rois, ce jour par excellence, ce jour glorieux des gâteaux-monstres, de la gaîté universelle, lequel, quoique peu observé au Canada, doit toujours rester une des fêtes les plus solennelles et des plus brillantes pour tous ceux qui n'ont pas perdu le souvenir des nobles institutions et des divines coutumes de leur Mère-Patrie, ou qui n'ont pas entièrement effacé des tablettes de leur mémoire ces vastes et inépuisables fontaines des célestes joies de leur enfance, et des moments de véritable bonheur de leur jeunesse.

Cependant, depuis longtemps, bien longtemps, les Borrowdales négligeaient ces glorieuses institutions, et quoiqu'ils eussent, naturellement, fait grande largesse à la Noël, plus grande au premier jour de l'an, ce jour, le jour immortel entre les immortels, ils en étaient venu à le méconnaître.

Aussi ce jour-là, nous trouvons la famille des Borrowdale—Mme. Borrowdale, Laure et Borrowdale lui-même—assis près du bon petit feu de leur salon. Ils sont seuls, s'occupant comme d'habitude, et nous ne voyons, autour d'eux, rien qui indique l'allégresse qui pétille à cette heure dans la vieille Angleterre, rien qui annonce que l'on se prépare à des réjouissances. Chez eux, c'est précisément comme si pour tout le monde, ce jour des jours, ce soir des soirs était bonnement un jour ouvrable qu'on pût passer solitairemeut sans impunité, oublier sans remords !

Cette soirée injuriée touchait à sa septième heure environ ; nos trois personnes étaient placées autour d'une petite table

Les dames travaillaient à l'aiguille et Borrowdale lisait le *Globe*. Tout à coup, il leva les yeux de dessus son journal et portant sur sa femme un regard malicieux, il lui dit :

— Ma chère ?

Sur ce, Mme Borrowdale passa tendrement la main sur la chevelure de son incomparable Laure et répondit :

—Mon bon ?

—Je vais sortir, ma chère, poursuivit Borrowdale.

—Vraiment ?

—Oui, vraiment et je m'en vais en veillée, qui plus est, continua mystérieusement Borrowdale.

—Que voulez-vous dire, papa ? exclama Laure.

—Simplement que je vais en veillée, mon ange. Et qui plus est à une veillée de noce, mon amour.

—Mon Dieu, qu'est-ce à dire ? de quoi parle ton père, ce soir ? s'écria Mme. Borrowdale.

—Que je vais à la noce ? répliqua-t-il en souriant.

—A la noce ! à cette heure !

—N'ayez pas peur, mes enfants, continua Borrowdale ; cela peut être étrange, mais c'est aussi vrai qu'étrange, et vous ne saurez rien de plus à ce sujet jusqu'à mon retour. Ainsi c'est dit, je pars. Mais à propos, je veux vous laisser de quoi jaser, pendant mon absence. Apprenez donc que j'ai réussi à trouver à Morland une place à Montréal, et qu'il est maintenant en route pour cette ville. J'ai fait un marché avec lui. Il m'écrira chaque semaine et si, d'ici à six mois il se conduit bien, je lui permettrai de venir nous voir... qu'en dites-vous ?

Une rougeur soudaine avait empourpré les joues de Laure qui, pour dissimuler son trouble, baissa la tête sur son ouvrage. Borrowdale échangea un coup d'œil rapide avec sa femme et poursuivit :

—Ce n'est pas tout, si pendant douze mois sa conduite est bonne, irréprochable, nous oublierons tout et il sera admis chez nous sur le même pied qu'auparavant. Est-ce bien, ça, ma chère, hein ?

Par un phénomène d'optique extraordinaire et inexpliqué us-

qu'ici, tous leurs yeux,—ceux de papa de maman et de Laure, se rencontrèrent à cet instant et parlèrent, et lurent, et approuvèrent, et dirent distinctement que *c'était* bien, que tous espéraient que le résultat serait également bien,—dans le fait, qu'ils croyaient que cela serait. Alors il ne fut rien dit de plus sur cette affaire ; mais que maman et Laure en parlèrent tant et plus, après le départ de papa, voilà qui est extrêmement probable. Mais, comme Borrowdale se mit aussitôt en route et comme nous sommes obligés de le suivre, impossible à nous de rapporter les termes de cet entretien qui dut ne manquer ni d'animation ni de charmes. Cependant, toujours confiant dans la perspicacité du lecteur et dans l'infaillibilité de son imagination, nous lui cédons le plaisir de concevoir la conversation de la mère et de la fille.

Borrowdale se jeta vivement dans Queen street, et il se dirigeait à l'ouest de la rue, en marchant de ce pas léger, élastique qui semble être le signe de la bienveillance naturelle et le précurseur d'un acte de charité, quand, soudain, il entendit une voix s'écrier immédiatement derrière lui :

—Ah ! cher monsieur, enchanté de l'apprendre. Mais permettez, je vais en prendre note. Ici, ce bec de gaz m'éclairera ; un moment, s'il vous plaît.

—Pardieu ! c'est là Squobb, pensa Borrowdale. S'approchant d'un magasin, il reconnut en effet le journaliste.

— Comment vous portez-vous, Squobb ?

— Très bien, très bien.

— Et Fleesham ?

—Mais le voilà.

Squobb indiquait un autre personnage qui s'était retiré à quelques pas dans l'embrasure d'une porte.

Borrowdale s'avança vers lui et lui prit la main :

— Mais on ne vous voit plus, lui dit-il ; il y a au moins un siècle que je ne vous ai rencontré. Que devenez-vous ?

— Ah ! pour vous dire la vérité, répondit Fleesham d'un ton qui ne lui était pas habituel ; je suis tout honteux et dégoûté de moi. C'est un fait réel, je l'avoue franchement.

Borrowdale assez surpris se mit à regarder le journaliste et son bailleur de fonds.

—Oui, reprit Fleesham, je vois clairement aujourd'hui, que je me suis conduit comme un âne et une brute dans toute cette affaire de la jeune fille et du pauvre Morland. J'aurais dû me me montrer meilleur. Franchement, messieurs, sans essayer de rien déguiser, je confesse que certaines peccadilles de jeunesse auraient dû m'apprendre à suivre une autre voie que celle que j'ai suivie. C'est mal, on ne peut plus mal. Je ne me le pardonnerai jamais, et si je ne parviens pas à réparer de suite mes torts envers eux, je... mandirai mon existence !

Il prononça ces paroles avec une chaleur qui ne permettait pas de douter une seconde de leur sincérité.

Borrowdale en fut étourdi. Cette déclaration de la part d'un homme de la trempe de Fleesham était vraiment foudroyante. Cependant le timbre de la voix de Fleesham avait résonné comme une suave mélodie aux oreilles du philanthrope ! Toutes les fibres de sa bienveillance étaient dilatées. Il n'aurait pas donné ce moment de jouissances intimes pour tout l'or du monde. Entendre Fleesham se condamner ! Voir Fleesham humilié dans sa propre estime ! Ecouter les reproches qu'il s'adressait ! Recevoir de la bouche de Fleesham lui-même l'aveu que Fleesham avait mal agi ! qu'il était indigne de vivre ! L'univers courait-il à une dissolution ? Un cataclysme épouvantable allait-il changer la face du globe ? Ma foi, c'était à n'y rien comprendre ! Aussi se contenta-t-il, après une minute d'ébahissement, de saisir la main de Fleesham et de la lui presser cordialement dans la sienne. Ils ne prononcèrent pas une parole et seraient demeurés longtemps sans doute dans le silence, si la voix nasillarde de Squobb n'était venue les troubler.

— C'est cela, c'est cela ! s'écria le journaliste relisant complaisamment une note qu'il avait jetée sur son carnet, à la lueur du bec de gaz. Eh ! Borrowdale, permettez que je vous communique ce petit entrefilet ? Pas d'objection, n'est-ce pas ? Je commence :—" Fleesham est entièrement revenu de ses prétendus principes de libre échange. Il comprend que le seul espoir de prospérité future pour le Canada est l'établissement et l'encouragement des manufactures indigènes. Il voit aussi que l'on ne

peut faire cela qu'en les protégeant contre la concurrence ruineuse de l'étranger.—Série d'articles à lancer immédiatement en faveur de cette cause."

Ayant fini, Squobb guigna Borrowdale :

Eh bien, qu'en dites-vous ? qu'en dites-vous ?

—Vous ne plaisantez pas ? s'écria Borrowdale tombant d'étonnement en étonnement.

—Jamais, fit Squobb se rengorgeant dans sa dignité d'éditeur.

—Ah ! donnez-moi la main. Donnez-moi la main. C'est magnifique, c'est splendide, c'est....

—Votre œuvre ! dit Fleesham.

—Allons, allons, reprit Borrowdale, quand le premier moment de l'excitation fut calmé, venez avec moi maintenant. Je veux vous montrer quelque chose qui vous fera plaisir à tous deux. Squobb, vous vous rappelez notre petit travail de l'autre matin. Eh bien, je vais vous montrer le résultat.

Passant son bras sous ceux de ses amis, il les entraîna à sa suite. Ils longèrent Queen street jusqu'à Spadina avenue, en causant de l'heureuse métamorphose, et enfin s'arrêtèrent devant un petit cottage propre, respectable quoique sans prétention et sans recherche aucune.

—Chut ! fit Borrowdale.

—Qu'est-ce donc ?

On entendait le bourdonnement d'une contredanse dominé par les accords de l'antique et immortel violon.

—C'est commencé ! c'est commencé ! s'écria Borrowdale, frappant joyeusement dans ses mains. Superbe ! Allez, mes enfants ! En avant !

En disant cela, il traversa un jardinet blanchi par la neige et frappa à la porte qui s'ouvrit sur le champ, comme par enchantement, et un joli spectacle, un ravissant spectacle, ma foi, se présenta aux regards des trois visiteurs !

La porte donnait droit dans la principale pièce, et cette principale pièce toute resplendissante de lumières, était pleine de créatures rieuses, heureuses, babillardes, folâtres, simples et franches, livrées à toute l'ardeur de la plus aimable gaîté. A peine

Borrowdale fut-il aperçu que les danses cessèrent, le violon se tut, et toute la bruyante compagnie vint se presser autour de Borrowdale. C'était une avalanche de remercîments, une tempête de félicitations, mille expressions de gratitude qui tombaient sur sa tête.

—Merci ! ah ! merci, monsieur d'avoir bien voulu nous honorer de votre présence, après tous les bienfaits dont vous nous avez comblés, criait Mordaunt. Et le brave imprimeur paraissait à ce moment le plus heureux père qui jouît d'une famille et d'un foyer. En dix jours, le contentement l'avait rajeuni de dix ans, et l'on n'aurait pas supposé, en le voyant si gai, si jovial, que le chagrin et le désespoir l'eussent jamais serré de si près.

—Mais comment pourrons-nous vous témoigner notre reconnaissance ? dit Mme. Mordaunt, sur le visage et dans le maintien de qui on admirait un changement aussi favorable qu'en son mari.

La bonne dame poussait devant elle son petit Jean tout fier dans son costume de drap du pays. Mark, Guillaume, Ellen étaient aux côtés des deux époux et partageaient, est-il besoin de le dire ? le sentiment d'allégresse et de reconnaissance générales ;---tandis que Madeleine, la belle et intéressante Madeleine ---naguère si désolée, si abattue---rouge de plaisir, de pudeur, passait timidement sa mignonne main par-dessus l'épaule de Guillaume son bienheureux et bien cher époux. Ç'était un gracieux tableau. La simplicité en formait les traits et la gaîté l'illuminait partout. Mais qu'était-ce que cela, qu'était-ce que tous ces éclats de joie, comparés aux démonstrations que multipliaient, au centre de la foule, les mains, bras, yeux, jambes, tête, et toutes les propriétés corporelles, en un mot, de notre ami M. White, le musicien, le maître des cérémonies, le généralissime de la soirée, dont le pétillant violon avait transporté d'aise Borrowdale en arrivant à la maison ? Tout cela, ce n'était rien, moins que rien---un atome dans l'univers---quelque chose qui n'avait aucun droit, aucun titre au parallèle, et peut-être est-ce la meilleure description qu'on en puisse donner, car nulle plume inspirée par une idée mortelle ne pourrait réellement lui rendre justice.

—Allons, allons, mes amis, c'est trop, dit Borrowdale confus de l'ovation dont il était l'objet. Je vais être obligé de me sauver si vous continuez. Je vous ai promis de danser avec notre jolie Madeleine aujourd'hui, et me voici, tout prêt. Ne me forcez pas à enfreindre ma promesse... Vous ne le voulez pas, n'est-ce pas ?

Quiconque aurait vu Fleesham, le rigide, l'inflexible Fleesham interrompre son ami à ce point, s'élancer vers Madeleine, prendre par le bras la jeune femme demi effrayée, lui offrir ses excuses, protester du chagrin que lui inspiraient ses torts envers elle, et faire mille extravagances pour prouver son bon vouloir actuel,—se serait frotté les yeux en se demandant s'il n'était pas le jouet d'une illusion. Cependant Fleesham fit tout cela, et d'une manière si irrésistible que, cinq minutes apres, il était au milieu des honnêtes ouvriers tout aussi à son aise que chez lui.

Ce n'est pas tout. Cédant à l'entraînement général, Squobb consentit à descendre du pinacle de son intelligence éditoriale pour jouer le rôle de simple mortel, causer comme les autres, rire avec eux, et se montrer bon garçon. La révolution était complète. Borrowdale en perdait la tête.

—Allons, amis, s'écria ce dernier, pas d'interruption. Je n'ai qu'une heure à vous consacrer. Il faut danser !—M. White, accordez votre instrument, et en avant la musique !

White n'avait pas besoin d'être stimulé, comme bien vous pensez. Aussi White n'hésita pas une seconde. En un clin d'œil White fut à l'ouvrage, avec tout le zèle, l'énergie et la force physique dont White était heureusement doué ! Il fallait le voir envoyer finement, légèrement l'archet sur les cordes et vivement donc ! Paganini eut été jaloux des succès de White, bien sûr ! Peut-être les notes n'étaient-elles pas toujours justes. Mais qu'importe ! elles étaient sifflantes. Elles travaillaient l'oreille et White était enchanté, je vous laisse à imaginer !

Alors commença une des plus grandes scènes dont peut-être ont été, peuvent avoir été, ou seront témoins les âges passés, présents et à venir. Contemplez le gros et jouflu Borrowdale s'emparant de la timide Madeleine, aussi aérienne qu'une fée, et la faisant tourner, tourner prestement au milieu des groupes de danseurs ; puis

dites-nous si vous avez jamais vu cela, si vous pensez le voir jamais. Puis, c'est Guillaume avec Mme. Mordaunt, et Mark avec une charmante fillette, potelée, aux joues roses comme la pêche ; puis encore Mordaunt qui suit la ronde avec les petits enfants ! N'est-ce pas assez pour animer les briques et le mortier de la chambre, et entraîner la maison elle-même dans un galop ? Mais quand Fleesham, le moral, l'immaculé, le roide Fleesham, se mit en branle, quand on le vit osciller à droite à gauche, et lancer en avant et tour à tour ses longues jambes, se dresser sur l'orteil, retomber légèrement sur le talon, essayer de poses terpsichoréennes inédites, et bondir gracieusement, s'incliner plus gracieusement encore devant Ellen, lui passer délicatement la main autour de la taille et l'emporter comme une plume au cœur de la danse, Borrowdale s'arrêta interdit, se demandant si une catastrophe n'était pas imminente, si la terre n'allait pas trembler dans ses fondements, et si le crin-crin de White n'était pas la trompette du jugement dernier.

Squobb ne put résister à un pareil exemple. Aussi, bientôt le fidèle Acate parodiait-il son patron, avec autant d'ardeur qu'il en aurait apporté dans la transcription sur son carnet d'une de ses puissantes inspirations éditorales.

Ainsi donc, nous les trouvons tous heureux, contents du présent, remplis de riantes perspectives d'avenir. Nous ne pouvons désirer davantage, et ne voulons pas moins pour eux ; ainsi donc, disons-leur adieu, profitons de la leçon que nous ont donnée leurs souffrances, tout en nous réjouissant de leur joie.

Qu'arrivera-t-il maintenant ? Aurons-nous la détresse, la misère, et la désaffection dans nos villes, et le silence de l'oisiveté dans nos rues ? ou seront-elles abondantes en familles heureuses ? ou le contentement, la prospérité règneront-ils ? et le bourdonnement de l'industrie se fera-t-il entendre partout sur nos voies passagères, pour égayer nos compatriotes ?—La réponse est en notre pouvoir. Nous tenons dans nos mains la baguette magique qui peut arrêter l'effervescence se précipitant au milieu de nous ; réprimer les passions mauvaises ; tourner vers le bien ces torrents d'activité humaine que le manque de direction,—le manque

de travail—porte au mal et leur faire produire des richesses innombrables, en fouillant les entrailles de ce sol que nous foulons à nos pieds et en répandant dans tous les cœurs cet amour du pays, cette confiance en ses forces, qui sont les plus sûrs garants du bien-être public. Qu'on se le rappelle ! Ici nous pouvons nourrir dans l'aisance non seulement notre population, mais des millions d'étrangers. Comment? Le lecteur le sait. Nous possédons la capacité, usons-en donc. Que chacun travaille dans la mesure de ses forces, que chacun donne un coup d'épaule à la roue, et nous courrons bientôt dans la voie de progrès où nous venons d'entrer. Ainsi, chacun aidera à élever le Canada parmi les nations, à faire prospérer ses habitants et ainsi enfin chacun contribuera à édifier sur des bases solides, inébranlables notre *Patrie Canadienne.*

FIN.


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 12 07 06 12 023 6